

BULLETIN

DE LA

Société d'Histoire Vaudoise

N° 50



SEPTEMBRE 1927



TORRE PELLICE — TIPOGRAFIA ALPINA.

BULLETIN

DE LA

Société d'Histoire Vaudoise

N° 50



SEPTEMBRE 1927



TORRE PELLICE — TIPOGRAFIA ALPINA.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

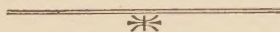
pour l'année 1926-1927



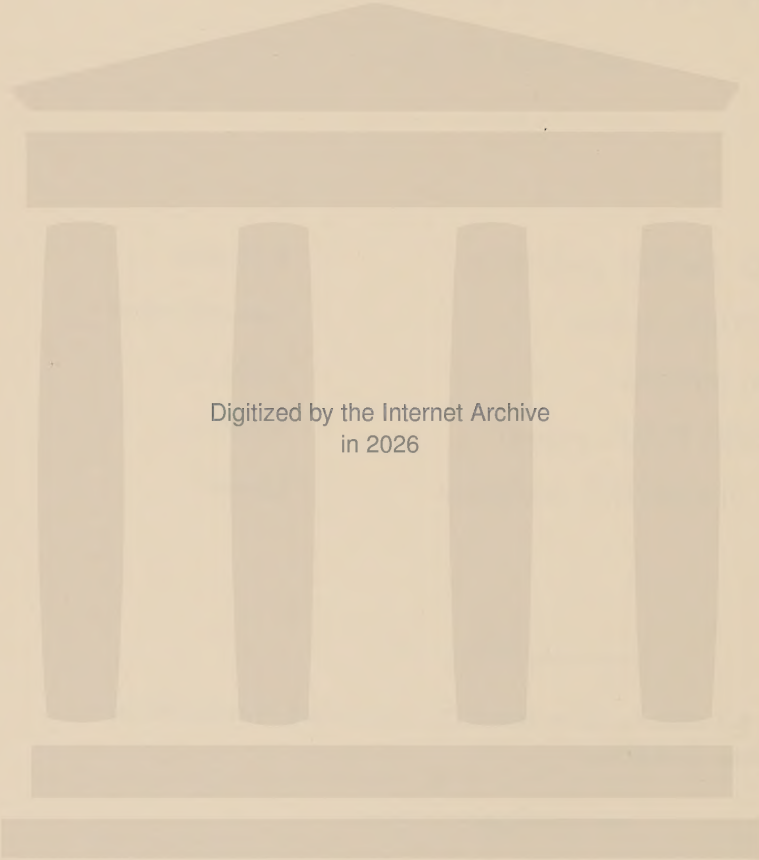
Comm. Dr D. JAHIER, professeur . . .	-	<i>Président</i>
Chev. B. LÉGER, pasteur	-	<i>Vice-Président</i>
Dr J. JALLA, professeur	-	<i>Archiviste</i>
EMILE HENRI TRON, pasteur	-	<i>Secrétaire</i>
Chev. Dr J. MAGGIORE, professeur . .	-	<i>Caissier</i>



La salle des séances de la SOCIÉTÉ D'HISTOIRE VAUDOISE est
dans la **Maison Vaudoise**.



Les Auteurs des Articles insérés dans ce Bulletin sont seuls responsables de leurs opinions.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

Documenti del secolo XVI° e del XVII° riguardanti i Valdesi

I documenti, che ora per la prima volta si pubblicano, provengono, salvo quelli sotto il numero 11; 13 e 14, i quali riportano ordinamenti del Consiglio Comunale di Carmagnola, dall'archivio del castello di Verzuolo.

Quelli dal numero 1 al 10 sono stati trascritti dai preziosi Registri « *des Deliberations, Arrestz, Prouisions, Responces des Requestes et autres expéditions* » dei governatori Carlo di Cossé, signore di Brissac, e Imbert della Platiere, signore di Bordillon, per le terre del Piemonte soggette alla dominazione francese, registri tenuti dai segretari Nicolas de Planey e Jean Girard dalli 24 di novembre del 1555 alli 19 di agosto del 1562.

Tutti gli altri documenti riportano, trascritte sugli originali, o integralmente o in parte, delle lettere che fanno parte della ricchissima raccolta epistolare del castello di Verzuolo. Di questa raccolta ho già data una breve notizia (1), nella quale ho, fra altre, pubblicata una delle ultime lettere di Domenico Vignaux, per oltre quarant'anni ministro dell'Evangelo nella chiesa del Villar di Luserna. Quasi tutte furono dirette a Michele Antonio Saluzzo, signore della Manta, Torassa, Presc, Brondello, Lequio, Cissone delle Langhe, Roddino e Belvedere, conte di Verzuolo, ambasciatore in Fiandra, governatore della cittadella di Lione, poi del marchesato di Saluzzo, cavaliere dell'ordine di san Michele e dell'Annunziata, morto li 29 di giugno del 1609; poche altre al di lui figlio Francesco Renato della Manta, pure governatore del Saluzzese.

(1) Lettere, inedite, di Gianbattista Bodoni. Precede una « Notizia della Raccolta di lettere del secolo XVI, del XVII, del XVIII e del XIX, che si conserva nel castello di Verzuolo ». Con la veduta del castello di Verzuolo e il facsimile d'una lettera di san Francesco di Sales. — Carmagnola, dalla Tipografia Scolastica, MCMXXVI.

1.

*Permission a l'inquisiteur de la foy po.r
monseigneur de Sauoye d'exercer son office
dans le lieu de labbaye de Pynerol.*

Imbert de la Platiere.

Satisfaisant a la requeste qui nous a esté faite par monseigneur le Duc de Sauoye desirant que l'inquisiteur de la foy depputé sur les vallees de son obeyssan voisines de labbaye de Pynerol soit acommode dudict lieu de labbaye qui est dans le domaine du Roy pour y exercer son office et vacquer a extirper les heresies, Comme appert par l.res missiues de mondict seigneur duc, dont la teneur sensuyt.

Monsieur de Bordillon mon Cousin, Ayant donné quelque commencement a l'extirpation de l'heresie en mes estatz, Je desire quil sensuyue par les ministres de lesglise ala maniere quil conuient, Et pouuant estre que pour la commodité du lieu de l'abbaye de Pynerol pourroit bien seruir en quelque occasion a l'office de linquisition pour les vallees roysines qui sont miennes Je vous prie bien fort vouloir estre content que sans difficulté soit permis a linquisiteur de celle diocese de faire les executions en ces choses par le moyen de ce lieu que conuiennent pour le seruice de dieu et au bien de tout le Pyemont De quoy Je receuray singulier plaisir et vous seray obligé Et nestant ceste pour autre feray fin, Priant dieu vous donner Monsieur de Bordillon mon cousin ce que desirez De Verceil ce VIII.me decembre MV.c soixante : Et au dessoubz v.re bon cousin E. Philibert,

Nous attendu que cella concerne le bien de la Relligion crestienne, et pour le singulier desir qu'auons de gratifier en chose si louable ledict seigneur Duc Auons permis et permettons par ces p.ntes audict Inquisiteur et autres officiers et ministres qui a ce seront commis et depputez pour le fait de ladicte Inquisition sur lesdictes vallees et autres pays de son obeyssan roysins a ladicte abbaye de se preualoir dudict lieu de labbaye pour y conduire et reserrer les prisonniers, Et y faire les proces Inquisitions, et de les pouuoir tirer pour les executions qui s'en pourront ensuyure Pourueu qu'en ce faisant Ilz ne commectent aucun abbuz au preiudice de l'authorite de sa m.te Ains quilz procedent modestement sans donner occasion de plaincte comme nous

esperons quilz procederont et quilz ne facent faire aucune execution dans le mil, Mandant a ceste cause tant a l'abbé et religieux de ladicte abbaye pour le regard du couvent que aux sindicz manantz et habitantz dudict lieu de labbaye, et pareillement au Capp.ne de Chateau de Pynerol Juge dudict lieu et toutz autres quilz appartiendra de laisser lesdicts Inquisiteur et autres officiers voyr et user de ceste n.re pnte permission, Car ainsi voulons estre fait, Donne a Thurin soubz noz seing et scel le XXVII.me jour de decembre MV.c soixante.

Ainsi signe Bordillon et soubzsigne Girard.

2.

*L.res du Roy, Royne, et Roy de Nauarre
pour ne permectre prescher la nouvelle Relligion a Thurin
et ailleurs receues le XIII.me mars MV.c soixante deux.*

Mon Cousin, Ayant depesche deuers moy les habitantz de ma ville de Thurin ung deppute dentre eulx, pour me venir faire plaincte et remonstrance des presches et assemblees qui se font en ladicte ville par ceulx de la nouvelle religion et m'allegant la dessus les dangers et inconueniantz qui en pourroyent aduenir, si telles choses leur estoyent permises et tollerees, A ceste cause desirant le bien et repos desdicts habitantz, et les maintenir en leur ancienne liberté religion forme et facon de viure accoustumee, Jay bien voulu vous faire incontinent la pnte pour vous prier mon cousin de regarder et empescher le plus quil vous sera possible lesdictes assemblees et presches par ceulx de ladicte nouvelle religion, soit dedans ladicte ville ou dehors, Et non tant seulement audict Thurin mais pour tout le reste des villes et places que je tiens en Pyemont Enjoignant a toutz predicans et ministres de vuyder hors desdictes villes et places, Et a ne faire cy aprez aucun presche ou assemblee, soit en public ou priue soubz peyne den faire telle correction et chastiment que toutz autres leurs semblables y prendront exemple, A quoy de v.re part je vous prie y tenir main, Affin que telles choses n'adviennent, Et voys me ferez seruire tresagreable, Priant dieu Mon cousin quil vous ayt en sa sante et digne garde, Escrit a saint Germain en Laye le XXVII.me Jour de feurier MV.c soixante ung Ainsi signe Charles, au bas Robertet, et ala subscription A mon Cousin le S.r de Bordillon chier de mon ordre Gouverneur et mon lieutenant g.n.al dela les montz.

Sensuyt la l.re de la Royne.

Mon cousin la p.n.te ne vous est faite a autre fin que pour vous dire que lintention du Roy monsieur mon filz est que vous faictes cesser toutz presches et assemblees qui se pourroyent faire a Thurin et ailleurs, veu les inconueniens qui en pourroyent aduenir entre eulx, Et pource que Je m'asseure que vous ne fauldrez de suyure et executer en cest endroict tout ce que ledict sieur Roy mon filz vous mande Je ne vous feray la p.n.te plus longue, Et priant dieu mon cousin quil vous ayt en sa sainte et digne garde Escrit a Saint Germain en laye le XXVII.me jour de feurier MV.c soixante ung Ainsi signé Catherine et au bas Robertet.

Sensuyt la l.re dudict Roy de Nauarre.

Mons.r de Bordillon, dautant que les habitans de Thurin sont venuz faire plainte pardeca des presches et assemblees qui se faysoient en ladicte ville que par succession de temps pourroyent apporter quelque desordre aux affaires du Roy monseigneur, Il a esté d'aduis de vous faire la depesche telle que vous verrez par la l.re quil vous escrit, laquelle Je vous prie de suyure et executer et faire en sorte quilz n'ayent occasion d'en venir cy aprez faire aucunes autres plainctes, dont pour l'assurance que Jay que vous ny rouldrez faillir, Je ne vous feray la p.n.te plus longue, En priant dieu mons.r de Bordillon quil vous aye en sa sainte et digne garde, Escrit a saint Germain en laye le XXVII.me Jour de feurier MV.c soixante ung.

Ainsi signe Anthoine.

3.

*L.re du Roy touchant ledict faict escritte
aux scindicz de la ville de Thurin.*

De par le Roy

Treschers et bien amez, Nous auons entendu tout ce que v.re deppute auoit charge de nous dire et rapporter de v.re part touchant les presches et assemblees qui se commencent a faire en n.re ville de Thurin, Surquoy desirant y pourvoir et ne laisser telz desordres et scandalles aduenir entre noz subiectz, Nous auons p.ntement fait une depesche a n.re amé et feal cousin le s.r de Bordillon n.re lieutenant g.n.al en piedmont, Par laquelle nous luy mandons bien expressement que nul

ministre soit si oze ne hardy de faire cy aprez aucun presche ou assemblée soit en priué ou en public en ladicte ville au dedans ou dehors dicelle Mais au contraire quil ayt leur faire tresexpres commandement de ruyder et sortir hors dicelle soubz peyne de les faire si rigoureusement chastier que leurs semblables y prendront exemple, Aquoy nous nous asseurons quil ne ferá aucune faulte, Et par ce nous en remectant sur luy, Nous vous prions scullement de croyre en cest endroict tout ce que nous auons donné charge a v.re dict depputé de vous en dire et rapporter de n.re part tout ainsi que vous voudrez faire à n.re propre personne, Donné a saint Germain en laye le XXVII.me Jour de feurier MV.c soixante ung ainsi signé Charles au bas Robertet et ala subscription.

A noz treschers et bien amez les consulz manans et habitantz de n.re ville de Thurin.

4.

*Ordine diffendendo che nissuna persona s'habbia
a oltragiar per conto della Religione ne altri.ti.*

Imberto della Platiera,

Essendo stati auertiti che dentro questa Città, posto da canto ogni rispetto, diuersi huomini et donne si ingiuriano, et suillaneggiano con ignominiose parole, tanto sotto pretesto di religione quanto per altre cause, Affine che dalle parole passando più inanti, non si uenesse al opera di fatti con scandalo, ruclendo noi preuenire in tal caso ogni inconueniente seguendo ancora in questo l'edito di soa mata chr.ma, Hauemo con l'auiso dil consiglio n.ro prohibito et difeso come con le p.ti prohibemo et diffendemo ad ogni persone di qualonche stato grado o conditione si uogliano che fuori ne dentro di questa città, non ardiscono dirsi l'uno l'altro alcune ingiuriose parole per causa della religione, ne per qualonche altra si voglia, onde ne possa nascer' alcun' sdegno, ira et rissa sotto la pena di cinquanta scudi et piu secondo la qualita delle persone et delle ingiurie, di emendatione d'honore alle parti ingiuriate et d'altra nel n.ro arbitrio riseruata, Et accio che persona, non possa pretender ignoranza, Mandiamo al Preuosto n.ro di farle publicare, di affigierle nelli luoghi soliti, et di tenere man' forte che inuiolabilmente siano osservate, dandone auiso delli delinquenti se alcuni ne comprenderà contrafacienti alle p.nti fatte in Turino alli XIII di febraro MDLXII Così signate Bordillon, et sotto.te girard.

5.

*L.re sur ce de monseigneur de Bordillon escriptte
a mons.r le Conte de Bene commandant po.r le seruice
du Roy a Quiers.*

*Mons.r le Conte, Celluy que ceste ville de Thurin envoya derniere-
ment en Court pour le faict de la Religion est reuenu avec l.res que
le Roy la Royne et le Roy de Nauarre mescriuent par lesquelles Ilz me
mandent et enjoignent tresexpressement de faire cesser les predicans
et ministres de la nouvelle Relligion de leurs presches et assemblees en
toutes les villes que sa mate tient pardeca, Et dauantaige que je les
face sortir et vuyder incontinant desdictes uilles comme pourrez veoir
par la coppie desdictes l.res que je vous enuoye Aquoy jay satisfait
quant a cestedicte ville ayant enjoint au ministre sur peyne de la vje
de ne plus prescher, et de s'en aller hors de lobeysance de sadicte mate
en ce pays de piedmont dans troys jours, et desirant que lintention de
sadicte mate soit entierement accomplie, Je vous prie mons.r le Conte
faire pour le regard de Quiers mesme commandement et injonction au
ministre ou ministres de la dicte secte et nouvelle religion la estantz
adce quilz se retirent selon le vouloir du Roy leur offrant neantmoins
et donnant suffisante escorte et compaignie pour les conduire et remectre
en seureté hors ce pays de piedmont de telz costez quilz aymeront mieulx
aller, Et silz veulent passer par ceste ville vous les y ferez accompa-
gner affin que aucun inconueniant n'aduienne a leurs personnes da-
uantaige pour ce que le prescheur de saint francoys reoyant ceste pro-
uision si desaduantageuse pour ceulx de ladicte nouvelle religion se
pourroit gloriffier en plaine chere et blasmer lesdicts ministres et leurs
adherentz combien que ce que le Roy en a fait, soit pour euitier scan-
dale et emotion en ses forteresses, aquoy cela seroit occasion suffisante
de faire entrer le peupl, vous ferez appeller ledict prescheur et luy
deffendrez de la part du Roy et mienne a pkyne de la vie quil ne face
aucun mot ne semblant de toutes choses, Cest assauoir de la supression
desdicts ministres, Ains quil continue a prescher la parole de dieu
sans se formaliser ne arrester sur la particularité desdicts ministres
et adherentz ainsi que jay fait entendre a celluy qui presche icy a
saint Jehan et oultre cela vous ferez publier par toute la ville l'ordon-
nance que Je vous enuoye comme Il a esté fait icy pour garder que les
gens de la ville ne moins les soldatz ne se reprochent aucune chose,*

qui est tout ce que jay a vous dire sur ce faict me recommandant de bien bon cueur à v.re bonne grace de Thurin ce XIII.me Jour de mars MV.c soixante deux.

6.

*Certification po.r m.r Alexandre (1) ministre
de la nouvelle Religion.*

Nous Imbert de la Platiere Certiffions a toutz quil appartiendra que nous ayant esté mandé par le Roy de faire cesser et desloger de la p.nte Citte de Thurin et autres villes quil tient en piedmont les ministres et prescheurs de la nouvelle religion et s'estant trouue en cestedicte citte le p.nt pourteur M.r Alexandre (1) soy disant estre ministre de lesglise Reformee, Luy auons enjoinct et commandé de se retirer, ce quil fait non pour excès ou maluersation que nous auons entendu par luy auoir esté commis contre la Republique ne particulliers, mais seulement pour obeyr a ce que nous luy auons commandé de la part de sa maté, En foy de quoy auons signe les p.ntes de n.re propre main, Et icelles fait sceller des scel de noz armes, Donne a Thurin le XV.me Jour de mars MV.c soixante deux prins a l'Pasques, Ainsi signé Bordillon et au bas Girard.

7.

*L.re escrite au Capp.ne Boix a Pynerol
pour ceulx de la val de la Perouse.*

Capp.ne Boix. Jay entendu que par aucuns de la ville de Pynerol est empesché le libre concours des paysans, tant des montaignes que autres lieux circonuoyssins accoustumez de porter toute sorte de viures en ladicte ville, dautant quil y a des gens si presumptueux quilz prennent lesdicts riures et les payent a leur discretion Jusques a oultraiger et menasser le pauvre paysan, Les autres vont hors la ville au rencontre desdicts viures et sen saisissent, Ce qui engendre cherté et faulte desdicts viures en ladicte ville, Et seroit pour engendrer dauantaige si a bonne heure ny estoit pourueu, A ceste cause Je vous ordonne de pour-

(1) Manca il cognome : è Alessandro Guiotin, « natif du comté d'Avignon, homme rare en dons », come dice Pierre Gilles.

uoir sur ce en telle sorte que ostez toutz telz et semblables accaparementz et deportementz, les montaignins et estrangers ayent occasion de venir franchement vendre leurs viures et marchandises et danrees tant aux Jours de marche, que autres de la sepmaine Et qu'il ne leur soit use daucune violence ne parolle fauscheuse faisant la dessus feire les deffences et triees en tel cas requises pour maintenir labondance en ladicte ville et comme il se fait en ceste ville et autres que le Roy tient pardeca, Davantaige il m'a esté pnte requeste de la part des manantz habitantz et communaulté de la Perouse me faisant entendre quil y a desia quelque temps que les Religieux de l'abbaye de Pinerol membre de la val de la Perouse non pour autre raison que pour ce quil n'alloit a la messe, Oultre cela lesdicts moynes et officiers de ladicte abbaye, ont fait quelques autres violences sur ledict peuple et les menassent ordinairement den mettre en prison tant quilz en trouueront Chose que Je ne veulx leur permectre quand ce ne seroit que pour n'empescher le libre accez et cōmerce desdicts paysans des vallées en ladicte ville de Pinerol, A ceste cause vous ne fauldrez la pnte recue de faire venir deuant vous et les Juge et chastellain de la ville les officiers de ladicte abbaye, tant ecclesiastiques, que seculliers, Et leur deffendre de ma part sur peyne assauoir, quant aux seculliers d'estre chastiez corporellement comme rebelles et desobeyssantz de sa mate, Et quant aux ecclesiastiques de reduction de leur temporel es mains de sa mate et autres plus rigoureuses peynes selon le cas, de ne donner aucun trouble, ou empeschement a ceulx qui viendront au marché de Pinerol ou autrement pour negocier audict lieu soit quilz soyent de la Perouse vallee, et destroit dicelluy ou daillieurs de l'obeyssan. du Roy ou dautre prince ou seigneur que ce soit, et pour quelque occasion, qu'on pourroit presupposer encores que ce fut pour la Religion, pourueu quilz ne preschent ne dogmatisent contre le vouloir dudict seigneur Roy au finaige de ladicte abbaye estant dans le mil prez dudict Pinerol, Et ferez semblable commandement ausdicts officiers de l'abbaye de rendre la vache par eulx prinse et retenue a celuy de Pramol sans aucune faulte ne contradiction. Et le tout ferez mettre par escrit par ledict Chastellain de pinerol Auquel et audict Juge silz y seront, vous montrerez la pnte. N.re seigneur vous aye en sa garde Escrit a Thurin le deux.me Auil MV.c soixante deux Ainsi signe v.re bien bon Amy Bordillon.

8.

*Inhibitione di predicar la noua Religione dentro
la Città di Turino ne tan poco nelle altre che
sua ma.ta tiene di qua da monti.*

Imberto della Platiera.

*Seguendo l'ordine che tenemo da sua ma.ta chr.ma di non permetter
a modo alcuno che dentro, ne fuori la p.te Città di Turino, ne tanpoco
nelle altre terre ch'ella tiene in Piemonte, se predichi la noua Religione
così desiderando sua ma.ta mantenér il populo et comune di essa Città
nella sua libertà et solita religione. Inhibemo con queste a qualonche
persona di qual si voglia grado ó conditione di predicar la noua reli-
gione, non solo in publico; ma ne anche in priuato; tanto dentro essa
Città quanto di fuori nell'ubedienza di sua predetta ma.ta, Et per con-
sequente di fâr ne causar per tal effetto alcune congregationi sotto
pena della vita, Il che ordiniamo esser publicato a suon di tromba et
voce alta, accio che alcuno non s'iscusi per ignoranza Date in Turino
Alli duoi di Aprile MDLXII Così signate Bordillon et sotto.te Girard.*

9.

*L.ra scritta al Castellano di Centallo
Circa la Religione.*

*Sig.r Castellano, Siamo auertiti dal vicario di mons.r R.mo di Turino
esser costi uno chiamato francesco trucchio il quale fa professione di
predicar la noua religione, cosa che sua ma.ta ne ha mandato et espres-
samente ordinato di non tollerar nelle terre di sua ubedienza di qua
da monti, Anzi di licentiar et far partire subito li ministri et predi-
canti accio ch'el populo riuì col suo antico et solito modo di religione,
Impero con questa in esecutione di tal ordine vi ordiniamo d'ingionger
al detto trucchio di desistér di tal sue prediche et tanto a lui, come altri
chi appartenera di non predicar in modo alcuno dentro detto loco di
Centallo suo finaggio et mandamento, Et uolendo perseuerare che hab-
biano a dislogiar quanto prima et ritirarsi da esse terre di Centallo
et mandamento, oltre di cio fatte con publica crida inhibire le congre-
gationi, tanto in publico come nella case particolari per tal effetto di*

predicâr la detta noua religione come s'è fatto in questa Città seguendo l'ordine di sua ma.ta a chi farete seruicio grato et accettabile.

Da Turino li IIII di Aprile MDLXII. Ccsì sig.ta V.ro buon Amico Bordillon.

10.

*Cômissione al s.r Conte di Pondeuella
contra alcuni predicanti la noua Religione
in Chieri.*

Imberto della Platiera,

Essendo auertiti che da alcuni giorni in qua sono comparsi in Chieri alcuni forastieri predicanti et lettori della noua Religione et tra altri uno Cremasco, et uno di Casale, che hanno predicato letto e fatto congrega.ne contra la volontà di sua ma.ta chr.ma et ordini nostri già mandati et publicati in esso loco, et uolendoli proueder in virtu di queste ordiniamo et comettemo al s.r Conte di Pondeuelles comandante per seruicio di sua ma.ta in esso loco di Chieri d'informarsi diligente et prontamente doue sono et alloggiano detti noui predicanti et massime detto Cremasco et l'altro di Casale, et farli comandameto da parte di sua ma.ta et di noi, di partire subito di esso loco et di la Regia giur.ne sotto pena della vita, et trouandoli fra vinti quatro hore, non hauer ubidito, li faccia ridur in pregione et ne dia subito auiso per prouederli oportunamente. Date in Turino Alli XXI di luglio MDLXII Signate Bordillon et sotto.te Girard.

11.

Alli 4 di aprile del 1567, in Carmagnola, radunatosi il consiglio, « essendosi riferito sì come erano stati alcuni particolarij del luogo et abitanti li giorni passati nella valle d' Ingrognia apigliar la cena qual sogliono in tal tempo far quelli di la noua religione o sia ugonoti, et gionti domandati inanti l'Ill.r s.r gouer.re hauer iui di luoro proprie mani attestato il fato Tuti li sud.ti Consegliieri et capi di casa unanimi et concordi et nessun di luoro discrepante et contradicente Considerato il fatto et quel che facilmente di tal cosa puotria nascere per consequenza desiderosi tuti di uiuer catholicamente sì come sa il suo re et hanno sempre fatto suoi antecessori Hanno ordinato che doi delli sop. nominati quatro sindici del consiglio debbanno andar a Saluzzo dall Ill.mo

et Ecc.mo s.r il s.r Lodouico birago Luogotenente di sua may.ta xpi.ma di qua da monti et a nome del universita del pnte luogo humilmente supplicar sua ecc.a che si degni in tal fatto prouedere et ordinar che senza dillatione tutti li forastieri habitanti in Carmag.ola intitolati di tal nuoua religione debbano absentar il luogo sotto la pena che parera a sua Ecc.a statuirgli come anchora faranno tuti li terrigeni intitolati come sopra se fra l' termine che gli sara da sua Ecc.a statuito non si disponeranno ritornar alla buona fede tenuta dalla universita sud.ta et inanti sua ecc.a emedarsi rimostrando a detta sua ecc.a intieramente l'animo della universita suddetta et l'importanza del fatto con la necessita della suddetta prouisione».

12.

Bernardino Maghino, da Carmagnola li 17 di luglio del 1567, al signor della Manta, colonnello del re di Francia:

« Se veduto quanto V. S. scrive al fato di biela Ritrouandomi con il prior di Casanova da lui me dise o Acopagnato il v.ro homo da me mandato a torino e fato tuto quello ò posuto pero m.s di torino auendo mandato vno inquisitore ano trouato labadesa o priora rgnota e trouato questo ù bisognato. abia mandato de nostri monasi in quel monasterio per il posesso ».

13.

Alli 9 dicembre del 1571, in Carmagnola, radunatosi il consiglio, « esendossi ragionato si come in questo luogo di Carmag.la da puochi messi in qua vi suono venuti ad habitare molti banditi et foransiti da diuersi luoghi et molti di quelli di la noua religione et di continuo augumentano il che puoterebe portar scandallo grande al luogo et periculo stando la magior parte di deti foransiti ne gli borghi giorno et note armati et detti di la religione tenendo scuolla segretamente et di continuo in palesse et in secreto cerchando cun le luor belle parolle machiare li homini et habitanti del luogo », vengono incaricati i sindaci di riferire il tutto al governatore, affinchè provveda.

14.

Alli 15 di dicembre del 1571, in Carmagnola, viene convocato il consiglio, ed «essendosi... riferitto dalli sudetti sindici eser statti dal Ill.mo sig.r gouernator a rimostrargli sì come in questo luogo de alquanti messi in qua vi suono augumentatti forastieri quali parte suono banditi et parte suono sospetti di la noua Religione suplicando. S.a Ec.a si degni hauer consideratione a tal cossa la qual puotrebe portar scandallo Et hauer gli. S.a Ec.a risposto non creder che sieno altri mente augumentati foransiti ne ugonoti in questo luogo dapoi che lui he in questo gouerno per non hauer giamaj hauuto querella ne in generale ne in particolare di tal fatto ne eserci alcuno a. S.a Ec.a doluto per lo che il consiglio gli donasse la lista di talli augumentati come si dice et lui informatto de le qualita di essi come ragioneuolmente si conuiene prouedera non essendo mai statto la mente sua che in questo luogo debbano radunarssì foransiti maxime del ducatto di Sauoja quali aconto ncsuno intende ne uolle che vi stiano ne meno ughonoti di più di quello vi erano inanti che sua Ec.a fossi al detto gouerno La qual relatione uiditta tuti li sudetti Consiglieri hano detto non uoler altramente tuor la carigha di far alcuna descriptione de simili persone non posendo giustamente giudichar alcuno ne la Consscienza sua ma si riferischano tuti al Consignamento di essi che per lordine di S.a Ec.a sara fatto ne le mani dil Comesso a tal fatto Et più hauendo li sudetti sindici riferitto in detto Consiglio che l'Ill.mo Sig.r gouernatore gli ha detto essere statto alcuno particolare in questo luogo il qual ha motegiatto che gli siano nel luogo o sia borghi di Carmagnolla alcuni ministri di la noua religione o altri quali fano profesione di predichare portando gran scandallo al luogo et per questo che douessero questo notificare al Consiglio acioche trouando sua Ec.a essere la veritta puossi come conuiene prouedere al fatto Il che oldutto gli sudetti Consiglieri tutti unanimi et concordi hano detto et dichiaratto non hauer mai oldutto dir sapere ne hauuto noticia che in Carmagnolla borghi et suo finagio vi fosserro ministri ne altri qualli predicasserro la detta noua religione vedendo di continuo tutto il popullo tanto terieri come habitanti saluo. p. ho. quelli che di lungho tempo si suono deschiarati per rughonoti andar ale giessie. a sentir li diuini uficij ne hauere mai oldutto dire che in questo luogo fosse fatto altro exercitio di religione che quello tene et osserua la Sancta madre chiesa Catolicha Romana per non esserri più

di tre o quattro deli sudetti dechiaratti dil luogo et forssi altri tanti delli habitanti quali stano molto ristretti ne le case luoro atendendo al luoro exercitio per intratenere luoro famiglia ».

15.

Bernardo de Nogaret de la Vallette a Michele Antonio di Saluzzo della Manta, da Parigi li 27 di marzo del 1585.

« Au demourant pour ce que mons.^r leuesque de Saluces ma faict entendre qu'il sestoit Retire par le passe sur les terres du marquisat plusieurs personnes de la nouvelle Religion qui ne sont point subgetz du Roy, Je vous priay a ceste occasion ne vouloir permectre que doresnauant Il y en vienne habiter aucun qui ne soit recogneu catholique et ne leur donner saufconduict qu'avec ceste condition, Et au cas que ledict.^{s.r} evesque aye en autre chose besoing de v.re authorite et assistance pour ce qui concerne ladministration de sa charge et le bien de la Religion Je vous priay de luy en vouloir aussy tousiours departir pourueu toutesfois que cela ne preiudicie au service de sadict^e Ma.te ainsy que vous le scaurez bien juger de vous mesmes ».

16.

Enrico III, re di Francia, a Michele Antonio Saluzzo della Manta, comandante del Saluzzese in assenza di Bernardo de La Vallette, da Parigi li 27 di agosto del 1585.

« Jay telle assurance de v.re affection et fidellite a mon service que je me prometz que vous n'obmectrez rien a faire de ce quil conuient au bien d'icelluy que je vous recommande d'entiere affection, n'ayant juge estre a propos maintenant que le s.r euesque de Sallusses s'absente de son diocese sur l'execution de ledict que jay faict pour reunir a leglise catholique apostolique et romaine tous mes subjectz ainsi que je luy mande et vous prie encores luy dire de ma part ».

17.

Bernardo de la Vallette allo stesso, da Parigi li 28 di ottobre del 1585 :

« Mais entre autres choses Jay este bien ayse dentendre que vous ayez faict publier ledict faict par le Roy sur la reunion de ses subiectz a leglise catholique. Auquel je vous diray que sa Ma.te a maintenant adiousté une declaration par laquelle elle reuocque les six mois quelle auoit accordez a ceulx de la nouvelle Religion pour se retirer hors du Royaulme Leur donnant seulement au lieu de cela quinze jours Apres lesquelz elle veut quil soit procedde contre eulx par confiscation de corps et de biens, Et pourtant je desire bien que vous faciez sortir ceulx qui vous dictes sestres retirez en mon Gouuernement qui neantmoins ne sont du marquisat, Encores bien quilz soient subietz du Roy Et pareillement aussy que tous les autres ayent ademeurer en leurs villes ou villages En attendant quaultrement il en ay este ordonne ».

18.

Lo stesso, da Parigi li 13 di novembre del 1585.

« Je nay point encores veu les memoires qui ont este donnez a Mons.^r de Lussan par ceulx dela nouvelle Religion Mais bien aye entendu ce que vous en auez mande amon secretaire, Sur quoy je ne vous puis dire chose synon que nous debuons faire obseruer les edictz du Roy aultant que nous pourrons & particuliairement cestuy cy Lequel sa Ma.te veult qu'il soit execute par tout Tellement qu'il est besoing que vous vous y emploiez de v.re coste Et principalement pour le regard des villes et places de mon Gouuernement qui sont au plat pays Car quant a ce qui est dans les montaignes Je croy que ce seroit chose tresmalaysee et presque impossible de les tirer dela Aussi remectrons nous a ung autre temps daduiser ce qui sera afaire de ce costé la. Je laisse pareillement a vous de vous conduire comme vous congnoissez estre plus a propos enuers ceulx deladicté Religion qui se trouuent auoir quelques charges parmy leurs Communaultez Mestant bien aduis questans sy proches de la fin de lannee Il ny aura pas grand mal quand Ilz continuent jusques audict temps ».

19.

Lo stesso, da Nevers il 1° di dicembre del 1585.

« Je vous prie dauoir loeil ouuert aux places du Roy qui sont dedela et que avec le remouement il ne nous y arrive quelque desgrasse, Prenez garde aux hugenotz ».

20.

Lo stesso, da la Pacaudiere li 9 di dicembre del 1585.

« ...Vous priant dusser de mesme preuoyance aux valles de maire et vrayte et a dronyer A ce que ceulx dela nouvelle Religion ne se allent de faire chose qui peust troubler le Repos dedela A quoy je masseure que vous veillerez tousiours en telle sorte qu'il sera mallaise de rien entreprendre ».

21.

Lo stesso, li 5 di gennaio del 1586 da Grenoble.

« Jay encores a vous dire que celluy qui se pretend Inquisiteur de Saluces sest plaint amoy de ce que Monsicur le viseneschal soppoait aux proceddeures qu'il faisoit contre quelques Religieux ou hereticques et quil luy auoit declaire ny deuoir auoir nulle Inquis.ion dedela me priant a ceste occasion que je luy voulust donner main forte a ce qui deppend de sa charge vous jugez bien que je ne suis pas en lieu pour faire decider ce point la sil y doibt auoir Inquis.ion ou non Pour ce Je rous priray daccommoder ce faict doucement au mieux luy ont vous pourrez Affin que Ledict Inquisiteur ne recoure plus a moy en semblables choses ».

22.

De Mauroy, segretario del La Vallette, a M. A. Saluzzo della Manta, da Valence li 15 di febbraio del 1586.

« Quant a ceulx de dronier et dela val de Maire estans dela nouvelle Religion mondict seigneur leur a respondu sur ce qu'ilz luy ont demande qu'il failloit qu'ilz eussent recours au Roy Et que ce pendant

qu'ilz y enuoyroient qu'il feroit surseoir l'exécution de ledict alencontre deux pour trois ou quatre mois Dequoy toutesfois il ne leur a pas rien voulu donner par escrit ».

23.

Bernardo de La Vallette allo stesso, da Crest li 23 di febbraio del 1586.

« Pour le regard de ceux de Dronier et Val de magre estans de la Religion Je les ay renuoyez au Roy pour la prolongation qu'ilz m'auoient demande pour satisfaire aledict, Leur ayant toutesfois accordé verbalement qu'ilz ne seroient point recherchez ny inquietez durant le temps qu'ilz enuoiroient porsuyure leurs affaires en Court ».

24.

Antonio Pichot, vescovo di Saluzzo, a monsignor di Pagno, da Roma li 19 di novembre del 1587 :

« ringratio... per li buoni raguagli che m'ha dato della buona provisione e ripari che si fanno per la difensione del nostro trauagliato Marchesato et afflita diocese dalle ferine rabbie di quei scelerati ugonoti, quali, prego il Signore doni gratia alli fedeli vassali di S. M. Xqima di poterli tutti sconfire, e tagliar à pezzi come nemici della nostra santa e diuina legge, ò vero che si degni per sua infinita bontà di leuargli il velo della loro confusione c'hanno inanzi à gl'occhi, acciò possino riconoscere l'errore nel quale se ne stanno immersi. Nel resto ho pur troppo bene inteso il gran disordine commesso delle loro maligne menti nella pouera nostra valle di Varaita e questo con gran mio cordoglio, per il che e con V. S. e con la detta pouera valle molto me ne condoglio, pregando il Signore volerla preseruare per l'auenire con il resto del Marchesato come m'assicuro che di tal gratia ce ne farà degni se da D. O. M. ricorreremo con l'assidue e feruent'orationi, e tanto più adesso che ho mandato un'Indulgenza pleniss.a per ciò fare concessami da la Santità D. N. S. Sisto. V. della quale ne mando l'alligata copia a V. S. quantunque il nostro R. S.r Vicario debba mandar fuori quanto prima Il Sommario d'essa ».

25.

Il duca di Savoia a G. B. Pollotto.

Bendiletto n.ro car.mo. Con grandissimo nostro piacere hauemo inteso che quei Reuerendi Padri Predicatori faccino in quelle valli bonissimo frutto, per inserire la santa fede Catholica Romana, et come che siamo informati dele bone qualità vostre, speriamo che questa verità non vi sarà nascosta, Perciò vi essortiamo che lasciata l'ostinatione heretica vogliate conuertirui à l'ubedienza di Santa Chiesa, ch'oltra assicurarete con questo la salute vostra, et di molti altri ch'à essemplio vostro si conuertirano, noi vi grattificaremo volentieri nele occasioni, come più à pieno vi dirano essi Reuerendi Padri, à quali rimettendoci preghiamo Dio N. S.r di illuminarui, Da Turino l'ultimo di Genaro 1597.

CEmanuel, Achiardi, »

26.

Massimiano Saluzzo al signor della Manta, da Valgrana li 13 di marzo del 1597 :

« ...e perche ella mi comandi quel tanto hò da fare, e da rispondere a S. A. S. gli mando la sua) circa gli della religione, in conformita di quelli di dragonero, como essi per la loro sup.a hanno promesso di fare, et sono risolti, lenato alcuni pochi di nisuno valore, gia tutti di andare alla Messa, et alla predica non mancano, e di far tutto quello che da S. A. S gli sara comandato, e da S. E. il che tutto si saria effetuato se non fosse l'impedimento di questi soldatti, che cauano le genti di sentimento con loro ricatamenti, e disordini, gionto anche il padre fortunato, qual dice non volere che vadino alla messa se prima non sono Catolizati da lui. Essi che desiderano in tutto ubidire al principe, dicono se pur bisogna far tal cosa la farano, ma che vorano farla nelle mani del Episcopo delle anime loro Mons.r di Saluzo, Et sup.o S. E. Ill. come fò ancora io gli vogli essere fauoreuole per ottenere questo da S. A. S che Iddiò volesse non gli fosse altra dificolta per rehauer Geneua che una simile, remetendosi però in tutto al suo beneplacito ».

27.

Il prevosto di san Pietro allo stesso, da san Pietro li 17 di marzo del 1597 :

« ho riceputo la sua scritta dalli 15 dil presente, con li suoj amoreuoli auisi, et per conto delli nostri moderni uganoti, sino al presente non sij possino alamentar, cosa alcuna, ne dal R.o p. ne dime, per quanto al padre lor apoposto, seuorano puruenir, di farli treij prediche ogni settimana, solo per lor della religione, se elegino il loco doue uorano, et lor fara cognoser lor errori per la santa scrittura, quanto a me ho sempre procurato la lor salute, non stante mabino sempre perseguitatto, podria auergli acusati tante uolte delle lor congregationi fatte, et altri cose che faceuano contra lordine di S. A. non lcomai uoluto far, seio non mi fosi dimonstrato per il passato alquanto altiero contra di lor, dio sa come seria andata la nostra gesia, per questo V. Ecc.a non mi auera per questo mal creato, che quanto ho fatto è in sostento di santa gesia, per conto di antonio garcino sta a mon.r R.mo ma V. Ecc.a sa che mon.r non cerca altro saluo la salute di lor anima, et anche io non altro uoreij di loro, saluo il s.r idio li luminasi di cognoser la uerita, come spero con l'adiuto di S. A. Ser.ma et di S. Ecc.a si fara ogni cosa, secretamente li amo come micij flioli proprij, et ogni mio poter Io mi adoperaro a seruirgli, et adesso con ogni diligenza et modestia cercharemo aredurli alla bona strada, »

28.

Lo stesso, da san Pietro li 19 di marzo del 1597 :

« In risposta dilla sua, li respondo hauer io scritto a S. A. Ser.ma, la causa è tale, acade che barba toma bruna uoleua uenir da S. Ecc.a per conferir seco, ma V. Ecc.a era ancor in torino, et lui per treij on quattro uolte uenir dal padre, et dame, dolendosi che V. Ecc.a staua tanto auenir et se dise la causa, tanto presente il R.do padre che altra gente et pubblicamente. se diceua, che questi uganoti di laual di maira, insiem' a li nostri di nostra ualle, haueuano tenuto consiglio di mandar doi homini da mon.r della degiera, et replico che haueuano mandato doi homini, aueder come se doueuano gouernarsi Cosa sicurissima et se diceua che inanzi di andar amesa uoleuano leuarsi per tal effetto; non essendo V. Ecc.a ne auiso S. A. Ser.ma In ocasu, che cosi fossi noi stariamo male, ma non scrisi piu di nostri che delli altri, la maggior causa

che scrissi fù che la pregaij essendo questi ugonoti adesso perterriti, a uoler per lonor didio farsi tanta gratia di metersi tutti in santa unione Catholica tutti insiema, afn il suo statto stesi in bonissima pace, et che pregaua il S.r idio li concedessi tanta gratia che adesso era tempo, et cossi lauisaj - »

29.

Il padre Fortunato Vallabio al signor della Manta, da Valgrana li 20 di marzo del 1597 :

« m'accenna il R. M. P. Giò. Signorile da parte di V.a Eccell.a che io non debba hauer a discaro che questi heretici di Valgrana uaddino da Mons.r R.mo di Saluzzo per la racconciliatione, hauendo io qui la medesima authorita dal Papa di racconciliarli. Io le dico che purchè N. S. Dio sia seruito et queste anime saluate, poco a me importa uenghi da me ouero dal loro pastore ordinario, che io sono il delegato da N. S. Papa Clem. VIII. Ma non so di onde proceda questa mutatione così subita, che essendosi tutti offerti di fare questa loro racconciliatione per le mani mie in Valgrana adesso si uoglia far ricorso, o, far uenir con molto suo discenzo il R.mo Vesc.o pur uenghi, che lo uedderò con singolar mio piacere, et cederò anco come sarà mio debito, et seruirò in tutto cio che mi comandarà per bene di queste anime ».

30.

Massimiano Saluzzo allo stesso, da Valgrana li 25 di marzo del 1597 :

« Non ho possuto in così breve tempo risolvere con questi della religione il negocio che S. E. Ill.ma mi scriue, ma mi voglio ben asigurare sì per le parole fate ame, come per gli effetti che ne vedo che subito gionto S. S R.ma qua, segli meterano a suoi piedi, e sua obediencia, e gli dono questa noua che ogi, per quanto intendo, il maggior ugonotto, et ugonota si sono confessati, cosa che non stimaui che si facesse così presto, con grqn mio contento, Et domani mi trouaro a S. Antonio per far seruiti a Mons.r R.mo e lo riguagliaro più al securo del animo loro, con che humilmente a S. E. Ill.ma basio le mani offerendomi per seruitore affezionatissimo

Valgrana 25 marzo 1597.

Doppo la scritta me hanno fato intendere gli ugonoti che non vogliono abiurare ma nel resto farano tutto quello che Mons.r R.mo gli comandara, come con esso hanno risolto, et ciò non obstante mi pare che la venuta di S. S. R.ma non potrè che giouare ».

31.

Massimiano Saluzzo allo stesso, da Valgrana li 27 di marzo del 1597 :

« S. E. Ill.ma sara auisata qualmente questa matina tutti gli ugonoti di questo luoco si sono umiliati ali piedi e sottomessi a comandamenti di Mons.r R.mo e così lui gli ha catolizati tutti, con tanto suo e di tutti noi contento ch'io non lo posso splicare, sperando che le cose andarano di bene in meglio, e quando li ne fosse restato non possono essere più d'un para i qualli gli faremo anche venire. Io come debitore ne do auiso a S. A. S. ».

32.

Fortunato Vallabio allo stesso, da Valgrana li 27 di marzo del 1597 :

« Con mio singolar contento hoggi si sono racconciliati tutti li heretici di Valgrana, et non mancarò di instruirli conforme al bisogno et ordine di Mons.r R.mo di Saluzzo, il quale se ne ritorna consolatissimo di questa attione, et Mons.r di Valgrana hora morirebbe uoluntieri che uede tutta la sua terra sotto un sol pastore uniuersale che è il Pontefice Romano ».

33.

Antonio Marchesi, rettore della Compagnia di Gesù, allo stesso, da Torino li 22 di agosto del 1597 :

Raccomanda « il P. Giò. Battista Roseto mandato da mons.re Ill.mo Nontio di buon uolere di S. A. per affaticarsi nela riduzione a la S.ta Chiesa Catolica e Romana massime di cotesti di Verzolo che sono in errore ».

34.

Giulio Cesare, arcivescovo di Bari, allo stesso, da Torino li 22 di agosto del 1597 :

« Con bona licentia della Ser.ma Sig.ra Infanta se ne viene da V. S. Ill.ma il Padre Roretto, per servirla in tutto quello che le piacerà comandarli, et per procurar principalmente la conversione delli heretici di Verzolo, nella quale non si mouerà un passo senza il suo consiglio. E' Padre di bonissime qualità, et spero che darà molta satisfattione à V. S. Ill.ma Alla quale lo raccomando quanto più posso, »

35.

Fra Stefano, cappuccino, allo stesso, da Dronero li 20 di settembre del 1597 :

« le scriuo liberamente l'animo della Ser.ma Infanta ad instantia di noi predicatori quali siamo per questo effetto et, e, che molti liberamente si sono cattolizzati, et hora tornano adietro nel peccato enormissimo di Relapso il quale per niuno modo lo possiamo tollerare così sendo il caso importantissimo e piaciuto alla bontà e religione de' principi chatolici darci agiuto e fauore à tal inconueniente, così tengo sicuro che se VS. Ecc.ma con sue auisará quelli di dronero quali hanno promesso, non occorrerà dar altro fastidio a Sua A. occupatissima in altre cose quantunque d'importanza sono però ordinate et indirizzate a questo fine per tanto come prudentissimi signori attendano a quelli. e non mancano a questi, se ben sono duoi negotij, è però un' solo preualente e per conclusione chiedo agiuto a VS. Ecc.ma a degnarsi per amore di Dio e salute del'anime come ha fatto sempre in particolare in agiuto mio, che questi hanno promesso facino il debito loro, »

36.

Il Consiglio di Stato di S. A., da Torino li 5 di marzo del 1598, a Francesco Renato Saluzzo, gouernatore di Dronero :

Illustre Signore. Abbiamo inteso che questi giorni passati vense nella valle un ministro delli heretici da loghi verso la Dighera Il quale contrattò due matrimonij tra Cattolici et heretici, battezzò, et predicò,

et fece altri atti di quella falsa religione contro gli espressi ordini di S. Altz. et capitoli accordati con le valli heretiche. Ma inoltre costui doppo che ebbe predicato con altri mandorno fuori della stala doue predicò che v'erano circa ducento persone tutte le donne, et figlioli per trattare di quello gli pareua Per cio le dicciamo che secretamente et con desterità V. S. veda d'intendere chi, è, questo ministro, et li capi che lo sostentano, et fomentano in quella valle, et cerchi d'hauerli nelle mani con farli indi consignare al vicesenechiale di Saluzzo acciò contro essi possa procedere al debito castigo, Dandocene pero subito auiso, et N. S.re la conserui ».

37.

Massimiano Saluzzo al signor della Manta, da Valgrana li 3 di maggio del 1598 :

« Dalli padri giesuiti che qua stano sono statte mendicate certe lettere dal S.r Archidiacono contra gli catolizati di questo luoco come S. E. Ill.ma puotrà vedere dalla copia che se gli manda, onde non essendo questo ordine ne di S. A. Ser.ma ne meno generale per il marchesato, ma solo per compiacere, a, questi fratti contra questi povereti, Hò preso ardire di scriuerne, a, S. Ecc.a Ill.ma e ricomandarli il negotio e supplicarla, a, non volere permettere che questi sieno peggio trattati che gli altri catolizzati del statto, Et tanto piu ne supplico humilmente et effettuosamente S. Ecc.a Ill.ma quantonche nella luoro catilozzatione con licenza di Mons.r R.mo Il S.r Carlo & io gli promessi che non sarianno mai peggio trattati che li altri del statto loro similli, e, questo fu causa di facilitare il negotio che era molto difficile, Et essi promessero come di nuovo prometteno che sempreche di S. A. Ser.ma gli verrà comandato per ordine generale di ubedire tutti alla mente sua, Hor veda S. Ecc.a Ill.ma come gouernatore nel statto quello che habbiamo da fare, Et in tutto cio che puotrà si degni aiutarli ».

38.

Pietro Vacca allo stesso, da Saluzzo li 3 di maggio del 1598 :

« Mando à S. S Ill.ma laligata dil sig.r socero qual trata di qualche nouita che uorebe far il s.r Archidiacono ali di la religion di ualgrana instato da gesuiti, è perche conuera forsi per tal fato far far qualche supplica à VS Ill.ma ò al s.r vicesenescale li piacerà auisarmi di quanto la trouara bono si faci qua in seruicio di questo negotio, »

39.

Massimiano Saluzzo allo stesso, da Valgrana li 18 di maggio del 1598 :

«Hò veduto quanto S. Ecc.a Ill.ma si sia degnata scriuermi; & cio habbi scritto al Ser.mo consiglio di statto & qual sij statta la risposta che gli hanno fatto, commettendogli la cognitione, e, resolutione della causa di questi nostri poveri sudditti gia catholizzati tutta al disporre del mollo prudente, e, giudicioso giudicio di S. Ecc.a Ill.ma, quali cose si sono fatte intendere et esplicate, a, quelli piu che si sono potuti trouare di luoro, Et doppo l' hauere renduto humilmente gratie di tanta opera, a, S. Ecc.a Ill.ma si sono renduti humili & ubedienti, a, fare quello che sia honore di dio & di Santa giesa &, a, tutto quello che da S. Ecc.a gli sarà comandato, come più amplamente il S.r Pietro gli dirà, a bocca, et parimenti il Padre giesuita visto la lettera dell'Ill.mo Consiglio di statto s'è reso & offerto di essere molto modesto,»

40.

Alessandro Ferentillo allo stesso, da Saluzzo li 5 di novembre del 1598 :

«Contra li Heretici del' Villaro si è proceduto co' buoni termini di giustitia, et con tanta cortesia che non douerebbono abusarla, come fanno, con uenire à molestare ogni giorno l'E. V. à requisitione della quale loro hanno hauute due dilationi, et hora riceuuerano la terza, poi che lei me li racc:da così efficacemente con la sua lettera delli quattro; mi contento dunque di soprassedere nell'essequitione per quindici altri giorni che saranno li 23. del presente, nel qual tempo hauerò caro che loro senza altro ubidischino, altrimenti io sarò forzato di far tiràr auanti l'esecutione, et in tal caso prego V. E. che si contenti di corrispondere con uiui effetti alla buona intentione che me ha sempre data di uolermi fauorir' in questo negotio tanto importante, al seruitio de Dio.

Li Heretici di S.to Damiano et Pagliero hanno nouamente introdotto il ministro, et usate molte insolentie contra la santa Chiesa, et procurato d'amazzàr il Curato di S.to Damiano, et per che queste non sono cose da lassàr passare senza farne giusto ressentimento, domatina manderò un Commissario à pigliar informationi di questi eccessi, et pro-

cedèr contra li delinquenti, et desidero che il s.r Governator di Dronero li dia braccio forte quando ne sarà ricercata, et supplico instantemente l'E. V. ad' abbracciare vivamente queste buone opere et dar calore con la sua autorità alli ministri di santa Chiesa che possino effettuare quanto desideràn per salute di quelle pouere anime, come mi promettono la molta pietà et retta uolontà di V. E. la quale s'obligarà l'Ill.mo s.r Cardinale Bandino et il s.r Abbatc suo fratello che è restato alla Nuntiatura di francia,»

41.

Fra Stefano, cappuccino, allo stesso, da Dronero li 20 di giugno del 1599 :

« Il Cap.o Gulio mi ha mostrato un'articolo di letera di S. A. scritto a V. E. che contiene certi disordini dell'heretici di Dronero. E verissimo ch' ne ho scritto con tre mie, a, Mons.or Ill.mo Nontio, secondo il comandamento fatomi da sua santità et dall'Ill.ma congregatione di Cardinali, et sono li disordini li seguenti. p.o nel tempo ch'io sono stato al capitolo hanno introdoto Ministro heretico. 2.o le feste della pentecoste cantauano li loro cantici hereticali in publico. 3.o un'heretico alla presentia di quattro persone d'honore ha detto che tutti quelli erano statti alla predica sono riliachi, et poltroni. 4.o alcuni di quelli hanno promesso a sua A. di catolizarsi, hanno mandate le loro donne alla cena heretica. 5.o questo anno è andato piu populo alla falsa cena dell'anni passati, delle quali cose se ne sono pigliate informationi giuridiche conforme all'autorità dataci. Et non ho uoluto mandarle à Roma, dubitando d'apportare poco utile à sua A. nella causa del Marchisato, ne meno ho uoluto scriuere a V. E. sapendo ch' non è tempo di procedere con giust.a ma solo ho sodisfatto alla conscientia mia notificandlo a Mons.r Ill.mo il quale mi scriue hauere mandate le mie a sua A. Et sapia. V. E. ch'io non transgredisco ponto la comissione mia senza impedirmi cessa nel temporale, et officio altrui, quantonque alchuni mi habbino tusato d'hauer errato nella predica, esortando il populo à non fare balli publici, stando li fruti in campagna, et la contagione, et il principe afflito per diuerse cause, che quando sua A. lo saprà non l'hauerà piacere, et se pur uogliono ballare lo faccino in secreto, se questa mia caritatiua esortatione e mala, errore sarà nel Vangelo il quale esorta, e punisce non solo li balli ma de omni uerbo ocioso redent rationem in die Iuditij, ne posso credere ch'uno principe tanto pio, deuoto, et di Dio timorato, si compiacia nella offesa diuina, et exercitio diabolico dal

quale seguano tanti scandoli e, peccati, oltre che così dicendo si lauda implicitamente sua A. per timorato, metendolo in credito appresso il populo. di piu non tutto quello concedano li homini piace a Xpo. sia come si uoglia rimeto la causa à Dio bened.to hora ch'è in campagna, con il suo esercito di peste, che forsi bisognerà ben presto presentarci al tribunale diuino, oue si cognoscerà s'il predicatore fa bene ò male. saria meglio cauarne fruto dalla predica, et tutti insieme piangere li nostri peccati. Et le calamita di nostri affliti fratelli, che Dio non si pacifica con ballare, e follie mondane, ma con lagrime e penit.a ci uolle altro a fuggire la morte e l'Ira diuina che seguire, l'abuso del senso et corrutele dannose, cio e, stare alleggramente solo in Xpo. si troua la vera alleggrezza, et se nelle ricchezze et honore mondano fosse uero gaudio, quelli che auanti delli presenti le possedeuano et godeuano, non sariano hora mangiati da uermi, et risolti in cenere, la cui memoria e svanita, pagando il tributo del peccato, ch'è la dannatione eterna. concludo dunque che V. E. mi perdoni ch' non ho lasciato il mondo per tacere la uerita in difesa della S.ta fede.»

42.

Paolo Mathi allo stesso, dal forte di Aceglio li 6 di dicembre del 1599 :

« subito riceputto una littera di sua Ecc.a qual disce che in acceglio li he il magister heretticho he uero io li ho comandato che debia andar uia prontamente et esso mea domandato termine doi giorni ascio esso postia far li soi bisogni et conti io li ho datti ma dubitto che questi di acceglio uolliano ricorer da sua ecc.a sircha di quello di strop che fa copie di cattachismo di besa io li andaro a proueder conforme a quanto mi comanda sua ecc.a di quello che fa il ministro num poscio ancor sauer il siguro et faro hogni dilligensa se sara il uero ma num lo chredo che sia uero et del tutto li daro auisso ».

43.

Il prevosto di san Pietro allo stesso, da san Pietro li 12 di luglio del 1601 :

« mon.r Ill.mo larchiuesco ha mandato alli padri che cercasino di far piglar quello prete renegatto che tiene scola a casteldalfino, ma uorche si pigliasi sopra dal marchesatto, et pregano V. Ecc.a diuolergli far man

forte, più lie uno di ceua il qual si dimanda Jo : garnero il qual era ladro, et adesso porta uender biblie, et altri libreti stampati a geneura, et abusa, et li compratori si abusino a tal compra, che è una ruina per nostra fede, se li piacesse di mandarmi se lo podria, far piglar ccm manforte dilla Justitia, in caso tornasi da noi in santo pietro, per tal uendita di libri, et pigliarli, piu li dico se non si remedia in tutta queste cose che se fano acasteldalino stareno sera enmatina male da po che detti uganoti, maxime, maeris, marchi, et altri simili fano queste brauade contra li pouveri chatolici, et iui Ci ueneno habitar più banditi. Et fra tutti serîa ben rinfrescarnene la memoria a S. S. per remediarne. che credo in nesuno luogo dîl reasme di francia non sî faci tante insolentie, soleuamenti come in quella castellata ».

44.

Corrado, vescovo di Forlì, allo stesso, dalla Madonna di Mondovì li 3 di novembre del 1601 :

« Ha N. S.re sentito con tanto gusto da me che V. S. sia per continuare con pienezza d'affetto e di zelo in aiutare l'espurgatione delli heretici di Dronera, e di Val di Maira, che si promette felicissimo essito à questo nego et hà uoluto per suo breue particolare che qui incluso mando à V. S. significarle questo, et assicurarla insieme à grado di merito sia per riceuere ogni pia fatica sua in cosi santa opera: Il Ser.mo Sig.r Duca hà hauto breue anche sopra di ciò, et al ritorno à Torino si spediranno subito le missioni à cotesta uolta, ritardate solo per questa uenuta alla Mad.a del Mondouì, »

45.

Il duca Carlo Emanuele I° allo stesso, da Torino li 22 di luglio del 1602 :

« Io uengo auuisato che gl'ugonotti circonuicini habbiano pensiero di tentar qualche cosa sopra alcuna delle nostre piazze di quà circa il principio di Agosto prossimo. Il che hò uoluto far saper subito à V. S. accioche ella dia ordine à tutti i gouernatori del Marchesato di starsene con straordinaria vigilanza et diligenza nelle guardie : procurando di hauer spie fuori, per ueder se si può scoprir qualche cosa di questo disegno ».

46.

Carlo Roca allo stesso, dal forte di Aceglio li 22 di ottobre del 1602 :

« le noue che habiamo è che si dise in delfinato che quelli che sono partitti dalli stati di S. A. per questo efetto pensano di ritornar acase loro e uiuer al eretica e che sio dicano per che quelli delle ualli di luserna e di angrogna con quali il sig.^r Colonello ponte tratta e che uoleno includer detti eretici dil marchesatto sotto loro Capitulationi e se non ui saranno compresi e divenir abrusiar le case delli catolisatti, »

47.

Fra Filippo, cappuccino, allo stesso, da Dronero li 25 di gennaio del 1603 :

E' obligo mio di raguagliare V. Ecc.a di quanto occorre accio ch'ella si degni continuarmi il suo potentissimo fauore. Io sono dunque li giorni passati stato nella valle di Maira et in una settimana ho finito di catolizare tutti quelli che restauano ascendenti al numero di setanta, tra quali ue ne sono molti che si erano consegnati per absentare et alcuni de absentati et ritornati. Et m.^r Gabrielle Galitia mi ha significato che il suo figliuolo deue ritornare col passaporto di V. Ecc.a Il che se è uero mi assicuro che V. Ecc.a non lo permettera senza promessa di catolizarsi come pur ha fatto ad altri et ne la supplico accio che conforme all'ordine datomi da S. Altezza quanto prima si purghi questo quartiere dalli heretici almeno publici. In Aceglio quasi tutti li Catolizati massime li principati li quali non haueuano ancor fatto alcuno atto o sij essercitio della Cattolica fede martedì, et mercore passato uennero alla predica et alla Messa come se fosse stato giorno di festa et promesso di perseuerare all'auuenire. Si sono confessati et comunicati in questi contorni circa trecento catolizati ».

48.

Il duca Carlo Emanuele 1 a Francesco Renato della Manta, da Torino li 25 di ottobre del 1603 :

« Siamo auuisati che da qualche giorni in qua gl'heretici del Marchesato di Saluzzo hanno in pensiero di sorprendere qualche piazza delle nostre frontiere et inui annidarsi, et se bene da S. M.ta Xp.ma siamo

certi che non saranno aiutati : Con tutto cio si puo dubitare che fomentati da alcuni de, i, loro capi potessero tentare qualche cosa essendosene trattato nella congregatione che ultimamente hanno fatto à Gap. Per cio ui diciamo che debbiare stare con buone guardie et ben auisti per euitar ogni inconueniente,»

49.

Il duca Carlo Emanuele I a Michele Antonio Saluzzo della Manta, da Torino li 8 di febbraio del 1604 :

« Molto Ill.re sig.r Cugino.

In risposta di la l.ra che V. S. m'ha scritto de li 26 del passato con la quale ho uisto le due de ministri che con questa gli rimando sopra il particolare de Banditi del Marchesato per l'heresia gli diciamo d'hauergli scritto gia per altra n.ra che la uedesse come da sè di proponergli per loro habitatione la Val d'Agogna et quella di luserna da la Torre in sù con facultà di goder delle loro intrate Aspettando ch'Iddio disponga meglio de l'anime loro Et che V. S. crede che uiuendo essi come buoni et fedeli sudditi et con quell'ubedienza che uerso noi deuono che gli permetteremo ancora d'andar auedere suoi beni astenendosi pero d'adopmattisarc Auertendo a trattar questo in maniera che riconoscano che questa non è piccola g.ra che se gli fa Et che non trouiamo buono che per le cose loro uogliano adoperare altri mezi che il suo come loro gouernare Et potra V. S. rispondere a quelli ministri che la uedera di spontar con noi questa permissione facendogli sapere ch'essi del Marchesato come sudditi nostri non deuono hauer ricorso da lei et loro non intromettersi in questo come non fa lei con li sudditi di S. M. Rimostrandogli tutto quel di più che la sua prudenza le dettara in questo sugetto Et particolarmente sopra l'errore nel quale sono de la presupposta unione con le chiese di Francia con le quali nostri sudditi non hanno in quella materia niente di commune ne manco non l'hanno mai hauuta Et quanto a quelli di Prauullielmo per hora non ci par d'hauer a toccar cosa alcuna ma d'andarla cosi dissimulando sino che si uedano le cose in qualche miglior congiuntura Et rimettendoci in tutto a la desterita di V. S. Preghiamo Il S.re che di mal la guardi Da Tur.o li 8 feb.o 1604.

Al Commando et piacere di V. S. Molto Ill.re Ritardata sino ali 14

Il Duca di Sauoia

C. EMANUEL ».

50.

Il ministro dell'Evangelo nella Chiesa del Villar di Luserna, Domenico Vignaux, a Michele Antonio Saluzzo della Manta : 16 Giugno 1605.

Monseigneur,

Ceux qui ont pieça absenté le Gouuernement de V. Excell.ce pour cause de religion ont permission de par S. A. Ser.me de vendre ou renter leurs biens. Delaquelle grace ils sont frustrez par ce qu'ils n'osent apparroistre au Marquisat, craignans qu'ils ne soyent molestez et inquietez en leurs personnes allans et venans, par ceux qui leur en veulent. chose notoirement repugnante à l'intention de sadite Altesse Ser.me qui permet le commerce aux estrangers au long et au large de tous ses Estats, et combien plustost à ceux du païs, qui au reste lui ont tousiours esté bons et fideles suiets, et lui veulent estre? V. Excell.ce entend fort bien ces choses. Et l'equité veut qu'il y ait une mesme Loy tant pour celui du païs que pour le forain. Je supplie icy, Monseigneur, V. Exc. qu'elle reste seruie de considerer qu'elle a ce Gouuernement non seulement de S. A. S. mais aussi du Grand Dieu Eternel pour l'amour duquel et pour le seruice de S. A. elle daigne s'esmouuoir à pitié et compassion enuers ceux que Dieu et S. A. ont mis sous vrê Gouuernement et protection. Et que ie m'assure que V. Exc. ne rendra autre tesmoignage à ceux qui supplient avec moy vrê benigne grace, Monseigneur, sinon de les auoir tousiours trouuez bien affectionnez à la fidelité et obeissance deüe, esquelles à la verité ils protestent d'estre portez pour y continuer. Les Juifs grands ennemis de Christ, et de l'Euangile, et les Sarrazins vont et viennent s'ils veulent par tout; combien plus nous qui sommes tous baptisez au Nom du Pere et du Fils et du S. Esprit; qui croyons de mot à mot le Symbole des Apostres, le Symbole de Nicée, et celui d'Athanase? En somme, auons nrê foy fondée sur toute la S. Bible, sur la doctrine des saints Prophetes et Apostres; receuons le Vieil et le Nouveau Testament, Le Decalogue et le Sacresainct Euangile du Grand et Vnique Sauueur IESUS CHRIST qui seul est mort pour nous. Mais pour brider icy mon affection, qui certes m'emporteroit bien plus loin, Monseigneur, ie le supplie de tout mon coeur que V. Exc. ne regardant qu'à Dieu, qu'au seruice de S. A. et à la sauuegarde et protection de ceux qui lui ont esté commis, elle employe son autorité et credit, que comme nous de ces vallées allons librement partout sans empeschement ni contradiction, ces bonnes gens, noz freres, de mesme religion, suiets

de S. A. Ser.me comme nous, ayent un mesme traitement que nous, sinon en tout, au moins ayent le libre commerce comme nous par tout en paix et sans moleste. Ce que nous esperons de la benigne grace de S. A. S. par l'intercession de V. E. En particulier ie lui recom-mande M.r Emanuel Michel de Venasque qui desire passeport, comme elle entendra à bouche de sa femme plus particulièrement. V. E. doit sauoir que nonobstant que me voici remonté du sepulcre ie ne laisse de lui escrire cesteci au mieux que ie puis, la suppliant de m'excuser. ie le supplie de me tenir au nombre de ses humbles et bien affectionnez seruiteurs. Et lui baisant treshumblement les mains ie recommande V. Exc. à la grace et trespigne garde de ce bon Dieu. Du Villar de Lucerne ce 16. de Juin 1605.

De V. Excell.ce treshumble et bien obeiss. seruiteur. D'VIGNAVX.

51.

Il duca Carlo Emanuele 1° allo stesso, da Torino li 26 di luglio del 1605 :

« Molto Illu.re s.r Cug-o

Vi scriuemmo che vi mandaressimo hoggi quello che ci pareua che poteste rispondere a Mons. des Diguiercs, et al ministro Guarino intorno alla proposta loro. Il che facciamo hora doppo hauerne trattato in Con-siglio, et approuando quello che gia hauete fatto et risposto in questo vi soggiungiamo che doppo hauerli rimostrato che la turbulenza et inquietudine di questi heretici banditi et brauate et pratiche continue che hanno fatto contro il seruitio n.ro et per turbare la quiete pubblica no hanno meritato di godere della clemenza nostra come pur han fatto li quieti che godono di luoro beni nelli loghi delle valli doue si fa prof-essione della loro religione, che hora volendo procedere nella maniera che si vede per di nouo inturbidar la quiete publica, che non hauereste ardimento ne vi saria conueniente di trattarne con noi stante questi termini, et queste none che si vociferano. Ma che quando vorrano trat-tare come veri, et buoni sudditi nostri che vi promettereste di far qual-che cosa di buono per luoro poi che sapete c'hauete da fare con un Prencipe che riceue benignamente tutti quelli che per gratia ricorrono da lui come ogn'uno sa, offerendoui in tal caso che vogliano inclinare al douere, et à quello che Dio loro commanda d'ubbidire al luoro Prin-cipe d'impiegarui per essi con ogni efficacia, et caldezza Questo salua la capra, e, i cauli per che se loro non fanno questo mottino ad' altro ef-fetto che per ritornare alle case luoro ui è assai appiglio in questa rispo-

sta che farete per dargli adito di raccorer da noi co 'l meggio uostro Se anco questo mottino ha fondamento piu proffondo et piu sodo non perdiamo niente della nostra riputatione in far luoro questa risposta et poi il tempo et Dio ci insegnarano quello che doueremo fare. Gli originali delle lettere d'esso monsignor Des Diguieres gl'habbiamo ritenuti per noi et solo xene mandiamo copia perche le possiate riuedere et seruirvene.

In questo punto veniamo di riceuere la vostra d'hoggi con gli auisi che ci hauete dati sara bene che rimandiate colui che gli ha portati per che possa intenderne de gl'altri piu particolari, et Dio di male ui guardi.

Da Torino li 26 luglio 1605.

Il Duca di Sauoia

Al Comando, et piacer di V. S. M.to Ill.re

C. EMANUEL ».

52.

Domenico Vignaux allo stesso, dalla valle di Luserna li 8 di agosto del 1605 :

« Tres. Ill.re Seigr. »

Le Grand et Souuerain Dieu s'est rescrué l'Empire et Jurisdiction sur nos ames et consciences : et a donné à Cesar Empire et Jurisdiction sur les corps et les biens. S. A. Ser.me (qui est n.re Cesar) entendant tresbien celà, retient le droict et Empire qui lui touche au dehors sur les corps et les biens : et laisse le dedans à Dieu, assauoir l'ame et la conscience : Tesmoin son Edict de l'an 1602. par lequel n'entendant S. A. Ser.me d'estre faicte violence aucune aux consciences, commandà aux Marquisains de n.re religion ou qu'ils retournassent à l'Eglise Romaine ; ou qu'ils absentassent ses Estats. Un bon nombre d'iceux aima mieux faire ceci que celà. Ce que particulièrement eut bien fait honneste Donne Lauine Rubatte habitante à Dronier, n'eut esté que pieçà elle se trouuoit impotente et percluse de ses membres, ne pouuant ni aller à pied, ni se tenir à cheual.

All'occasion de quoi elle s'est contenüe toute recluse intra priuatos parietes, sans iamais paroistre en public, ni dogmatizer, s'estant tenüe tousiours comme prisonniere en son habitation. Ce neantmoins depuis quelques iours elle a esté apprehendée et portée sur une charrette avec grands douleurs et tourments de sa pouure personne ; et remise au Couuent des Dominiquains à Saluces : où la miserable sans pitié ni compassion est violentée et forcée en sa pouure conscience. Ce que ne croirons iamais estre l'intention de S. A. ni de V. Ecc. Sur quoi tous ceux qui ne sont desnaturez implorent ici l'aide de Dieu, la misericorde de S. A. et de V. Ecc. Monseigneur à ce qu'il se trouue bien

tost remede et opportune provision à tels excès indignes des Chrestiens, non iamais ouïs, ni practiqués par les Saints Prophetes et Apostres du Grand et Vnique Sauueur Jesus-Christ.

Prians le Createur Tres. Illu.re Seig.r conseruer V. Eccell. en longue et Tresheureuse vie. De la Vallée de Luserne l'viii.me d'Aoust. 1605.

*Treshumbles et bienobeissans
seruiteurs*

*D. VIGNAUX. Ministre du S. Evangile
en l'Eglise du Villar de Lucerne.*

Jo Gaspardo pagliazio sindaco di bobio.

Jo. Danielle Pellanchione sindaco dil Vilaro.

Jo chiaberto chialuatio sindaco di la torre.

Jo Giovanni Appia di san Giovanni».

53.

*Il duca Carlo Emanuele I° a Francesco Renato Saluzzo della
Manta, da Torino li 16 di ottobre del 1612 :*

« Mando a V. S. copia di un auiso che mi e statto dato da buona parte per quale vederà li motiui che fanno li heretici del Marchezato uniti con alcuni banditi del Delfinato con disegno di alloggiarse su le frontiere in qualche luogo forte. Sopra di che le dico che mi fara singular piacere di far destramente riconoscer se li detti heretici fuorusciti sono tanti in numero come contiene l'auiso et che sorti di gente sono, et di piu le piacera far chiamare li parenti di questi fugitiui che sono ancora nel Marchezato, et li dira liberamente che noi habbiamo li sud.ti auisi ma che se essi parenti loro si mouerano a tentar qualche cosa contra il seruitio nostro noi sene apigliaremo a loro medemi Il che seli fa sapere al'auantaggio accio che prouedino che costoro non mouino alcun rumore perche facendolo toccherà a loro di pagar la pena di questi rebelli, essendo noi sempre più risoluti di non voler heretici ne nostri stati ».

54.

*Il duca Carlo Emanuele I allo stesso, da Rivoli li 7 di novembre
del 1613 :*

« Siamo informati che per le Terre del Marchesato vā diminuendo la deuotione de' popoli verso Dio, desistendo molti, e molti dall'andar alle

messe, vespri, prediche et altri diuini offitij, et i Padri et madri di far andar i fig.li et fig.le alla dottrina Xpiana, come hanno pur fatto questi anni passati; et gli hosti, et tauernieri particolarmente delle valli liberamente et con sicurtà donano da mangiare alli huomini delle istesse Terre nelle hore delle messe, et prediche, così distrahendoli dal sentirle; cose che non vogliamo, ne deuemo in nessun modo tolerare: che perciò vi diciamo, che debbiate mandare alli Gouvernatori, Giudici, et altri uffitiali d'esse Terre, e valli, che ogni uno nella sua ditione, inquirisca chi sono costoro, et gli astrenga, et compellisca ad andar à sentir, i sudetti diuini offitij, et mandar anco i fig.li et fig.le, et particolarmente ad imparare la dottrina Xpiana, massime le domeniche et altre feste commandate, quelle facendo per ogni modo osseruar: et in quanto alli hosti loro prohibisca per ordine, di dar da mangiar, nè bere à persona alcuna degli istessi luoghi, che prima le messe, e prediche non siano tutte finite: Imponendo circa cio le pene, che così ogn'uno uedrà conuenire, procedendo et facendo procedere contra li renitenti, et indurati ad essecutioni per le pene et ampiamente come per i precedenti nostri ordini in questa materia appare: Affinchè si rimettino, et continuino à riuere catholicamente per l'auuenire ».

(Continua).

GIACOMO RODOLFO.



LA RIFORMA IN PIEMONTE

negli anni 1601-1602 (1)

Conseguenze del trattato di Lione.

Bartolomeo Copino — Demolizione del Becco Delfino — I riformati di Casteldelfino — I riformati espulsi dal Marchesato e la loro dispersione — Estinzione della chiesa di Meana e Mattie — Visita dell'arcivescovo e violenze che l'accompagnarono — Editti restrittivi — Girolamo Salray — Origine della prima Storia dei Valdesi — Presioni in Val Pragelato e Val Perosa — Nuovi profughi — Le Valli e Ginevra.

Benchè la valle di Luserna avesse avuto la sua larga parte di rovine e di passaggi di soldatesche dal 1592 in poi, allorchè, dopo la pace di Lione, il duca prese a sciogliere il grosso esercito che aveva accumulato in Savoia, mandò a svernare in quella valle il reggimento del conte di Scalenghe. Quei soldati insolentirono licenziosamente presso le famiglie, che avevano dovuto ospitarli, onde alcuni ebbero mali trattamenti da banditi, parenti degli offesi.

Ricominciò pure ad essere insidiata la libertà e la vita di quelli che i loro affari chiamavano a frequentare le città piemontesi. Eravi alla Torre un vegliardo onorando, nativo del luogo, di nome Bartolomeo Cupino. Anziano di quella chiesa valdese, era altamente onorato anche da quanti cattolici lo conoscevano. Da un primo matrimonio aveva un figlio, Samuele, ed una figlia, Marta. Era allora sposo di una figlia del notaio bibianese, Messer Giovanni Reinerio, menzionato più volte con onore nel mio primo volume, per la sua fede, la sua coltura e la sua attività. Da essa aveva quattro altri figli: Matteo, Davide, Bartolomeo e Maria.

(1) Questa monografia fa seguito al volume **Storia della Riforma in Piemonte fino alla morte di Emanuele Filiberto**, ed agli studi inseriti nei N. 42, 43, 44, 46, 47 e 48 di questo « Bollettino ».

Oltre a parecchi beni stabili, il Cupino possedeva un avviatissimo negozio di stoffe, che lo metteva in relazioni frequenti coi negozianti di varie località della pianura. Erasi recato, secondo il suo solito, alla fiera di Asti; la sera del 7 aprile 1601, mentre cenava, interruppe un mercante che parlava dei Valdesi e della loro religione; il quale, quand'ebbe saputo che era di Val Luserna e religionario, gli disse: « *Voi non credete che Cristo venga nell'ostia.* — No, rispos'egli. — *Che religione falsa!* », esclamò un terzo. Il Valdese rispose allora: « *La nostra religione è vera, come è vero che Dio è Dio, e che io son certo di dover morire.* ». Nè disse altro. Ma bastò perchè l'indomani, giorno della fiera, il vescovo lo facesse condurre dinanzi a sè. Cupino si difese con dignità e fermezza, si appellò ai privilegi della fiera ed al trattato di Cavour. Tutto fu vano; gli sbirri lo trassero nelle carceri episcopali.

Come ebbe a dirgli il segretario Annibale, che fu incaricato di istruire il processo, egli era nel suo pieno diritto, non avendo iniziato la disputa su questioni di fede. Ora l'art. 21 del trattato di Cavour stabiliva che i Valdesi potevano anche fissare la loro residenza in qualunque parte degli Stati sabaudi, « *purchè non si facino prediche, dispute nè congregazioni sospette, Et se saranno interrogati di lor fede gli sarà licito rispondere* » (1).

Ciò malgrado, il buon vecchio dovette rimanere nella prigione, dalla quale scrisse più lettere ai suoi (2); e non si poté ottenere la sua liberazione, nè con ricorsi al duca nè per alcun altro mezzo. Dei feudatari della valle ed altre persone autorevoli cattoliche, nonchè dei negozianti che lo conoscevano per pratica, intervennero con eccellenti testimonianze: tutto fu vano. Carlo Emanuele, troppo presto dimentico delle promesse fatte al Villar, rispondeva benignamente ai supplicanti, dando buone speranze, ma senza che mai se ne vedessero gli effetti. Anzi il prigioniero ebbe a subire continui assalti di teologi ed inquisitori, che non poterono piegarne la fermezza, ond'egli scriveva: « *Lodato sia Dio che io soffro solo per la buona causa.* ». In un mese e mezzo sopportò ben sedici esami per parte del vescovo e dell'inquisitore, senza che riuscissero a confonderlo, egli semplice laico. Il 15 settembre, sua moglie e suo figlio furono ammessi a visitarlo, colla speranza che gli affetti di famiglia l'inducessero ad abiurare per ottenere la liberazione; ma si separarono con mutue esortazioni a compiere sempre intiero il loro dovere di cristiani, e dicendosi l'ultimo vale. I suoi amici astigiani, vedendo che non lo si rilasciava nè per giustizia nè per

(1) V. 1º volume, pag. 176.

(2) Perrin, I. 18, inserisce la lettera scritta alla moglie il 16 settembre, l'indomani della sua visita, e termina col supplizio del Cupino la sua « *Storia del Valdesi delle Valli* ». Gilles, pag. 334 ss., pubblica parecchi estratti e sunti, tradotti dall'italiano.

grazia, tentarono di farlo evadere. Praticata un'apertura sul tetto, riuscirono a tirar su Cupino, poi a deporlo nella strada; ma il carceriere e i domestici del vescovo essendo accorsi al rumore, i liberatori fuggirono, egli fu ripreso e chiuso più rigorosamente. Il suo processo essendo quindi stato mandato a Roma, tornò colla sentenza di morte e, alcun tempo dopo, fu tratto dal carcere il suo cadavere ed arso pubblicamente, dopo lettura della sentenza, senza che si potesse sapere se egli era stato ucciso (1) o se era morto di vecchiaia e di languore, essendo sempre stato piuttosto cagionevole di salute. La sua prigionia era durata più di due anni.

Quell'aperta violazione delle concessioni del 1561 diede assai da pensare ai Valdesi, mostrando loro come neanche la parola del sovrano valesse di fronte alla potenza e all'accanimento del clero romano. Per compiacere il quale, Carlo Emanuele, col suo ordine del 2 luglio 1601, riaffermò pubblicamente il suo intento di sradicare l'eresia, favorendo i missionari ed il nuovo catechismo del cappuccino Maurizio della Morra, riveduto dal Bellarmino, da opporre al catechismo di Calvino ed altri in uso nelle Valli (2).

Frattanto adempivansi lentamente i patti di Lione per la mutua restituzione o la demolizione delle piazze e per il licenziamento delle truppe.

In aprile 1601 fu compiuta la demolizione del forte del Becco Del-fino, sopra Perosa, sulla frontiera delfinese. Il Miribel (3) ne pubblica un disegno del tempo, conservato nella Biblioteca del Re, che, benchè fatto sul luogo, sembra preciso per la forma delle fortificazioni, ma alquanto fantastico nel resto (4). Sulla rupe dominante a Sud il Chisone, che ne lambiva il piede ed a Nord la strada regia, ergevasi il forte S. Giovanni, il cui muraglione diruto si profila ancora severo, come sentinella che stia a guardia della stretta gola. Dall'angolo N. O. scendeva un muro che intercettava la strada e risaliva a congiungersi coll'angolo S. O. delle Barricate. Queste, in forma di parallelogrammo, salivano la collina con due lunghi muri paralleli, congiunti in basso da un terzo. La strada regia, penetrando nel territorio del Meano, primo comune delfinese, era ancora tagliata a mezza costa da una lunga parallela, con porta, prima di scendere al torrente del Vivian, affluente del Chisone. Oltre ai ruderi del fortino, si può ancora vedere,

(1) Perrin raccoglie la voce secondo la quale il prigioniero sarebbe stato strangolato.

(2) « Raccolta d. Editti », p. 14; Rorengo, pag. 147. Il 4 agosto 1601, il comendabile M.^r Matteo Violino del Villar venne condannato dal podestà della valle a pagar 1324 fiorini, ma non so per quale motivo.

(3) « Souvenirs d'Exilles », 26.

(4) Così egli pone il villaggio della Cappella a ponente delle barricate, da cui le divide con un vallone, mentre era compreso in esse. Colloca poi, sulle alture di destra della valle di Perosa, quattro fortini, di cui non si ha alcuna notizia.

al disopra del villaggio della Cappella, una delle torrette della bastita, rovesciata ma tenuta insieme dal fortissimo cemento.

Fu allora restituita alla Francia la castellata di Casteldelfino, sull'alta Varaita, restituzione che diede da pensare al papa per tutto il rimanente anno. Infatti il re Enrico, o forse piuttosto Lesdigières, suo luogotenente generale in Delfinato, pose al governo di quella piazza un Ugonotto, che vi stabilì il culto riformato.

Non ho potuto sapere il nome nè di quel governatore, nè del ministro che fungeva da cappellano del presidio.

Carlo Emanuele, volendo fare sfoggio di zelo, si affrettò d'informarne il papa che, nella sua udienza del 18 maggio, mosse amare lagnanze al cardinale d'Ossat per la nomina di un Ugonotto a governare Bourg en Bresse, ma soprattutto che si fosse fatta una scelta consimile per Casteldelfino, situato al di qua delle Alpi, quindi focolare d'eresia pericoloso per tutta l'Italia. E citò l'espressione dell'Editto di Nantes *di là dai monti*, sulla quale mi sono a lungo soffermato a suo tempo. Ricordò persino che il re avevagli promesso che, se il Marchesato gli fosse restituito, non vi avrebbe posto alcun governatore che non fosse cattolico; ma S. S. dimenticava che il Marchesato non era stato ridato al re, e in buona parte perchè esso papa eragli sempre stato contrario su quel punto. Insisteva affinchè il re facesse cessare quanto prima quello scandalo, tanto più che vi era costretto in coscienza e legato dal suo onore. E il d'Ossat a sua volta scriveva perchè fosse tolta questa novità scandalosa. Il papa, di rimando, il 25, gli lesse una lettera da Torino ove era detto che i sudditi del Cristianissimo introducevano la religione di Ginevra di qua dai monti dove non era mai stata tollerata (1). Il che era falso. — E ribatte il chiodo il 1° giugno, poi il 6 ed il 13 luglio, aggiungendo di essere informato che quel governatore aveva insediato un ministro nel presbiterio, spodestandone il curato, riatterrato l'altare, o gli altari, della chiesa di Casteldelfino, ed altre esagerazioni; il che attraeva sul re l'ira o lo sdegno dell'Italia intiera, che vedeva apparecchiare alle sue porte il veleno destinato ad attossicarla e rovinarla, come era accaduto della Francia e di tante altre nazioni; S. S. vedeva addirittura organizzarsi in quel remoto angolo alpestre una nuova Ginevra, che servirebbe di rifugio a tutte le anime prave fuggenti la correzione dei loro superiori e delle sante leggi, e si dichiarava pronto a tutto anzichè sopportare un tanto scorno. Suggerì inoltre che, col rifiutare le cariche pubbliche agli Ugonotti, si provocherebbe la conversione dei nobili desiderosi di onori, come se n'eran già visti degli esempi. Si quietò però alquanto quando seppe che, in

(1) Lettera del 23 maggio 1601.

conseguenza dell'Editto di Nantes, la messa era stata ovunque ristabilita nel Delfinato, dove in tanti luoghi non si celebrava più da tempo, nonchè a Montauban, la Rochelle ed altri centri riformati. Del resto, il cardinale gli prometteva sempre che otterrebbe soddisfazione, ed insisteva a quello scopo in ogni sua lettera (1). Il 17 agosto, l'Ossat riferì al papa che il re aveva fatto venire a sè il governatore incriminato, il quale l'aveva assicurato che nel suo governo i cattolici, ed i preti stessi, godevano intiera libertà di religione e dei loro benefici. I riformati poi, che erano numerosi nella Castellata, vivevano non diversamente da quel che facevano i Valdesi delle valli di Luserna e Perosa, dove il duca li lasciava in pace, mentre protestava continuamente contro ciò che faceva il re. Il papa insistette col dire che prima che il duca occupasse Casteldelfino, che aveva tenuto 12 anni, non vi era culto riformato, che esso era una novità, tanto più scandalosa che il governatore vi aveva introdotto uno o più ministri, i quali infettavano tutta la regione, a dispetto ed oltraggio della S. Sede, domandandone la cessazione come il maggior favore che il re gli potesse fare.

Il governatore, in esecuzione dell'Editto, fu incaricato di dire ai suoi governati che, se volevano che fosse riconosciuto il culto riformato, avessero da provare che eravi stato praticato ripetutamente in virtù degli editti di pacificazione.

Il papa avrebbe dovuto gradire questo, poichè affermava essere esso una novità. Tornò invece ad insistere sull'espressione *di là dai monti*, mostrando di temere che, essendo eretici i Casteldelfinesi, d'accordo col governatore, ottenessero le prove richieste con qualunque mezzo, e chiedeva una cessazione pronta ed assoluta dello scandalo. Il cardinale patrono, protettore di Savoia, disse di essere informato che si era voluto costringere i cattolici a dichiarare che anteriormente il culto riformato era stato stabilito dagli ufficiali pubblici, ma che avevano rifiutato; dicendo solo che, alcune volte, certi soldati eretici del presidio vi avevano fatto predicare senza alcun'altra autorità (2).

Nelle lettere del 28 e 29 ottobre, il d'Ossat, fatta sua quella causa, che stava tanto a cuore a S. S., cerca d'indurre il re a cedere, sapendo di fare con ciò un gran dispetto al duca ed alla Spagna, che se ne facevano un'arma contro la Francia, aggiungendo che si tratta di togliere l'esercizio del culto a poche persone (1), di vile origine, che hanno ogni comodità per soddisfare la loro devozione, andando in una delle valli vicine, acquistando in tal modo un merito maggiore, oltre al fare un esercizio fisico utilissimo alla salute. — Certo non c'immag-

(1) Lettere del 9 e del 23 luglio, e del 6 agosto.

(2) Lettere del 3 e del 17 settembre.

giniamo il cardinale cortigiano, o ignaro dei luoghi, o peggio, capace, per poter assistere alla messa, di varcare, ogni settimana ed in ogni stagione, il colle dell'Agnello per recarsi a Molines, o quelli, anche più scomodi, della valle del Po, per raggiungere Praviglielmo. — Altro suo argomento è che, a questi ed a tutto il corpo dei religionari, importava poco o nulla che vi fosse o no il culto riformato a Casteldelfino, mentre importava assai alle relazioni del re col papa, cogli altri potentati d'Italia e con tutto l'Orbe cattolico.

Cosicchè, quand'anche si riuscisse a provare che quel culto era stato riconosciuto dagli editti, siccome eravi stato abolito e provocava tante proteste, era spedito di farlo cessare d'accordo coi riformati, compensandoli col dar loro altri luoghi di culto sull'altro versante delle Alpi. Termina dicendo che il papa esagerava l'importanza di quella quistione; ma che bisognava prenderlo così com'era.

Enrico IV cedette finalmente, come ebbe poi a cedere in tante occasioni, dinanzi alle insistenze clericali, onde il d'Ossat poteva scrivere il 24 dicembre: « *Je suis infiniment aise de la résolution que sa Majesté a prise sur le fait de Chasteaudauphin, laquelle luy tournera pardeça à grand honneur et profit* ».

Il culto riformato cessò dunque nella Castellata, e le chiese di Casteldelfino, Bellino e la Chianale furono nuovamente annesse a quella di Molines, nel Queyras. Fu però riconosciuto ufficialmente nel 1604 e si ritrovano ministri residenti fino al 1685.

Nel maggio 1601, essendo compiuta la restituzione di tutte le piazze di Savoia, S. A. licenziò le truppe nazionali, svizzere e spagnuole, se nonchè solo il 18 giugno partirono gli Spagnuoli sparsi in vari presidi del Piemonte.

Però Lesdiguières non restituiva ancora la valle di Barcellonetta, nè l'alta valle della Maira, occupata dall'Auriac, dichiarando che le consegnerebbe appena gli fossero pagati 46.000 scudi d'oro che pretendeva su quelle due regioni.

Dopo lungo negoziare, la cosa fu portata dinanzi alla Congregazione del Marchesato, del 12 luglio. Benchè i delegati dei comuni rappresentassero tutti i pagamenti stati fatti prima ai Francesi, poi alle truppe sabaude, furono invitati dal duca a pagare, e dovettero rassegnarsi a sborsare 20.000 scudi, equivalenti a 400.000 lire attuali.

In quella Congregazione, la prima dopo la cessione del Marchesato, non figura più nessun riformato, giacchè Marc'Antonio Polotto, uno dei due deputati di Dronerò, era probabilmente fra quelli che si erano lasciati indurre dal duca ad abiurare. Del resto, i due droneresi erano

(1) Chorier, autore cattolico, parla di 500 famiglie.

i soli rappresentanti di tutta la valle di Maira, ancora in massima parte in potere dei Francesi. Però la Congregazione ottenne da Carlo Emanuele che i comuni non rappresentati dovessero pure pagare la loro parte.

E di nuovo il duca calpestando, assieme alla parola da esso giurata, i privilegi del Marchesato, infeudando, con patenti del 1° luglio, le terre di S. Damiano e Pagliero al generale Idiaques, spagnuolo, e via via Alma, Lottulo, Paglières, Celle, Stroppa, la Marmora e Chianoso (1), Acceglio, Prazzo, Ussolo e S. Michele. Queste tre ultime protestarono, iniziando una lite, finita con sentenza del 16 aprile 1603, che le condannava a riconoscere il signore a loro imposto (2).

Il 20 luglio fu firmata l'obbligazione assuntasi dalle due valli, e Lesdiguières sgombrò, nell'agosto, Acceglio e Barcelonetta.

Ma solo il 14 ottobre la pace fu giurata a Torino da Carlo Emanuele, il quale, alla fine dello stesso mese, andò a piedi alla Madonna di Mondovì, per guadagnare il giubileo plenario. Desideroso di presentarsi al papa ed all'Italia come restitutore della religione nella sua nuova conquista, fece sfoggio di devozione e ne furono vittime i riformati del Marchesato.

Infatti, sin dalla fine di luglio, quando non era ancora bene liquidata la quistione col Lesdiguières, Carlo Emanuele aveva pubblicato un editto crudele intimando a tutti i religionari del Marchesato di dichiarare al magistrato, entro quindici giorni, se volevano abiurare e andare alla messa, nel qual caso, oltre al rimanere pacificamente nei loro beni, otterrebbero molti altri favori; se invece si ostinassero nella loro religione, dovrebbero esulare da tutti gli Stati ducali fra due mesi, senza mai più tornarvi, pena la vita e la confisca dei loro averi. Potevano invece disporre dei loro beni durante quei due mesi.

Quell'atto d'intolleranza gli fu suggerito dai frati missionari Riboti e colleghi che, « *non potendo distruggere la zizzania colle discussioni dommatiche, ricorsero al duca, nonchè a minacciare gli ostinati, ottenendo così numerose conversioni* » (3).

Quell'editto colse all'impensata i numerosi riformati, che si riposavano sulle promesse più volte ripetute dal duca, di nulla innovare contro i privilegi locali.

In seguito alla pace, aveva concesso il ritorno a tutti i fuorusciti;

(1) Queste due ai Ferrero di Biella, che ne ritennero il nome di Lamarmora, resosi illustre nel 19° secolo.

(2) Manuel di S. Giovanni: « Dronero e Val Maira », II, 160.

(3) Ferrerio: « Rationarium Capuccinorum, Missione di S. Damiano ».

ma siccome erano quasi tutti riformati, quell'amnistia riuscì per loro illusoria.

Provvidero subito a mandare a S. A. una deputazione per ottenerne la revoca, o almeno l'addolcimento. Alcuni alti personaggi incoraggiandoli a sperar bene dell'esito di quella missione, quei meschini lasciarono trascorrere gran parte dei due mesi di mora, senza provvedere ai loro interessi, finchè, pochi giorni prima della scadenza, fu loro risposto che era inutile sperare alcuna variazione dell'editto.

Frattanto erano quotidianamente assaliti da tremende tentazioni per opera di parenti ed amici, nonchè delle persone autorevoli, soprattutto al momento di dare la loro risoluzione scritta. Infatti, nei centri maggiori, l'iscrizione si faceva davanti ad una commissione di magistrati, fiancheggiati da preti e frati, che, recandosi di casa in casa, usavano ogni astuzia, artificio e blandimento per trattenere quelli cui l'età, il sesso o la deficienza di mezzi di fortuna sembrava dover rendere dubbiosi.

In molte località dovettero presentarsi ad uno ad uno, perchè rimasero privi del mutuo esempio ed incoraggiamento. Si voleva vietare agli uomini di risolversi anche a nome delle mogli e dei figli; i quali poi, interrogati a parte, erano tartassati da domande insidiose per farli cadere nel laccio, mentre era minacciata la morte a chi dissuadesse alcuno dall'abiurare.

Narra Rorengo che *« maggior parte abiurarono; alcune famiglie più ostinate elessero disabitare e andar raminghe in diversi luoghi »*. Ma i dati che verrò esponendo mostrano che sono più veridici il Ferrin, che dice che più di cinquecento famiglie si ritirarono in Francia, segnatamente in Delfinato, ed il Gilles dove dice che la maggior parte si dispose a partire, gli uni raccomandando i loro beni ai parenti ed amici che rimanevano, altri addirittura abbandonandoli all'avidità del fisco, salvo quanto potevano portar seco nel dipartirsi dall'amato paese natio. Si recarono parte in Francia (1), parte a Ginevra ed anche più oltre, parte nelle valli di Pragelato, ed anche in quelle di S. Martino, Perosa e Luserna, essendosi ottenuto che in questo si derogasse all'editto, che ordinava di sfrattare da tutti gli Stati sabaudi.

Temendo che il numero dei riformati li portasse ad unirsi ed a prendere qualche ardita risoluzione, si fece correre la voce tra le chiese delle alte valli, che, benchè l'editto parlasse in generale di tutto il Marchesato, non si aveva l'intenzione di applicarlo se non a quelli che abitavano nella pianura, nelle città e grossi borghi e nei loro dintorni,

(1) Molti si soffermarono alcun tempo a Casteldelfino, come attestano numerosi atti notarili.

nonchè sulle principali vie di comunicazione; mentre si lascierebbero in pace quelli che occupavano valli remote, purchè non si immischiassero negli affari degli altri.

Con questo subdolo accorgimento, si riuscì a rompere l'antica unione fra le varie valli del Marchesato. Però l'Editto fu poi applicato a tutti, tranne, per qualche tempo, a quelli dell'alta valle del Po, che si sapevano più strettamente uniti d'interessi e di parentela coi Valdesi della valle di Luserna, donde erano originari. Questi adunque, fidando sull'antico possesso e sull'accordo intervenuto ai tempi della marchesa Margherita di Foix, non fecero alcuna dichiarazione dinanzi al magistrato e non furono ricercati finchè fu finito l'esodo degli altri. Allora fu loro significato che, non avendo ottemperato all'editto, erano incorsi nelle pene da esso comminate, cioè morte e confisca. Essi, come parte del comune di Paesana, pregarono quei consiglieri di intercedere, esponendo le ragioni per le quali non avevano creduto di essere compresi nell'editto. Abbiano o no agito sinceramente, quei mandatari fecero parecchi viaggi a quello scopo, riportando ogni volta notizie più gravi. Finalmente, ricordevoli della risolutezza che aveva salvato i loro padri, un secolo prima, ordinati i loro affari, gli uomini, tra cui duecento armati, varcarono il Passo di S. Giacomo e si ritirarono nella Castellata di Casteldelfino, terra francese, mentre alcuni si trattenevano nelle *meire* dei loro monti. Avevano lasciato nelle case le loro famiglie indifese, avvertendo i cattolici dei dintorni che sarebbero grati dei buoni trattamenti che userebbero loro, ma che saprebbero anche vendicare le offese che ad esse facessero o lasciassero fare.

Quella mossa disperata ed energica ebbe un pieno successo, giacchè i cattolici, per timore o per altre ragioni, non solo preservarono da ogni danno gl'imbelli rimasti, ma ottennero che gli uomini potessero riabitare sicuramente fino a nuovo ordine, il che durò sino al 1633, benchè rimanessero privati del regolare esercizio del culto, ma fossero solo visitati privatamente dai ministri della valle di Luserna (1).

Tanto in favor loro che degli altri del Marchesato, il vecchio pastore Domenico Vignaux che, nel principio del suo ministero, era stato ministro di Praviglielmo, scrisse ad alcuni alti personaggi, e segnatamente a Michel'Antonio Saluzzo della Manta, governatore del Marchesato, che aveva ben conosciuto altre volte e che era parso professare un'equa tolleranza, esponendogli la giustizia della causa degli oppressi. A questi poi scrisse varie lettere piene di affetto cristiano, come anche di nobile fermezza, a volta a volta consolandoli ed esortandoli.

(1) Léger, II, 57. Tuttavia nel 1630 avevano un ministro titolare, Barnaba Gaio.

I cappuccini percorrevano tutto il Marchesato per sedurre i riformati, prima con vane promesse onde far loro perdere il tempo favorevole per provvedere ai loro interessi, poi per persuaderli a preferire le loro proprietà alla loro fede. Siffatto zelo sfoggiarono il Riboti e fra Bernardo, da Aosta, percorrendo la Valgrana e tutta la valle della Maira. Ma l'unico trionfo che il Ferrerio può ricordare di quella loro missione è di aver ravvivato il culto del SS. Rosario, che era pressochè scomparso alla luce del puro Vangelo di Cristo (1).

In maggio era stato designato a succedere a G. Cesare Ricardi, arcivescovo di Bari, come nunzio a Torino, Corrado Tartarino, vescovo di Forlì (2). Benchè rapito dalla morte il 13 febbraio 1602, appena quarantaseienne, e non subito sostituito, lasciò notevoli tracce del suo breve soggiorno in Piemonte col dare un nuovo impulso all'opera missionaria. Assunse le spese dell'opera loro, dispensandoli dall'obbligo di vivere di elemosine ed eccitandoli ad attività e vigilanza. Con lettera del 30 novembre, li incoraggia a visitare le singole regioni loro assegnate, insistendo specialmente su Busca. Ai conventi di cappuccini stabiliti a Perrero per la valle di S. Martino, a Perosa per la valle omonima, a Dronero e S. Damiano per le regioni comprese tra Busca e Lottulo, sulle due rive della Maira, ad Acceglio per la rimanente Val Maira, si aggiunsero nel 1602 quelli di Verzuolo per quel borgo, ove i riformati erano numerosi, nonchè per Costigliole, Venasca e la Val Varaita fino a Brossasco, a Casteldelfino per la rimanente valle, da Brossasco (compreso) in su, a Caraglio per la Valgrana, a Susa per la valle della Dora. Più tardi furono aggiunti quelli di Paesana, per la valle del Po, di Demonte per quella della Stura, di Pancalieri per la pianura aprentesi allo sbocco delle Valli Valdesi, di Pragelato pel Valchisone del finengo.

Poco o nulla ottennero nelle Valli Valdesi. Di fra Arcangelo da Genova, posto al Perrero, dice Ferrerio che, se non potè conservare ciò che i suoi predecessori avevano guadagnato, almeno impedì la rovina totale dell'opera.

Dell'esodo provocato dallo zelo del duca e dei missionari nelle nove chiese del Marchesato di Saluzzo, si potrebbe fare un volume,

(1) In quell'anno fu stampato a Torino, in italiano, il Catechismo del cappuccino Maurizio Gambarini, della Morra nell'Astigiano, che servì nelle missioni alpine. Il duca ne appoggiò l'uso col suo ordine del 2 luglio. (Raccolta d. Editti, 1678, Duboin, III, 116).

(2) Il Ricardi aveva sostituito nel 1595 Marcello Acquaviva d'Aragona, venutovi nel '92. Uno degli ultimi atti del Ricardi fu la lettera del 13 maggio nella quale, dando particolare facoltà ai cappuccini, commetteva loro di accogliere gli eretici « sponte venientes ad abiurandum ». (Ferrerio, I, 138).

se si volessero seguire le traccie delle famiglie o dei singoli individui che affrontarono tutti i dolori dell'esilio e della povertà per rimanere fedeli alle loro convinzioni religiose. Quelli che si ritirarono nella vicina valle di Barcelonetta, vi furono tosto raggiunti dalla feroce reazione cattolica e dovettero fuggire in località più remote.

Benchè non sia possibile avere dati completi su tutte le regioni ove si sparsero, nominerò le famiglie che ho trovato avere a quell'epoca abbandonato il Marchesato per ragioni di fede.

Premetterò alcune osservazioni. I miei dati concernono specialmente le valli di Luserna, Perosa e S. Martino e, nella totale mancanza dei registri di stato civile, o meglio, di quelli delle antiche parrocchie valdesi, sono desunti specialmente dall'Archivio notarile di Pinerolo. Ora non tutti sono qui menzionati; i più poveri, che non avevano nulla da comprare nè da vendere, non doti da assegnare alle figlie, nulla da lasciare per testamento, possono aver vissuto molti anni nelle valli senza che ne rimanga traccia nelle minute dei notai. Di quelli, che in buon numero si ritirarono nella valle di Pragelato, è anche più difficile ritrovare la traccia, mancando gli atti notarili della maggior parte della valle, da Usseaux al Meano.

Il sinodo di Grenoble del 1605 parla di mille a 1200 famiglie del Marchesato, bisognose di soccorso, rifugiate nel Delfinato e dintorni (1).

Si potrebbero ricavare assai dati nei ricchi archivi di Gap (dipartimento delle Hautes-Alpes), ma non ho avuto agio di fare quelle ricerche; così pure a Ginevra. Neanche è sempre espresso da quale comune siano partiti certi profughi che si dicono semplicemente del Marchesato, o anche solo di Piemonte. Osservo ancora che non posso dare che un elenco di cognomi, ma taluni di essi rappresentano numerose famiglie. E da ultimo notisi che quelli che ora ricordo sono solo gli esuli, che abbandonarono il Marchesato di Saluzzo in conseguenza del trattato di Lione, esclusi tanto quelli che ne erano partiti nel corso del XVI° Secolo, quanto quelli che vi rimasero fino al nuovo risveglio di reazione feroce nel 1618 e anni successivi, nonchè quelli della valle del Po, che esularono nel 1633.

Quanto fosse numerosa la chiesa riformata di *Demonte*, col nucleo principale a Festiona, appare, oltrechè dagli avvenimenti narrati fin qui, dal fatto che in quest'epoca ne uscirono le numerose famiglie Alieta, i Benso, Brochiero, il notaio De Urso, i Doero, Duranda, Franco, Giacomina, Giavello, famiglia che diede più pastori alle chiese del Pinerolese, del Delfinato e più tardi delle colonie valdesi di Germania, Gior-

(1) « Synodes vaudois », « Bull. Soc. Hist. Vaud. », N. 21, p. 65.

dano, Godino, Locha o Loque, Longo, Magnetto, anche questa, famiglia di pastori, Maurino o Morino, Pellerino, Rosso, Ramino, Taglia. Più tardi partirono i Caglia, Coyz.

Il ricordo di quella forte chiesa è rimasto vivo nel paese, i cui abitanti sono tuttodì detti dalle borgate della regione *i barbet dè Festiouna*.

Da *Valgrana* emigrarono i Bon, Borsetto, Caprini, Isoardo, Magna, Martini, Rosso, Arpiola.

La profonda e selvaggia Valle di Maira fu come il centro del movimento riformato nel Marchesato, e le chiese più numerose furono quelle delle due estremità del bacino. *Acceglio*, posto sulla frontiera della valle di Barcelonetta, a piè del Colle delle Monie, fu detta a suo tempo una piccola Ginevra. Ne partirono il notaio Brezesio con varî parenti suoi, i Bovis, Buma, Calandra, Cassal, Chiartoso o Gertosio, Clemente, Galice o Halitia, Garneri, Gioliti, fra cui il pastore Lorenzo, vittima della peste del 1630, i Ponzo o Pont, Resplendino, Vincano, Viviani. A dispetto di quelle perdite, la chiesa di Acceglio, appoggiata a quelle dell'Archia e Meyronnes sull'Ubayette, e visitata di quando in quando da ministri valdesi, continuò a sussistere, onde nuove violenze del clero nel 1618 e nuova emigrazione, che sarà narrata a suo tempo.

Da *S. Michele e Prazzo* si ritirarono in Val Luserna ed altrove gli Agnesio, Allamando, Aquilend, Brezesio, Challe, Chiastello, Einaudo, Fresia, Girardo, Giraudo, Poncia.

Da *Canosio* i Bernardi, Garzino, Pont o Pons.

Dalla *Marmora* una famiglia Gillio.

Da *Stroppa* gli Abelle, Aynaud o Chiarva.

Da *Elva* gli Allinei, Garzino.

Da *Lottulo* i Conte e Garino.

Da *Pradleves* i Migliora.

Da *S. Damiano* i Blanc, Borgarello, Calieri, Chabreri, Conte, Faramia, Gautero, Pasero, Resplendino, oltre al Collombero partito più tardi.

Da *Pagliero* i Barbieri ed i Bianco,

Da *Dronero*, la maggiore di tutte le chiese del Marchesato, tranne forse quella di Praviglielmo, raggiunsero allora nell'esilio tanti altri che ve li avevano preceduti, gli Abello, Agnesi, Ainaudo, Allamando, Allenero, Arimondo, Arnaudo, Arnulfo, Audrito, Benesia, Besso, Bianco, Bigotto, Bonardo, Bonello, Caroli, i Carta, nobilitati più tardi in Francia ed iscritti nel Parlamento di Grenoble, i Casani, Cassio, Ceaglio, Ceola, Chiabraglio, Chialva, Cima, Colombero, Colombo, Comba, Cotto, Culotto, Cuniglio, David, Delfini, Demino, De Petris, Doero, Doneodo (1),

(1) Famiglia notevole, che ritroveremo.

Fornaro o Fornero, Fresia, Galatea, Garino, Gautero, Giaime, Gianeta, Gianti, Giartosio, Godino, i nobili fratelli Gian Vincenzo e G. Battista Gosio, quello illustre medico, questo non meno segnalato giurisperito, i Guarniero o Guarriero, Guione, Gullielmone, Locque, de Lom, Lombardo, Magna o Signorile, Magno, tra altri Catelino, medico ricercatissimo, e M.^r Battista, mercante, stanziatosi ad Embrun (1), Marano, Marchetto, Maria, Marino, Martina, Martino, Pasero, Pignetto, Polotto, Ramonda, Rinaldo, Riperta, Roero, Tolosano, Topinero, Tralla, Voia.

Anche a Dronero i fatti del 1618 provocarono una nuova e non ultima emigrazione.

Dal *Villar S. Costanzo* i Duranda ed i Marino.

Son detti di *Val Maira* senz'altro i Borello, Balma e Jacquier.

Da *Busca*, grossa chiesa già dispersa nel secolo precedente, partirono ancora i Barbier ed i Cuniglio.

La Castellata di Casteldelfino, alle sorgenti della Varaita, terra francese, non solo non ebbe allora esilii di riformati, ma si andò anzi organizzando a chiesa ordinata con ministero regolare, sotto il regime dell'Editto di Nantes. Servì di rifugio ai Valdesi di Paesana, finchè poterono tornare nei patrii casolari, e vi trovarono probabilmente un riparo più duraturo altri riformati del Marchesato.

Nella valle inferiore vediamo partire da *Sampeyre* gli Ollivero, i Socio o Sosso o Sour; da *Rossana* l'influente famiglia Clemente, ritirati in Val Luserna.

Da *Brossasco* i Guglielmo.

Da *Alpeasco*, ora detto il 'Piasco, i Gillio, de Reggibus, pare anche i Gastardi e Valle, un po' più tardi i Basso.

Da *Venasca* i Gay.

Da *Costigliole*, i Chialva, Collombero, Costanzo, Faravello, Marino.

Da *Verzuolo*, altra chiesa numerosa e fiorente contro alla quale s'accanirono i cappuccini, si ritirarono i Barrachia, Berardo, Comba, Curto, Ferrero, Ferro, Fornero, Garnerio, Ghirardo, Giaime, Gillio, tra cui un pastore, Marino, Michelino o Nicolino, Milot, Niello, Olliva, Pagano, Peiroto, Piccardo, Ruissello, Vicier, i Virtù, che occuparono più tardi un posto notevole alla Torre, i Viviano.

Dalla *Manta*, i Rastella.

Da *Pagno*, i Bianco.

Da *Saluzzo* gli Allio, Barberis, Bens, Costa, Dentis, Duranda, Gi-rardo, Magnone, Novellaria, Panizza, Perret, Priandi, Reale o Reario,

(1) Invent. Arch. H. Alpes, vol. 1916, p. 426.

Sostellanus, di Verzolo; più tardi i Girardo. Inoltre Angelo Treves, ebreo convertito, che si ritirò al Villar, in Val Luserna.

Da *Revello*, il Connellus, così firmatosi fra gli studenti dell'Accademia ginevrina.

Da *Rifreddo*, i Garnone.

Da *Martiniana* i Giavello.

Da *San Front* i Come.

Da *Paesana*, o meglio dai suoi *inversi*: Croesio, Praviglielmo, i Biolè e Bietonet, benchè i più riuscissero a mantenersi ancora per un trentennio, partirono allora il chirurgo Giovanni Bertone ed il suo omonimo, pastore valdese, rapito dalla peste nel 1630, alcune famiglie Allio ritiratesi per lo più al Villar in Val Luserna, i Maria o Demaria, discendenti da martiri anteriori alla Riforma, i Fautiero, Frontero, Gilli, Meinero, Mondone, Monero o Maunero, tra cui il chirurgo che vedemmo trarre a salvamento il pastore Bonjour dalla rocca di Revello, i Pellione o Peloso, Sibilla.

Da *Crissolo* i Fraire ed i Meyrone.

Dalla *Valle del Po*, senza precisare meglio, i Farolli o Farotti, passati a Ginevra.

Dalle terre saluzzesi isolate nei domini sabaudi e nelle Langhe:

Da *Carmagnola* gli Alietta, i Gastaud, Gati, Monarese, Romairis, Rome, Simonetto.

Da *Centallo* i Bonfigli, Breanzo, Signoretto.

Da *Cervasca* gli Armando, Bardera, Sarrai o Sarrel, Vignolo.

Da *Cervere* i Vallerio.

Da *Murello* i Bosio ed i Colombo.

Da *Dogliani*, Francesco Perrottus, iscrittosi fra gli studenti dell'Accademia di Ginevra.

Son detti del *Marchesato*, senz'altra designazione, dei Basso, Baudisse, Jusson, Papius, Paraud, Rebaudi, Sobrero.

La dissipazione, quasi totale, delle nove chiese riformate del Marchesato non bastava allo zelo convertitore acceso nell'animo di Carlo Emanuele dai suoi fanatici consiglieri. Volle colpire ugualmente l'antichissima chiesa valdese di Meana e Mattie, sopra Susa, fiorente sin dal Medio Evo e che aveva sempre condiviso la sorte delle consorelle delle vicine Valli (1). Ciò facendo, violava apertamente il trattato di

(1) Ferrerio: « Ration. Capuccinorum », ignorando o volendo ignorare l'antichità di quella chiesa, ne attribuisce la fondazione, per « quanto si diceva », a due uomini di Susa, di nome Giacomo e Giovanni, i quali, con altri compagni, avendo « attinto il veleno » in Francia, lo sparsero prima fra i forestieri, poi fra i loro compatriotti. I passaggi di truppe luterane e francesi favorirono quel movimento. Subito prima, però, contraddicendo sè stesso, avea detto che l'eres. . . venne dalle valli vicine.

Cavour, che riconosceva quella regione come compresa fra i limiti entro i quali i Valdesi potevano, non solo abitare, ma anche predicare. E' l'ensi vero che, dopo il supplizio del ministro di quella chiesa, nel 1560, non si era più potuto dargli un successore fisso e residente. Però il diritto di visita era stato mantenuto anche in occasione della cattura del ministro Miolo, e s'è visto persino il Castrocaro, nella sua qualità di governatore delle Valli, farsi a difendere il diritto di quei riformati sul loro camposanto, conteso dal clero locale. Ma che importavano usi acquisiti, antichissime tradizioni, promesse e trattati solenni, ad un sovrano assoluto spinto da una chiesa decisa a liberarsi con ogni mezzo di chi non piega la fronte davanti ai suoi ministri?

I Valdesi non formavano a Meana e Mattie un blocco come nelle valli vicine; erano però mantenuti nella fede avita dai ministri delfinesi della castellania d'Oulx e del Val Chisone. Cosicchè avean potuto rimanere fedeli all'Evangelo, alle porte della cattolicissima Susa, coi suoi due curati, oltre ai conventi, fra cui quello ricco e numeroso della Novalesa (1). Secondo il Ferrerio, si ricorse ai cappuccini per debellare l'eresia; ma la verità vuole che si dica che si fece precedere la loro venuta dall'editto di espulsione, dopo il quale rimase solo ai frati da applicare colla violenza le misure dettate al potere civile.

Sin dal 1601 le autorità ecclesiastiche, per togliere gli ultimi scrupoli al poco scrupoloso sovrano, eransi sforzate di provargli che i Valdesi di Meana e Mattie non avean diritto agli stessi privilegi che quelli delle altre Valli. Così si vede il nunzio scrivere al duca, il 5 dicembre:

« Vedrà V. A. dall'inclusa lettera aperta del P. Inquisitore di Torino il bisogno che ha che V. A. perseveri nella pia e religiosa risoluzione che ha fattò che quelli di Meana vivano catholicamente accio che quei pochi heretici che restano non infettino il molto numero di catholici. Mi trovo in mano scritture dalle quali potrà comprendere V. A. non essere compresi loro nell'accordo di Val di Lucerna, che porterò meco alla prima udienza. La supplico a reiterare l'ordine a quel Governatore per esecuzione del decreto che ha concesso al P. Inquisitore in servitio di Dio e merito di se stessa. Me scriveno che questi sono venuti con presenti per procurar mezzani, e intercessori appresso l'A. V. e

Questa è la verità, il che non esclude l'azione personale di taluni fautori della Riforma. Giacomo potrebbe essere il barba Jacobo, arso nel '60, e Giovanni, il barba Girardo, passato poi a Ginevra come tipografo. Ferrerio aggiunge che quegli eretici presero ad insolentire verso il 1580.

(1) Meana e Mattie dipendevano feudalmente, come l'abbazia di S. Giusto di Susa, dalla ricca e potente abbazia di S. Michele della Chiusa, i cui rettori sembrano aver pensato solo a ricavare buoni redditi, senza tartassare gli eretici, pagatori puntuali delle decime. La chiesa evangelica attuale sorge sull'antico camposanto valdese.

perchè so che V. A. è ben informata di simili mezzi che usano questi sciagurati, hauendone motteggiato talvolta con me, la supplico in visceribus Christi ad assodare tanto più la rissoluzione presa a proprio beneficio loro, e non ralentare niente dal corso cominciato, che Dio non lasciarà irremunerata questa sua opera che è conforme al glorioso istituto di V. A. Alla quale faccio humilissima riverenza, e prego da sua divina Maestà il compimento de suoi desideri.

« Di casa li 5 di Decembre 1601.

« Di V. A. S. Humil.mo e dev.mo serv.re Curado Vescovo di Furlì ».

Del senso di giustizia del nunzio Corrado Tartarino si ha quest'altro documento, che sono quasi le sue ultime parole. Dopo aver raccomandato qualcuno al duca, egli aggiunge: *« Non tralasciarò con questa occasione di ricordare a V. A. di dar commissione che sia levato di sindaco alla Torre quell'Heretico ch'è stato eletto contra gl'ordini di V. A. e parimenti degl'altri se ve ne sono in consiglio, ponendoli terrore di castigo, affinché non ardischino per l'avvenire ».*

Il focoso prelato, da pochi mesi posto alla nunziatura di Torino, trovava naturale che un comune, in grande maggioranza protestante, fosse del tutto amministrato da cattolici, supinamente devoti al clero, e giudicava degni di un castigo terribile quei riformati che ardissero accettare dai loro elettori una carica comunale. Quello scriveva li 28 gennaio 1602, e moriva il 13 febbraio, in età di 46 anni. Benchè solo nel 1605 gli sia stato dato un successore (1), i semi d'odio e d'ingiustizia che egli aveva sparsi caddero in un buon terreno e l'anno 1602 vide Carlo Emanuele moltiplicare di mese in mese, e quasi di settimana in settimana, decreti e editti che, alla sola lettura, condannano sè ed i loro autori ed ispiratori (2).

Ma torniamo a Meana.

Così abilmente autorizzato a calpestare giusti diritti *ad majorem Dei gloriam*, il duca consumò l'atto iniquo, di cui il papa si affrettò a lodarlo con lettera del 12 gennaio, ove parla della *conversione* di Meana e Mattie. Conversione del genere di quelle del Marchesato di Saluzzo, precedute dall'esilio dei più risoluti (3) colla confisca dei loro beni, dal terrorismo esercitato sugli altri, e coronato con un apparato pom-

(1) Pure la « Miscell. di Diritto Ecclesiast. » menziona il nunzio Paolo de Tolosa dal 1603 al 1605.

(2) Ercole Caprotta, suddiacono di Moncalieri, già abitante a Caliano, nella diocesi di Casale, processato in quella corte episcopale, poi dall'Inquisizione ad Asti, ottenne nel dicembre 1601 un salvacondotto dai ministri del duca di Mantova; del che si lagnava l'Inquisizione di Napoli per mezzo del cardinale di S. Severina. Così in Bertolotti: « Martiri del libero pensiero », 115, ove non appare se si trattasse d'eresia.

(3) Fra altri, i Terziani passarono a Pragelato, i Carrù a Montouilles e Perosa.

posò di quanto il trono e l'altare uniti possono trovare per abbagliare, a nome di Colui che non ebbe ove posare il capo. E non si pose tempo in mezzo.

L'arcivescovo Broglia avendo ottenuto dal duca di potervi mandare due cappuccini, fra Filippo Riboti li presentò al nunzio, indi ai preti di Susa e li collocò in casa di Bernardino Sestorio, al Castelletto, non lungi dalla cappella di S. Costanzo, in vista di Meana e Mattie. Eran d'essi fra Zaccaria da Saluzzo e Mario prete. Trovarono che più d'un terzo dei Meanesi erano eretici, oltre a parecchie famiglie a Mattie, nonchè in altri comuni, e che erano mantenuti saldi nella fede riformata dalle visite dei ministri valdesi delle valli della Dora e del Chisone. Fra Zaccaria, inteso con Tommaso da Livorno, prevosto di S. Giusto, prese ad interpellare gli eretici ad uno ad uno, ma essi non gli davano retta, cercando di eludere la dura alternativa posta dall'editto: abiura od esilio. Si rimise la cosa a più tardi, in occasione della progettata visita del prelato torinese. Nel frattempo si ricorse alla violenza ed al terrore, arrestando quelli che si recavano a Torino, come ribelli agli ordini ducali, condannandoli alle gravissime pene comminate dall'editto, ma graziandoli se si convertivano, come fecero parecchi per aver salva la vita.

Intanto la visita arcivescovile cominciava dalla Valle di Luserna, con apparato di forze, con decreti di esenzioni e favori a chi si cattolizzasse, di nuove restrizioni e soppressioni di privilegi e di diritti a chi persistesse nella fede riformata. Già vedemmo il nunzio, in fin di vita, scrivere il 28 gennaio 1602 al duca perchè purgasse affatto da eretici il consiglio comunale della Torre. Poco stante, ai primi di febbraio, l'arcivescovo si portò a Luserna col conte Carlo Francesco Manfredi (1), col cavalier Ponte, governatore di Pinerolo, e con grosso seguito, specialmente di gesuiti (2) e di altri frati. Stanziatisi nel palazzo del conte, citarono davanti a sè tutti i capi di oasi religionari abitanti in Luserna, che ab antico erano numerosi e fra i principali del borgo, e dissero loro che S. A. non intendeva più permettere ad alcun religionario di farvi la sua residenza; pertanto si decidessero o ad abiurare, nel qual caso, oltre al conservare i loro beni, godrebbero di grandi favori dal sovrano; — o ad abbandonare Luserna senza alcuna speranza di tornarvi mai, anzi si aspettassero maggiori cala-

(1) Nelle sue « Memorie », edite dal Promis (« Miscell. di Storia Italiana », Torino, Paravia, 1879), a p. 17 parla di moti causati dai Gesuiti, ma in modo assai confuso, terminando col dire che gli altri non riuscendo a nulla, « et chiamando il popolo che io andassi, S. A. mi mandò et accomodò le cose... ».

(2) Il Sacchino, parte 1a, vol. 2o, p. 411 ss., c'informa che vi era il rettore del Collegio dei Gesuiti di Torino, P. Antonio Marchesi.

mità. E furono tante e tali le promesse e le minacce che parte si piegarono a promettere di andare alla messa; ma gli altri stettero saldi e sgombrarono le loro case, onde Rorengo (1) può dire di aver veduto « *anni appresso che non vi habitava che uno rilapso, che pur finalmente morse cattolico* ». Le esenzioni d'imposte concesse nel 1597 per 5 anni agli apostati, furono rinnovate per l'aumento di tasso.

Eccone la trascrizione, che ne ho fatta all'Archivio della Camera de' Conti (2).

« *Ordine o sii confirmacione dell'esentione del tasso per li catholizzati e quelli si catholizzeranno nella Valle di Lucerna.* »

« *Carlo Emanuele... Essendo statti, per littere della fu Ser.ma Infante nostra Signora e, consorte del 1º di genaro dell'anno 1597, fatti esenti li Catolici e catolizzati e quelli si catolizzeranno nella Valle di Lucerna del tasso per 5 anni spirati l'ultimo di decembre p. p. Perciò per le presenti dichiaramo e vogliamo che sia continuata detta esentione per 2 anni seguenti, cioè per tutto il presente e subseguente anno 1603, inhibendo al thesoriero nostro generale, et ad ogni altro che fia spediente, di molestar li sudetti per d.a esentione e per d.i 2 anni, sotto pena di 100 scutti d'oro applicandi al fisco nostro...* »

« *Dat. in Torino, il 22 febbraio 1602.* »

Nel seguente è anche più esplicito lo sfacciato mercanteggiamento delle coscienze.

« *Esentione del Augumento del tasso per li cattolici, cattolizzati e si cattolizeranno nella Valle di Luserna.* »

« *Vedendo noi come per opera dello Spirito Santo va ogni giorno crescendo il numero de cattolizzati nella Valle nostra di Luserna, così aggiutati dalle continue fatiche e dilligenze delli d.i Padri Gesuiti collà mandati, acciò ne rieschi il numero tuttavia magiore a lode et honore d'Iddio et a esaltatione di S. Chiesa, Abbiamo pensato concorrer ancora Noi a questa sant'opera, et accompagnar detti cattolizzati, e quelli che si cattolizeranno, di particolar favor e gratia nostra, acciò habbino causa d'esser cari figli di S. Chiesa e fedelli sudditi nostri. Adonche ci è parso remetter e quittar, sì come per la presente, di nostra certa scienza e col parer del nostro consiglio, quittiamo e facciamo intera remissione e gratia a tutti, tanto cattolici quanto catolizzati e quelli che si cattolizeranno nella d.a valle di Luserna e suoi contorni, del pagamento del tasso et augumento d'esso stesso per due anni prossimi seguenti, cominciando dalla datta delle presenti, et a quest'effetto inhibiamo al Tesoriere nostro generale Lignana, et a soi* »

(1) A pag. 153. \

(2) « *Patenti e Concessioni* », vol. 26, p. 198 e 268.

Comissarii e cui spettarà, di molestar in qualsivoglia modo d.i sudditi et homini nostri cattolici, cattolizati e che si cattolizeranno, solamente per conto di d.o tasso et augumento, detto tempo durante, Renontiendo Noi ogni assignatione fatta sopra quel dinaro, Rimanendo però ferma quanto agl'altri che vorranno continuoare nell'opinion heretica. Mandiamo a tutti nostri magistrati, ministri et offtiali, massime alla Camera nostra de Conti, di osservare e far interamente osservar le presenti senza difficoltà, perchè tal è nostra mente. Torino, 10 maggio 1602.

« Alla Camera dei Conti, 8 giugno 1602 :

« Eseguirete li ordini delli 22 febbraio e 10 maggio per tasso e aumento, malgrado ordini di ieri che nessuna esclusione ».

Quelle autorità civili, militari e religiose, che vedemmo all'opera a Luserna, passarono quindi a Bibiana per esercitare un'identica pressione su quei riformati, numerosi ed influenti, parte originari del luogo, parte rifugiati dal basso Piemonte, parte scesi dalle Valli ad abitarvi. Essi mostrarono maggior fermezza che i Lusernesi, cosicchè nessuno abiurò. Essendosi attribuito ciò all'esempio ed allo zelo di alcuni principali, si ottenne che il duca li chiamasse a Torino, sperando che la maestà del principe farebbe quel che non potevano le dispute, le promesse e le minacce. Quei gesuiti si ripromettevano inoltre di riuscire, nella loro assenza, a far piegare i rimanenti.

Il racconto sfacciato di Rorengo e le lettere dei cooperatori di quella propaganda mostrano quanto poco edificante essa sia stata.

Il conte Carlo Francesco di Luserna, di recente nominato cavaliere dal duca (1), volle dar prova del suo zelo col prender parte a quel cumulo di costrizioni morali e materiali. Le sue Memorie ne parlano in modo poco chiaro ed esatto, ma la sua corrispondenza lo mostra in piena attività per procurare le conversioni forzate dei suoi vassalli. Il 15 febbraio 1602 scrive da Luserna a S. A.: *« Mia madre è in fin di vita. Hogi alcuni Ugonoti di Bubiana de principali m'hano risposto sopra quello li dissi, che sono humilissimi sudditi di V. A. e pronti a obedirla nel capo di absentare, supplicando solo darli qualche tempo di vender loro beni. Altri dicono volersi cattolizzare e ne ho parola di alquanti subito che sentino pubblicare l'ordine di V. A. Li sindici di Engronia e dell'altre terre Ugonote son stati a vedermi, nè m'hanno detto parola sopra questi che debono absentare, anzi con quelli della Torre mi sono doluto che habiano fato un sindaco Ugonoto, et egli stesso e li altri hano detto di levarsi da quel Ufficio »* (2).

(1) Nell'Informata del 2 febbraio (Guichenon, II, 358).

(2) Arch. di Stato, Prov. Pinerolo, mazzo 150. « Lettere diverse riguardanti li Religionari delle Valli di Luserna », n. 1601-1628.

L'azione tutt'altro che persuasiva, e fiduciosa solo nell'uso della forza, tanto del Conte che degli altri campioni del papismo in quella campagna punto cristiana, appare chiaramente da quest'altra lettera dell'arcivescovo al duca, datata da Bibiana, il 17 febbraio: « *Hoggi ho cominciato a trattare con alcuni de' principali della pretesa religione, e scorto, che per via amorevole si potrà far poco, onde sendo necessario qualche dimostrazione per via dell'essecutione, che V. A. S. haueua già ordinata al S.r Colonello Ponte, nel qual parere è tuttavia Mons.r di Lucerna; la supplico a degnarsi di commetterla di nuovo con più stretto ordine, e scrivere parimente a detto Mons.r di Lucerna di assistere, e favorire a tutto poter suo il negotio anch'esso; il quale per ciò sarà di bisogno, che si fermasse quì 5 o 6 giorni di più, che non farebbe, e sarà per giovare assai, sendo egli tanto più infervorato a questa santa opera per le essortationi di Madama di Lucerna sua Madre, che se ne va a morire una santa, lasciando tanti documenti buoni, che fa stupire ogn'uno, che la sente, non parlando mai d'altro, che delle cose di Dio... (1). In questo punto ho presentito, che vengono persone da V. A. con supplica in nome di tutti gl'heretici della Valle per ottener di non essere astretti a mutar religione, ma mi rendo tanto certo della sodezza, e santo zelo di V. A. che non sarà per far manco con questi, che si degnò di far con quelli di Meana, e Matthi, li quali fece arrestar in Turino, onde ne risultò la conversione di tante anime, con somma lode di V. A. S...*

« *Vostro vassallo e servitore Carlo Arcivescovo di Turino* ».

Ecco svelati i veri mezzi usati per ottenere conversioni, e riconosciuta l'inutilità delle prediche ed esortazioni tanto decantate da Sacchino, Boverio, Ferrerio, Rorengo ed altri panegiristi di quella risma. Mentre il duca si disponeva, come fece, a rispondere brutalmente alla supplica dei valligiani, i principali di Bibiana offrirono di *abbracciar la S. Messa* purchè fosse permesso al già citato ex-frate Agostino Grosso, ministro in Angrogna, di venire nel loro borgo a sostenere un contraddittorio coi padri Gesuiti, in presenza del prelato, sulla verità della S. Messa.

L'arcivescovo ottenne dal duca un salvacondotto, in data del 20 febbraio, di cui i Bibianesi portarono una copia al Grosso. Egli però, ben sapendo che è lecito canonicamente di mancare alla fede data agli eretici, dichiarò che non si partirebbe dalla sua residenza per

(1) Morì l'indomani, 18. Era dessa la Beatrice di Savoia-Racconigi, la valorosa consorte del conte Carlo, col quale aveva condiviso i pericoli e la gloria della difesa di Cuneo del 1557. Vedi al suo riguardo il Rivoire: « *Storia dei Signori di Luserna* », in « *Bull. Soc. Hist. Vaud.* », N. 14, pag. 43. Il Garola ne dice: *Spendeva assai tempo in procurare la conversione degli eretici, locchè « successe a ben molti ».*

andare incontro a monsignore; il quale, se lo voleva sentire, lo venisse a trovare ad Angrogna, od anche a San Giovanni.

Si vide subito quanto poco fosse sincera l'offerta fatta al Grosso, poichè, quando il duca firmava il salvacondotto che lo invitava a discutere della sua fede a Bibiana, aveva già mandato ad arrestare alcuni di quelli la cui sola colpa era di abitare su quella sponda destra del Pellice, dove si voleva attrarre il ministro.

Sin dal 22, quando appena il Grosso avea visto la copia del salvacondotto, l'arcivescovo, sempre da Bibiana, poteva scrivere a Carlo Emanuele:

« L'altra notte il luogotenente di giustitia Bergera fu a Lucerna, dove fece la essecutione solamente d'uno delli tre heretici, che V. A. S. fu servita d'ordinar che fussero fatti prigione, non havendo trovati gl'altri due; in cambio de' quali fece pigliar un altro, ma perche si trovò ch'era di quelli di là dal fiume Pellice, fu rilassato, cosa che operò buon effetto per haver acquetato assai gl'heretici di là dal fiume, li quali hora si tengono come in sicuro: si come per contrario in questi di quà dall'acqua, la captura di quel solo ha cagionato l'effetto istesso, che se ne fussero pigliati tre; e li terrà tanto più in timore, et in opinione, che si facci da dovero, se il prigione condotto a Pincrolo si manderà di lungo in galera, o almeno a Cunio, con voce che si mandi adesso a Nizza, finche si facci la condotta d'altri. Io giudico questa dimostratione necessaria per ogni modo, perchè altrimenti terranno che, le cose si faccino solamente ad terrorem, e se ne burleranno, come pare che faccino fin quà, stando ostinati: ancorchè potrà essere che l'ordine, ch'in questo punto m'ha detto il S.r Colonnello Ponte venuto quà, di far publicar hoggi in Lucerna d'ordine di V. A., forse sarà per far risolvere qualc'uno. Ma più sarà per operare, se, venendo a Turino questi tre, che il S.r Colonnello ha detto di voler mandare, V. A. li guadagnasse, come forse potrà essere, se si parlerà loro su 'l saldo; e non risolvendosi, saranno minacciati della perdita delli beni, li quali tra tutti tre valeranno da 20.000 scudi; et essequendosi la confiscatione, io sono assicurato dagl'istessi cattolici della Terra, parenti, et intrinseci dei sudetti, che non sarà per cagionar movimento alcuno, ma ben per farli risolvere a catolizzarsi; il che seguendo se ne guadagnerebbero tutti gl'altri di quà, li quali stanno ostinati per le minaccie di questi due, o tre soli. E da M.r di Lucerna, che s'è affatticato assai in questo negotio, V. A. sarà poi più a pieno informata...

« CARLO Arcivescovo » (1).

(1) Lettere diverse, « ut supra ».

L'ordine a cui allude il prelato fu infatti pubblicato l'indomani 23 a Luserna. Esso imponeva agli eretici di Luserna, Bibiana, Campiglione e Fenile di abiurare o di abbandonare quei luoghi entro cinque giorni, sotto pena della vita e della confisca dei beni (1).

Fu sotto l'effetto di quest'ordine crudele ed ingiusto che dovettero recarsi a Torino non già tre, ma quattro riformati bibianesi: i fratelli Valentino e Matteo Bolla, Samuele Falco e Pietro Moresco, tutti di antiche famiglie di quel bongo.

Appena giunti, si videro accerchiati da cortigiani che dissero loro essere il duca informato che era dipeso da essi quattro se gli altri non si erano convertiti; averli perciò fatti chiamare per tentare un'ultima prova amichevole. Se pertanto non volevano ricevere un rabbuffo da S. A., si guardassero dal contraddirla. Furono quindi introdotti separatamente, e per primo Valentino Bolla. Il principe gli espresse il suo desiderio di vedere tutti i suoi sudditi professare una sola fede e, conoscendo la sua influenza a Bibiana, lo esortava a indurre gli altri a convertirsi, prima col suo esempio, poi colle sue esortazioni, promettendogli sensibili vantaggi. Rispose il Valdese che, dopo Dio, il suo maggior desiderio era di obbedire a S. A., consacrando vita e beni. Che, persuaso della verità della sua religione, fondata sulla parola di Dio, non la poteva abbandonare senza offenderlo, nonchè senza disobbedire alla propria coscienza, che non gli darebbe più pace. Pregava dunque S. A. di lasciarlo libero nelle sue convinzioni, che pregiava più della propria vita.

Carlo Emanuele rispose essere anch'egli persuaso della verità della sua religione, senza di che nè la vorrebbe seguire nè esortarvi altri. Farebbe egli conoscere il suo gradimento a quelli che si convertirebbero, concludendo col dire: *«M'avreste veramente fatto un gran piacere di dar luogo alle mie remonstranze; ma giacchè per niente non vi volete acconsentire, io non voglio violentare la coscienza di alcuno»* (2).

E lo congedò con buona cera, onde il Bolla uscì felice d'aver superato la prova e desideroso d'incoraggiare i suoi fratelli. Ma non gli fu concesso di vederli; fu anzi dettò loro che il Valentino aveva consentito al volere del duca e che male avverrebbe loro se facessero altrimenti.

Quando furono introdotti, il duca parlò loro come al primo, ed essi risposero che, essendo nati, battezzati e cresciuti nella religione riformata, che credevano la vera, avrebbero considerato come un singolar favore da S. A. la libertà di poter continuare in quella; se tale non era la mente di S. A., si sottomettevano alla sua volontà. Il duca

(1) Gilles, 347.

(2) Léger, II, 50.

ti congedò col dire che, così facendo, farebbe loro conoscere, in buone occasioni, il gran piacere che gli avevano fatto. Uscirono confusi dall'udienza, soprattutto quando seppero la verità dal Valentino onde, poco appresso, umiliatisi davanti alla chiesa per la loro abiura, furono riammessi fra i fedeli.

I documenti che ho pubblicati provano come mente il Rorengo col dire che «*de principali chiamati da S. A. a Torino, maggior parte si convertì alle sue efficaci persuasioni*», come pure laddove dice che molti si convertirono in seguito alle dispute, prediche ed esortazioni dell'arcivescovo e dei frati, mentre il prelato non sa parlare che di ostinati, e della necessità di ricorrere alla violenza.

Parmi interessante di seguire le tracce di quei quattro Bibianesi, colla scorta dei documenti dell'Archivio Notarile, che provano, una volta di più, l'esattezza ed accuratezza del racconto del Gillia.

I fratelli *Bolla* erano figli del fu M.r Pietro, anch'esso riformato, che ho ricordato nel mio primo volume in qualità di podestà d'Angrogna (1).

Madonna Leonora (2), moglie di *Valentino* e figlioccia del fu conte Carlo, era cattolica di nascita, ma aveva abbracciato con ardore l'Evangelo. Egli fece il suo testamento il 3, maggio 1611, ed era già morto quando, l'8, Leonora fece il suo. Entrambi danno chiara testimonianza delle loro credenze evangeliche. Lasciavano due figlie, Livia e Maria, a ciascuna delle quali il padre assegnò 2800 fiorini di dote, — e cinque figli: M.r Andrea, mercante di panni, e M.r Tommaso, maggiorenni, Carlo, Pietro e Francesco, pupilli. M.r Andrea figura il primo negli atti che si dovettero fare, a partire dal 1619, per pagare la tassa rovinosa imposta iniquamente dal duca ai Valdesi nelle circostanze che saranno esposte a suo tempo. Lo stesso dicasi dei figli dei tre altri che comparvero dinanzi al duca. Quasi tutti i religionari si videro costretti a vendere belle proprietà per soddisfare il fisco. Livia sposò nel 1626 Giovanni Bellonato di S. Giovanni, ricevendo 3000 fiorini di dote in terreni.

La peste del 1630 fece probabilmente sparire del tutto quella famiglia Bolla, come tante altra.

Avevano il loro *foresto* alle Balme, allora comune di Bibiana, ora di Rorà.

Matteo Bolla sopravvisse parecchi anni a suo fratello; il suo testamento è del 7 maggio 1625. Lasciò due figli, Tommaso e Bartolomeo, e tre figlie: Margherita e Leonora, mogli di Daniele e Giovanni Turino,

(1) Dai documenti che cito si desume che una sorella di Valentino era stata moglie del ministro d'Angrogna, Girolamo Miolo.

(2) Non ho potuto stabilire il suo cognome.

e Anna, ancora nubile; ebbero in dote 1600 fiorini. Tommaso aveva sposato sin dal 1621 Madonna Catterina, figlia di M.^r Tommaso Marghero, zelante rifugiato da Pancalieri, già vedova di P. Audrito.

La vedova di Matteo, Madonna Maria, era figlia del notaio Giovanni Reynero, citato con onore nel mio primo volume, e sorella della vedova del martire Copino. Essa testò l'8 gennaio 1628.

I loro figli morirono entrambi di peste nel 1630, lasciando solo delle figliuole. Madonna Margherita Parandera, vedova di M.^r Bartolomco Bolla, si rimaritò con Stefano Prasciutto, di S. Giovanni, che comprò i beni delle eredi, consistenti in quattro giornate di terreni.

M.^r *Samuele Falco* apparteneva ad una famiglia di cui il mio primo volume ricorda esempi di ardente zelo religioso. Morì prima del luglio 1610, epoca dei primi documenti conservati nell'Archivio Notarile, lasciando sua vedova, Madonna Parisia fu Giorgio Falchetto, ed un unico figlio, Giovanni. Entrambi perseverarono nella Riforma.

Il 22 agosto 1618, Giovanni sposò Catterina, figlia di G. Ludovico Marghero.

Madonna Parisia è ancora ricordata nel 1629; poi anche su di essi la peste ebbe a passare la sua falce, e nel 1635 è nominato Francesco Falco fu Giovanni, marito di Anna fu Michele Paulo, anche di famiglia riformata.

M.^r *Pietro Moresco*, fu Valeriano, fu anch'egli fedele fino all'ultimo alla causa della verità oppressa, mentre suo fratello, l'alfiere Antonio, si palesa cattolico nel suo testamento. Da quello di Pietro, rogito il 17 maggio 1615, si vede che ebbe due figlie che gli premorirono, sposate ad un Bruno e ad un Ballada, probabilmente cattolici; l'altra figlia, Paola, era moglie del podestà di Bibiana, Rossetis, pure cattolico. Lasciò due figli, M.^r Andrea e M.^r Francesco.

Sua vedova, nobile Mad.^a Agnese fu M.^r Francesco Millone, che dettò le sue ultime volontà il 5 ottobre 1615, era cattolica, il che spiega quelle defezioni.

La peste rapì i loro figli e nipoti, lasciando solo sussistere Catterina, vedova di Andrea.

Così scomparvero, in linea maschile, le famiglie dei quattro Bibianesi suaccennati.

L'ordine del 23 febbraio, espressamente contrario alla lettera ed allo spirito del trattato di Cavour, fu precisato e reso più comprensivo nell'editto che Carlo Emanuele non si vergognò di emanare il 25, come segue:

« Volendo noi con tutte le vie e modi possibili provveder nelli Stati, c'ha piaciuto a Dio nostro Signore commetter al governo e Dominio

nostro, che l'Heresie non si possino dilatare nè radicare, anzi del tutto sepelire e distruggere, havemo giudicato esser molto conveniente e necessario restringere in tal maniera le Valli e luoghi già infetti di questo mal seme, che non possi più oltre pullulare in danno della salute dell'anime de nostri ben amati Popoli, e disservitio di S. Chiesa. Per questo si siamo risoluti di rinfrescar, e far di nuovo gl'infrascritti ordini e prohibitioni, li quali vogliamo siano publicati, et inviolabilmente osservati da ogni persona di qual si voglia stato, grado e conditione si sia, che vorrà habitare in detti nostri Stati, sotto le pene quì basso specificate.

« Et prima proibiamo e diffendiamo alli Ministri et Heretici della pretenduta Religione, che non ardiscano nè presumano di predicare, far congregationi et altri ministerii d'Heretici in qual si voglia Città, Terre e luoghi del dominio nostro fuori de limiti gratiosamente tolerati in parte delle Valli di Lucerna, di S. Martino e Perosa, sotto pena della vita e confiscatione de beni; sotto la medema pena proibiamo ad ogni persona d'assistere nè intervenire fuori d'essi limiti alle dette Prediche et essercitij in qual si vogli modo, e sotto qual si voglia pretesto.

« Proibiamo ad ogni Heretico della pretenduta Religione di poter in questi nostri Stati tener scuola publica nè privata, sotto pena della vita, quando fosse scoperto.

« Difendiamo espressamente, che non possino l'Heretici maridarsi con Donne Cattoliche, nè Donne Heretiche con Huomini Cattolici, sotto pena alli contrahenti delle leggi e della confiscatione de beni, salvo che precedesse autentica promessa all'Heretico di Cattolizzarsi, e che ne segua fra breve termine l'effetto.

« E perchè intendiamo che molti Banditi d'alieno dominio, et anco malviventi di nostri Stati si sono da un tempo in quà ritirati, e tuttavia si retirano in quelle Valli, dove fanno grandissimo danno con loro mala vita, pessimo esempio e triste persuasioni. Per questo proibiamo che niuno forastiero possi andare ad habitare in dette Valli, salvo che non habbi da Noi licenza in scritto, anzi commandiamo che quelli, che vi sono venuti ad habitare da sette anni in quà, debbano absentare, o vero prendere la detta licenza da Noi, sotto pena alle Terre, che li sopporteranno, di scudi mille, et a detti forastieri di confiscatione de beni, et altra a Noi arbitraria.

« Non sarà lecito ad alcun Cattolico del Stato nostro levarsi dalli luoghi, ove bisogna vivere Catholicamente, per andare alle Valli a vivere all'Heretica, meno andare ne luoghi d'Heretici, àlle loro case, prediche, essami, essortationi, assemblee et altre attioni Heretiche di qual si vogli sorte, sotto pena della vita e confisca de beni.

« Non sarà alcuno Heretico ch'ardisca impedire la conversione e Cattolizzazione d'Heretici alla Santa Fede, nè dissuadere o perturbare in qual si vogli modo li Cattolizati e Cattolici sotto pena di scudi mille o altra a noi arbitraria.

« Non vogliamo che alcuno, sotto qual si voglia pretesto, possi perturbare li Predicatori cattolici nelle Prediche, discorsi o dispute, che occorrerà farsi in dette Valli, nè con strepito, insolenza o altro modo impedire gli esercitij, salvo li destinati, sotto pena di scudi cento ad ogni contraventione.

« Et nella medema pena, o altra maggiore ad arbitrio nostro, incorreranno quelli che molesteranno, ingiuriaranno o faranno altra violenza a detti Predicatori Cattolici, li quali ordiniamo alli Sindici et Vfficiali de luoghi di dovere assistere e accompagnare per sicurezza loro nelle prediche, dispute, che faranno, sempre che saranno richiesti. Et in caso di rifiuto, o che le venisse fatto ingiuria o male alcuno, dichiariamo che detti Vfficiali incorrino nella pena dovuta a quelli che li potessero offendere irremissibilmente.

« Prohibiamo che alcuno Heretico o della pretenduta Religione possi haver uffici publici in alcuna comunità, terra o luogo del Dominio nostro, e quelli che li hanno debbano lasciarli nè esser ammessi all'ufficio di Nodaro, sotto pena alle Comunità, che li haverà eletti o supportati, di scudi cinquecento in commune, et alli Heretici di confiscatione de beni, e quelli che fossero già fatti Nodari, o deputati ad altro Vfficio, o si facessero o deputassero all'avvenire, non possino esercitarlo, sotto la medema pena, e di più di nullità di tutto quello fosse fatto da loro, e s'intendino Vfficij publici, Consigli, Magistrati, essationi, presidij e simili altri. Nè amministrare Hospitali, Confraternità e simili luoghi pij, essendo questi instituiti da Cattolici et a loro uso.

« Deffendiamo a tutti li Cattolici di vendere nè affitare beni, possessioni, proprietà nè altra cosa stabile alli Heretici, sotto pena al Cattolico della perdita di quello haverà venduto o affittato; et all'Heretico compratore o affittavolo della perdita de beni comprati, et altra arbitraria.

« Dichiariamo che tutte le pene pecuniarie sopra specificate appartenneranno la terza parte all'accusatore, qual sarà tenuto secreto, et il resto al nostro Fisco. Mandiamo perciò a tutti i nostri Magistrati, Ministri, Vfficiali a' quali spettarà, e saranno richiesti, e massime al Molto Illustre Signore della Manta nostro Luogotenente nel Marchesato di Saluzzo, et al molto magnifico Consigliere di Stato e Vicesencscal del detto, M. Thomaso Alardo, come anche alli molto magnifici Governatori nostri di Pinerolo e Susa di far publicar li presenti ordini in

esse Valli, e luoghi che sarà spediente, e far tener nota dell'atto della publicatione per haverli ricorso nelle occasioni et indi farli osservare inviolabilmente secondo sua forma, mente e tenore; procedendo contra li trasgressori all'essequitione delle pene incorse senza remissione alcuna, ma con ogni severità e rigore. Dichiarando che alla copia stampata delle presenti, ovvero autentica, si doni l'istessa fede che all'originale, che tal'è nostra mente. Dato in Torino alli 25 Febbraro 1602.

« CARLO EIMANUEL » (1).

Riassumiamo quell'editto per maggior comodo del lettore. Esso si apre con una dichiarazione, che riconosce che questi ordini sono in parte nuovi, e basta confrontarli col trattato di Cavour per vedere che il presente editto non tien conto della permissione data allora di professare, dovunque nello Stato, la propria fede, solo restringendo alle tre valli l'uso del culto pubblico.

La prima proibizione è pensatamente ambigua, parlando di limiti tollerati per le prediche, *et altri ministerij d'Heretici*, mentre il patto di Cavour distingue esplicitamente fra i limiti entro i quali era riconosciuto il culto pubblico e quelli ove era escluso, ma nei quali i ministri esercitavano liberamente la cura d'anime. Su quella nuova interpretazione si basarono le restrizioni successive, che culminarono in quelle del 1655 e 1663.

Affatto nuove erano le proibizioni di tenere scuole, pubbliche o private, e di contrarre matrimoni misti.

Miracolo d'ipocrisia è l'articolo relativo ai banditi dove, fingendo di volerne diminuire il numero, si cerca in realtà di espellere dalle Valli i numerosi rifugiati piemontesi, che vi erano accorsi dal 1595 in poi, ma segnatamente le vittime dei decreti recenti emanati contro i riformati del Saluzzese e quei di Meana e Mattie. Infatti l'editto è detto in calce doversi pubblicare anche nel Marchesato ed a Susa, e quei governatori esser tenuti a farlo strettamente eseguire. Anche a questi si pensa nel proibire d'ora innanzi la frequentazione dei culti nelle Valli, e lo stanziarvi.

Ferrerio (2) riconosce che quest'editto e quello del 28 maggio son fatti allo scopo d'impedire alla Riforma di estendersi nel Saluzzese, ed a quelli del Marchesato di rifugiarsi nelle Valli.

Il divieto d'impedire le cattolizzazioni e di disturbare i predicatori cattolici era pieno di sottintesi pericolosi, come ben si vide nella pratica, poichè un ministro, il cui dovere lo spingeva a trattenere i fedeli

(1) Rorngo, 154. « Raccolta degli Editti », pag. 15. Borelli, pag. 1265.

(2) « Ration. Capuccin. ».

nelle credenze avite, era passibile di gravissime pene, mentre i frati missionari, sicuri dell'impunità, provocavano in ogni modo ministri e laici per poterli quindi accusare di violazione di quest'articolo. Frutto precipuo dell'attività dei missionari furono i ratti di minorenni.

Altre novità ingiuste ed illegali, erano il divieto di fungere alcun pubblico ufficio di notai, sindaci e consiglieri comunali, esattori, amministratori di opere pie, nonchè quello di comprare o prendere in affitto alcun bene stabile da cattolici (1).

Questo editto è adunque un nuovo monumento dell'intolleranza e dell'ingiustizia di Carlo Emanuele I. E dire che fu richiamato in vigore, non solo nel fervore reazionario del 1815, ma ancora da Carlo Alberto il 1° gennaio 1838 ed il 23 settembre 1842 (2).

Il 26 febbraio, l'arcivescovo manda da Bibiana il Padre Niccolò Botti a dare a voce a S. A. più piene, e probabilmente esagerate, informazioni sulla conversione degli eretici, per incoraggiarla a perseverare nella reazione.

Lo stesso giorno adunavasi il sinodo valdese alla Chapelle, in Val Perosa, ma su territorio delfinengo. Non sappiamo nulla di quella adunanza (3); ma quella convocazione in una stagione affatto insolita, e fuori del territorio sabaudo, ci fa certi che vi si trattò dell'editto e che vi fu redatta la supplica, che il prelado preannunziava.

A quell'assemblea allude il Gilles (4) quando, dopo aver riassunto l'editto del 23, dice: «*Pour y remedier les Eglises du Val Luserne deputerent vers S. A...*». La supplica presentata ricordava l'antichità, *da tempo immemoriale*, delle loro libertà religiose, approvate da Emanuele Filiberto col trattato di Cavour nel 1561. Da ultimo ricordava pure le promesse che il duca regnante avea fatte loro nel 1595 quando, reduce dalla presa di Mirabocco, avea detto che non innoverebbe nulla riguardo alla loro religione e che, se alcuna tentasse di molestarli, lo informassero e vi provvederebbe. Lo si informava pertanto che il Governatore Ponte avea di fresco pubblicato editti severi, contrari a

(1) Venivano così esclusi i riformati dal concorrere come deputati alle Congregazioni del Marchesato. Paride Polloto, figura ancora come deputato di Dronero in quella del 26 febbraio, probabilmente perchè l'elezione erasi fatta prima della pubblicazione dell'editto. Son forse anche riformati Gabriele Agnesii e Maurizio Resplendino, deputati di Val Maira. Del resto quella Congregazione, con servilismo quasi unanime, fece fare un gran passo all'assolutismo del duca, col mandargli, dietro suggerimenti ufficiosi, degli ambasciatori per chiedergli la soppressione degli eletti, costoso ma non inutile freno agli abusi del potere sovrano. (Bollati, II, 346). Un biglietto del 10 del duca al governatore parla « d. estirpatione di questo carico ».

(2) Cf. Gilly: «*Statement of the grievances of the Waldenses*», 1843.

(3) Cf. i miei «*Synodes vaudois*», in «*Bull. d. Soc. d'Hist. Vaud.*», N. 20, p. 117.

(4) Pag. 347.

quelle libertà, e lo si supplicava di porvi rimedio. Rispose il duca che si ricordava benissimo le cose, dette allora, e le manteneva, ma che ora trattavasi solo di quelli che abitavano a Luserna, Bibiana, Campiglione e Fenile, ai quali di presente non poteva concedere la libertà richiesta, per essere essi fuori dei limiti riconosciuti da suo padre.

Saputa quella risposta, il Ponte s'affrettò a bandire, il 2 marzo, quest'ordine:

« Il Cavaglier Ponte, Consigliere di Stato, Governatore della Città, e Cittadella di Torino, Pinerolo, Forti, e Valli per S. A. S. »

« Inseguendo la mente di S. A. S., per le presenti si fa espresso comandamento a tutti quelli della pretesa Religione quali habitano in Lucerna, Bubiana, Campilione, Bricherasio, e Fenile, che fra due giorni doppo la publication di queste debbano hauer dishabitato dalli detti luoghi rispettivamente, e loro finagij sotto pena nel nostro primo Ordine contenuta, salvo però non si volessero catolizzare, qual cosa volendo fare, si presenteranno fra detto termine avanti l'Illustrissimo, e Reverendissimo Monsignor Arcivescovo di Torino, altrimenti si provvederà contro di loro con ogni rigore all'esecutione, non ostante qualunque proroga da Noi ottenuta; Dichiarando l'esecutione di queste da farsi per voce di crida, et affission di copia alli luoghi soliti tanto valer, come se ad ogn'uno personalmente fosse fatta. »

« Dat. in Pinerolo il secondo Marzo mille seicento due. »

« Il Cavaglier Ponte. Lanteri » (1).

Quest'ordine crudele era ad un tempo ingiusto, escludendo i Valdesi non solo dai borghi della pianura, ma persino dal territorio di S. Giovanni, finaggio di Luserna, dove sono sempre stati in grandissima maggioranza.

Il Ponte avea informato direttamente l'arcivescovo Broglia dell'importanza di quella pubblicazione, nel mentre che il P. Botti gli riportava un biglietto del duca in risposta alle informazioni mandategli. Di rimando, il Broglia scriveva a S. A. : *« Il P. Botti m'ha data la lettera di V. A. S., dalla quale e da quel che è stata servita di dir a lui, si vede quanto le sta a cuore la conversione di questi heretici, havendo ordinato tutte le provisioni necessarie in conformità di che già il S. r Colonnello Ponte m'ha mandato per messo espresso un ordine, che egli ha fatto, seguendo il primo, e restringendo la proroga delli dieci giorni, che spiravano Venere prossimo, a due dì dopo la publicatione, che si farà hoggi nelli luoghi nominati, con larga esibitione di tutto altro, che facci bisogno...; e per debito mio ne ho dato conto a Roma, assi-*

(1) « Raccolta degl'Editti », p. 17.

curandomi che S. Stà, e quel S. Collegio de' Cardinali ne sentiranno uguale consolazione di quella che sentirono della conversione di Meana, e Matthi. E col dire a V. A. ch'il numero delli catolizzati arriva a 118, termino. Di Bubiana, 2 marzo 1602 » (1).

Questa nuova intimazione decise i riformati di Bibiana a mandare al Grosso — ministro d'Angrogna, che però aveva allora anche la cura di S. Giovanni, vacante da qualche tempo — una copia autenticata del passaporto ducale del 20 febbraio, promettendogli, se si decidesse a venire, di mandargli l'originale, nonchè una scorta sufficiente. Rispose egli, in data del 3 marzo, che non gli occorreva il passaporto, non avendo nulla da sbrigare coll'arcivescovo nè coi suoi, ed inoltre che la sua chiesa non gli permetterebbe di andarsi a precipitare nelle mani di quelli che professano di non essere obbligati a mantenere la fede data a quelli che chiamano eretici, ed in un luogo circondato da popolazioni ostili alla religione evangelica. Ringraziava umilmente il Principe pel passaporto e per la promessa protezione; ma, riguardo al prelado, se per avventura volesse conferir seco sui dommi di fede, potrebbe venire sicuramente a S. Giovanni, o ad Angrogna, dove non c'era da temere nè per gli uni nè per gli altri. E, col beneplacito di S. A., egli non rifiuterebbe di conferire con lui, o coi teologi che sceglierebbe, colle armi della Parola di Dio, e sotto condizioni da stabilirsi per avere una conferenza modesta e ben regolata.

I Bibianesi lessero quella risposta al Broglia, che stimò non doversi trascurare quell'occasione di indurre alla messa tanta gente, che prometteva di accettarla, se era loro provata colla Bibbia. E pensò di designare a sostenere la disputa il dottore Antonio Marchesi, rettore dei Gesuiti di Torino.

L'incontro dei due teologi fu fissato al 12; nel frattempo il Broglia proseguì la sua visita pastorale, appoggiata sulla violenza, rendendone conto al duca con lettere, come questa:

« Essendo andato oggi alla Torre, ho veduta la S.ra Anna Solara di Moretta e trattato con lei per vedere che si volesse riconoscere: ma non l'ho potuta disporre a piegare dalla sua pertinace opinione, et havendo ella saputo l'ordine contra gl'heretici forastieri, da sette anni in quà abitanti in queste Valli, di absentare; m'ha dimandato, se essa era compresa, non ostante il salvo condotto che ha da V. A. S. di poter stare in detto luogo della Torre; al che ho risposto, che tengo, s'il salvo condotto non è specialmente rinvocato, s'intenda tuttavia valere; così per che tale è il mio parere, come per la speranza che stando d.o

(1) Arch. di Stato, Prov. di Pinerolo, Mazzo 15o già citato.

Signora vicino alli parenti suoi, li quali sono tutti Catolici, potrà un giorno per aventura guadagnarsi; la dove se absentasse, e si ritirasse come in Geneva, o altrove lontano, cessarebbe detta speranza. E per assicurarsene meglio, mandando ella da V. A., m'è parso accennarle ciò, supplicandola che se dichiarerà ch'il salvacondotto duri, s'intenda mentre non facci mal officio con chi si sia contra la S. fede nostra catolica. Di Bubiana, 7 marzo 1602».

Anna Solara era vedova del signore di Moretta che, per non rinunciare alla sua fede, aveva sofferto lunghi travagli e finalmente la confisca di tutti i suoi feudi ed altri beni. Ritiratosi coi suoi in Val Luserna, avea perseverato nella fede evangelica fino alla morte, lasciando varî figliuoli, tra cui la Ottavia, di cui si vedrà più oltre la storia pietosa. Basti ora il dire che la Signora Anna deluse le speranze del prelato, e rimase anch'essa fedele alle sue convinzioni religiose (1).

Il Broglia prosegue, con lettera del giorno successivo, a tenere informato il sovrano dei suoi portamenti:

« Il Luogotenente di Giustitia Bergera havrà detto a V. A. la visita, che feci hieri della Chiesa della Torre, et il rifiuto del Ministro Agostino di venir da me, non ostante che prima m'havesse fatta instantia del salvacondotto che V. A. si degnò poi di concedergli per potermi parlare: come non volsero tampoco venire alla predica del Padre Rettore Gesuita quelli della pretesa Religione, li quali s'andavano nascondendo. Hora, partito io di là, gl'heretici, dalle tre hore di notte fin alle sette, in qualche numero andavano scorrendo per il luogo, e ruppero la porta della Chiesa, e fecero sporcizie sopra lo scalino dell'uscio di essa, come se fussero stati ad una latrina, non sapendosi però precisamente chi siano. E temendo che ne dessi conto a V. A. m'han mandato alcuni in nome di tutti d'Angrogna, della Torre e di San Giovanni per farmi sapere, che ciò è senza saputa loro, e che in generale è spiacciuto l'atto, pregandomi non scriverne a V. A. da cui però volevano mandare per giustificarsi. Ho risposto che non poteva restare di darlene ariso; e che prima di mandar essi, era bene che usassero diligentia di saper i malfattori; per che, se saranno di quei banditi che sospettano, si possano castigare, e se altri, far loro pagare per riparatione della Chiesa un trecento scudi d'oro, se haueranno il modo; o altrimenti come parrà a V. A.; se no, che gl'heretici in commune lo paghino loro: intorno a che han mostrato voler usar diligentia. Però venendo essi da V. A. mi promettono dalla pietà sua e santo zelo, che sarà per farne dimostratione in un modo, o in un altro. Aggiungo, che se V. A. si degnerà di dichiarare, che li forastieri heretici hab-

(1) Gilles, 419.

biano da absentare, non tanto quelli che sono da sette anni in quà venuti ad habitare in queste Valli, come dice l'Editto, ma da quindici, com'era prima stabilito; sarà più profittervole; e gl'heretici nativi non l'haveranno a discaro per quanto intendo da alcuni d'essi, massime che in tal modo sariano constretti li detti banditi facinorosi di partire. E dalla Torre in particolare sarebbe bene cacciar tutti gl'heretici forastieri, ancorchè quivi habitanti di lunga mano, poich'essi sono sempre i promotori de i tumulti.
«Di Bubiana, 8 Marzo 1602».

Anche da questa lettera si vede come esulassero del tutto dalla mente del prelato le preoccupazioni spirituali e come, non riuscendo ad esercitare alcuna influenza nè ad ottenere alcun successo se non colla forza, tentasse, a proposito di alcuni guasti ad una chiesa, fatti forse da banditi, o fors'anche da agenti provocatori del clero — come se ne conoscono tanti casi — di spillare l'enorme somma di 300 scudi d'oro ai riformati della valle, che dalla sua stessa lettera appaiono innocenti. Per ovviare ai progressi della riforma, non sa poi proporre altro che l'esilio dei rifugiati, specialmente di quelli del Marchesato. A ciò infatti tende l'estendere fino a 15 anni indietro l'azione dell'editto di espulsione, il che ci riporta al 1588, anno dell'occupazione del Saluzzese e della cessazione in esso della libertà religiosa.

Egli incolpa quei rifugiati dell'accusa generica e calunniosa di essere i promotori dei tumulti, solo perchè erano spesso i più zelanti, come ne daremo varî esempi.

Il ministro Agostino, di cui ricorda il rifiuto, si schermì solo di recarsi a trovare il prelato a Bibiana o Luserna, ove neanche il salvacodotto ducale bastava ad assicurarlo dagli artigli dell'Inquisizione. L'incontro avvenne pertanto agli Appia di Luserna S. Giovanni, che pare fosse la residenza del Grosso come pastore di S. Giovanni.

V'intervennero, il 12 marzo, diversi religiosi e molti feudatari della valle, oltre ad un gran pubblico tanto di cattolici che di riformati. Il vescovo, che sembrava così impaziente di conferire col Grosso, non vi venne, avendo richiesto il duca di mandarvi il P. Marchesi, a cui allude nella lettera più sopra riportata. L'adunanza ebbe luogo in un prato, all'ombra folta degli alberi. Ogni parte avendo fatta la preghiera dal canto suo, si venne alla disputa.

Trattavasi di provare che la Messa è insegnata e prescritta dal N. S. G. C., e che si trova nella Sacra Scrittura. Come accade per lo più in siffatte dispute, ognuna delle due parti si attribuì la vittoria, tanto più che la notte (1) sospese il dibattito prima che fosse esaurito l'ar-

(1) Secondo il Sacchino, si disputò per ben nove ore. Aggiunge che il Grosso avea condotto un mulo onusto di libri.

gomento. Il Gesuita dovette concedere che molte parti e cerimonie della messa cattolica non si ritrovano nella Bibbia, ma vennero aggiunte in tempi diversi. Il Grosso allora, ricordando che i riformati credono nella presenza reale, ma spirituale, di Cristo nella S. Cena (1), si dichiarò pronto a frequentare la messa ed a condurvi i suoi parrocchiani, se la si celebrasse pura di tutto, ciò che non ha fondamento nell'Evangelo. E concluse dicendo che aspetterebbe di piè fermo l'avversario o qual altro teologo, fosse designato dal vescovo a riprendere la discussione. Ma nessuno si presentò più. Solo venne a sapere da una lettera del 27 aprile, del priore degli Agostiniani di Villafranca, ove il Grosso stesso era stato frate, che il Gesuita erasi vantato d'avergli fatto confessare che il corpo di Cristo è nel sacramento dell'altare; onde quel priore coglieva l'occasione di esortarlo, come suo antico confratello, a tornare senza altri indugi al papismo, tanto più che era già l'undecima ora. Il Grosso rispose, il 4 maggio, che non eragli mai rincresciuto l'aver abbandonata la Chiesa Romana, avendolo fatto in piena persuasione e per obbligo di coscienza. E gli ritorceva l'esortazione a decidersi in favore della verità. Riguardo al Marchesi, non si stupiva che, da buon gesuita, si vantasse a Torino della sua pretesa vittoria, non già in Val Luserna ov'erano troppi i testimoni della sua sconfitta, e dove si aspettava ancora che sciogliesse la promessa fatta di riprendere la lotta.

Quella lettera, mandata da Villafranca al vescovo, e da lui consegnata al Marchesi, diè luogo ad un carteggio teologico tra i campioni delle due fedi.

Altre conversazioni private su quistioni di dottrina ebbe pure allora il Grosso col gesuita G. Battista Roseto (2).

Come risultato della visita episcopale in Val Luserna, Rorengo ricorda parecchie cattolizzazioni, il ristabilimento del culto romano e l'appoggio dato ai missionari gesuiti. In realtà, i successi furono così scarsi che il prelado ed i suoi acoliti si decisero a pubblicare l'editto, che ho inserito, firmato il 25 febbraio, ma tenuto segreto fino allora per potersi dar l'aria di usare soltanto armi spirituali (3).

Vedendo lo stupore dei Valdesi per questi nuovi ceppi posti alla loro attività religiosa e civile, alcuni sedicenti amici loro persuasero

(1) Sacchino e Rorengo pretendono che il Grosso, nel calore della discussione, ammise la transustanziazione e la bibeità della messa, ma poi si disdisse.

(2) Rorengo, 157.

(3) L'editto, che Rorengo stesso chiama « molto rigoroso », fu pubblicato in tutto lo Stato. Infatti un documento dell'Arch. di Stato (« Materie ecclesiast. ») menziona una lettera scritta il 13 marzo 1602 all'Inquisitore di Vercelli « ne impediatur Ordinarium quin publicare valeat edicta contra hereticos ».

alcuni consiglieri comunali che l'editto toccava diversi capi per farne accettare, almeno alcuni, e li indussero a fare una supplica segreta, uniti ad alcuni cattolici. Fatta a nome del Corpo delle Chiese Valdesi, fu da queste sconsigliata. Mentre si provvedeva a redigerne una legittima ed ufficiale, quelli d'oltre Pellice, che avrebbero dovuto disabitare, poterono rimanere nei loro beni, valendosi del rinvio concesso dal decreto; ma vi furono del continuo tentati con promesse o minacce. Si volle specialmente vincere la costanza di Valentino Bolla, di cui vedemmo la fermezza di fronte al sovrano. Invano gli si disse che il duca era rimasto irritato della sua ostinazione; invano si tentò di piegare sua moglie, cattolica di nascita. Per vivere in pace, quei degni congiunti lasciarono per un tempo le loro belle proprietà e si ridussero a vivere in fondo alla valle, a Bobbio.

Il clero, approfittando della carestia che pesava sul Piemonte, così grave che non si trovava grano ad alcun prezzo, ne regalava, e ne prometteva in avvenire, a tutti quelli che s'impegnassero a frequentare la messa, offrendo loro altresì danaro ed altri doni. Tanta era la miseria generale che quelle arti poterono più in alcuni che tutte le prediche del prelato e le dispute dei frati.

Ma gli stessi cattolici di Bibiana e dintorni furono sdegnati nel vedere le loro file accresciute solo di pochi pezzenti, cattolizzatisi per fame e non per convinzione (1).

Le risposte fatte alla supplica segreta furono poco favorevoli e ben mostrarono che quelli che l'avevano consigliata erano pure gl'ispiratori della risposta. Le domande cominciano con queste parole poco precise, come la posizione dei supplicanti:

«Gl'huomini della Valle di Lucerna della Religione hanno havuto raccolto da V. A. S. conforme a quanto la si compiaque dichiararli a bocca per l'ordine publicato delli 25 Febraro...». Fu risposto negativamente alla domanda che i cattolici potessero continuare a frequentare le Valli, nel senso d'impedire che gente della pianura venisse a stabilirvisi a scopo religioso. Fu concesso, *come tolleranza*, che nei luoghi dove erano tutti eretici, potessero seguitare ad eleggere sindaci, procuratori, ecc., eretici, nonchè ad avere nodari d'infra loro; questi però dovevano ottenerne personalmente la conferma da S. A. Negli stessi luoghi, erano tollerati i maestri di scuola *della Religione*, a patto però di non *dogmatizzare*.

Era fatta eccezione per S. Giovanni e la Torre *«ove si serviranno di maestri di scola catolici»*.

(1) Gilles, 351.

S. Giovanni, tutto valdese, e faciente la maggior parte del territorio di Luserna, potrà eleggere all'Amministrazione comunale « *due consiglieri, e non più, salvo che si facessero Cattolici* ». Gli abitanti delle Vigne e degl'Inversi di Luserna di là dal Pellice ottennero a mala pena di poter aspettare il raccolto annuo prima di vendere i loro beni, benchè provassero che quei luoghi *montuosi, e sterili sono sempre stati habitati dalli di detta Religione senza contraddittione alcuna*. Se non vendessero fra i quattro mesi successivi, quei beni sarebbero confiscati.

Alla Torre, dove, essendo numerosi ed influenti i Valdesi, « *gli affari della Comunità furon sempre maneggiati in comune* », alla domanda che « *si conservi il solito* », si ebbe per risposta: « *Potranno essere eletti due, ancorchè Heretici, nelli Officij della Communità, e non più, salvo fossero Cattolici* ».

Alla domanda di poter comprar beni da' cattolici entro i limiti, non è neanche accennato nella risposta; solo si concede che Valdesi possano prenderne in affitto da cattolici « *dove habitano eretici solamente* ». Concessione irrisoria, se non addirittura ironica!

I Valdesi di Bibiana, Campiglione, Fenile e Bricherasio, che, ossequenti all'ordine, eransi ritirati nella rimanente valle, dovevano vendere fra quattro mesi, a dei cattolici, i beni abbandonati, pena la confisca (1). All'ultima domanda, che supplicava venisse revocata l'espulsione dei forestieri stanziatisi nelle Valli negli ultimi sette anni, fu risposto che invece dovrebbero assentarsi tutti quelli che abitavano nelle Valli, *da quindici anni in quà. Dato in Torino li 29 marzo 1602* (2).

Così gli sconsigliati supplicanti non solo perdevano parecchi diritti secolari; ma quelli che erano conservati, lo erano solo più per tolleranza; onde ben si capisce che il rimanente delle Valli li abbiano sconfessati, rendendo vano il piano subdolo ed ipocrita di quelli che avevano finto di consigliarli per evitare un danno maggiore!

Diversi, che pare fossero disposti ad abiurare per non perdere i loro beni, si riaffermarono invece nella fede avita.

Fu bandito un digiuno generale (3) e si consultarono sul da farsi le chiese sorelle del Delfinato.

Carlo Emanuele continuava intanto a soffocare energicamente quel che rimaneva delle già prospere chiese riformate del Marchesato di Saluzzo, valendosi a tal uopo dell'opera del P. Riboti. In risposta ad una lettera del 28 febbraio, nella quale il cappuccino vantava le con-

(1) Vendendosi i beni del pupillo a Bibiana, Costanzo Buffa fu M.^r Francesco, il podestà Fava li assegnò a Rollino Falco e Giovanni Dema, come cattolici maggiori ed ultimi offerenti. Costanzo, fatto adulto, reclamò nel 1613 contro quella vendita.

(2) « Raccolta degl'Editti... »; pag. 18.

(3) Rorengo, 168.

versioni ottenute ed esprimeva la speranza di « *nettare affatto il Marchesato di questo mal seme* », se continuava ad essere assecondato dal sovrano, questo gli scrisse l'8 marzo: « *Io non mancarò dalla parte mia aiutarmeli in tutto quello sarà bisogno; già si è fatto publicar l'Editto, che fu concertato in tempo del fu Monsignor Nontio, venendo quà Monsignor della Manta, e V. P., ancora faremo li ordini particolari, che ella ci accenna esser necessarij per sodisfattione di quelli, che vogliono convertirsi. Fra tanto conforme al suo raccordo scrivo al Governatore di costì, che abbracci questa Santa opera, e che assicuri quelli, che si convertiranno, esser questa la volontà nostra, et il bene loro...* ».

Difatti, due giorni appresso, scriveva al governatore di Dronero, Francesco Renato Saluzzo:

« *...Volendo noi... che gli homini de nostri Stati vivino nella Cattolica Fede... e per questo havendo mandato in cotesto Marchesato in Missione costì a Dronero il R. P. Filippo Capuccino Predicatore, e fatti alcuni Editti a tal effetto, per queste nostre vi ordiniamo, che a tutto vostro potere dobbiate assistere al detto P. Filippo in questa Santa Impresa co 'l zelo che tenete al servizio di Dio, e nostro, all'essequitione di detti Editti...* » (1).

Fu così energica la pressione politico-religiosa che molti si piegavano, onde il Ferrerio può vantarsi di conservare i nomi e cognomi dei convertiti, colle singole date, come sarà detto più oltre. Osserva però che alcuni finsero di abiurare per conservare i loro beni, ma si consola nella fiducia che i loro figli, od almeno i loro posterì, saranno migliori cattolici.

Persino la Curia Romana provò un certo pudore riguardo a quelle conversioni forzate, onde il papa fece scrivere, il 13 aprile, dal cardinale Aldobrandino al Riboti, che chiedeva ordini più rigorosi:

« *Una delle principali cause che fa sollicitare la nuova elezione di novo Noncio in coteste parti, è l'opera della Missione, per la conversione delli Heretici, la quale non può patire se non sostanzialmente, come V. R. dice, senza l'assistenza di chi rappresenta costì la persona di N. Signore, con la cui Santità havendo comunicato quanto la R. V. mi ha scritto con la sua lettera, è venuta in questa resolutione, di confirmare... le facoltà concesse a lei et alli suoi Compagni della Missione da Mgr Noncio bon. mem. acciò possano tirare inanti le loro fatiche con autorità. Ricorda bene S. B. ad avvertire, di disingannare li Cattolizati, che non sarà buona*

(1) Rorengo, 159. « Raccolta degl'Editti... », p. 17. — Duboin, II, 117. — Manuel di S. Giovanni: « Dronero », II, 163.

conversione il farsi Cattolici solo per obedi- re al Prencipe, ma per co- noscer questa esser la vera Chiesa et la vera Religione: et per questo rispetto particolare ha sopraseduto S. S. di far istanza al Duca per l'ordine che V. R. desidererebbe; spera però S. S. che Dio benedetto darà forza a lei, et alli suoi Compagni, di fruttificare nella sua vigna » (1).

Eccitato dal frate, S. A. continuava ad appoggiare colla forza quelle conversioni, scrivendo, il 2 maggio, al vicesiniscalco di Saluzzo, Tommaso Allardo: « *...Intendendo che alcuni Heretici di cotesto Marchesato temerariamente contravengano all'editto del 25 Febbraro... ci è parso di commettervi, col parer del nostro Consiglio, che habbiate da prendere secrete informationi, et indi proceder virilmente contra coloro, che vi constarà haver trasgredito l'Ordine, et in quelli, che l'haveranno meritato rispettivamente, e senza ricorso, nè appellatione alcuna, ma solo con il voto, e participatione del Molt'Illustre Sig. della Manta nostro Luogotenente Generale in detto Marchesato...* » (2).

Carlo Emanuele fu obbedito con tanto zelo che provocò un ricorso degli oppressi, dal quale si vede quanto ingiustamente venissero trattati. Il duca vi rispose il 15, facendo alcune magre concessioni. Eccolo riassunto:

« *Li particolari della Religione riformata del Marchesato di Saluzzo vengono indebitamente molestati sotto pretesto, che trasgredischino in qualche capo l'ordine di V. A. delli 25 Febbraro..., il che però non si troverà in modo alcuno; Perciò raccorrendo essi alla misericordia di V. A. humilissimamente la supplicano resti servita procederli sopra gl'infrascritti capi, pregaranno il Signore per la prosperità di V. A.* ».

Il duca concesse che il divieto di vendere beni ai religionari non si estendesse alle compre già fatte. Riguardo agli affitti, dovevano cessare entro l'anno. Alla domanda che l'espulsione dei forestieri non fosse estesa al Marchesato, fu risposto, come al ricorso di Val Luserna, che anzi lo si applicava per altri sette anni a tutti i non nati nel Marchesato. Alla domanda, giusta e naturale, che nessun giudice ecclesiastico procedesse contro loro, ma solo ufficiali ducali, Carlo Emanuele rispose che scriverebbe al la Manta quello che occorrerebbe. La stessa risposta, poco soddisfacente, fu fatta all'art. 4, che diceva: « *Perchè il Vicario dell'Abbate di S. Costanzo ha fatto ordine particolare in quel luogo, che quelli della Religione dovessero assentar da esso luogo fra alquanti giorni sotto gravi pene, il che non può farsi da alcuno che*

(1) Pubblic. da Savio: « Saluzzo e i s. vescovi », II, 46.

(2) Manuel, Ibid.

da V. A. S., che gli piaccia dichiarare detto ordine nullo, et inibir a detto Vicario ogni molestia per virtù di detto ordine ».

Concesse che la proibizione di matrimoni misti non infirmasse quelli, assai numerosi, che eransi fatti fino allora, quando si godeva della libertà di coscienza.

Alla domanda di poter andare nelle Valli per far battezzare i bambini, celebrare i matrimoni ed attendere agli altri esercizi di culto, rispose crudamente: *Si osserverà l'ordine*. Pari risposta fu data alla richiesta che nodari, esattori ed altri negoziatori pubblici religionari potessero continuare nei loro esercizi in quei molti luoghi del Marchesato dove non si trovavano altri che facessero tali funzioni (1).

Dal che si vede che, malgrado i vanti del Riboti ed il gran numero di profughi, già sparsi in Piemonte, nel Delfinato e Provenza, ed a Ginevra, i riformati erano ancora in forze nel Marchesato e vi rappresentavano la classe più colta ed intelligente nei pubblici affari.

Naturalmente, l'aggravarsi della persecuzione spinse nuove famiglie a preferire ai loro beni l'esilio colla libertà di coscienza, e fra i rifugiati nelle valli di Luserna e di Perosa notansi appunto parecchi notai, quali il De Ursio di Demonte, il Bersezio di Aceglio.

Finita, col poco frutto che vedemmo, la sua visita in Val Luserna, il vescovo, aggiuntosi il Riboti, passò in Val Perosa. Giunto al Dubbione il 25 maggio, prese alloggio nella casa di Giovanni Bocchiardo, come quella che conteneva l'alloggio più comodo, diceva egli, ma, secondo il Gilles, per poterlo tentare ad abiurare, facendo assegnamento sulla moglie di lui, un tempo cattolica. Non fece però alcun profitto nè presso quella, nè in altre famiglie, onde si fissò per alcun tempo alla Perosa, ove prese a fare distribuzioni quotidiane di grano, pane, denaro ed altro a chi andava a messa o prometteva di andarvi.

Malgrado la carestia gravissima, pochissimi riformati si lasciarono accalappiare. Il castellano ed i maggiorenti cattolici della valle cercarono di indurre i Valdesi a fare un donativo al prelato, che dicevano avviato alle più alte cariche della chiesa; onde era prezioso di acquistarsene la benevolenza, e già monsignore erane prevenuto, ma fu ceciso di non farne niente.

Essendo pertanto riuscita quasi del tutto negativa la sua missione, l'arcivescovo ricorse, anche qui, al braccio secolare. Volle tentare le arti già usate a Bibiana, e fece, per mezzo del governatore Ponte, citare quattro dei principali Valdesi di Pinasca a recarsi a Torino per rice-

(1) In quell'anno 1602 morì Luchino Matuetto, arcidiacono di Saluzzo dal 1588, lasciando inedito un volume di controversia contro gli eretici (Savio, II, 63).

vere gli ordini del duca. Eran d'essi Michele Gillio (1), Antonio Martinato (2), Giovanni Micol (3) e Giovanni Bocchiardo, già detto (4).

Martinato, considerando l'intenzione di quella mossa, si astenne. Agli altri il Ponte disse che il duca desiderava la loro conversione per servire d'esempio ad altri e che otterrebbero in compenso quanto comanderebbero; averlo egli promesso a S. A. sull'onor suo. Gli risposero che, se avesse promesso a nome loro qualunque cosa concernente le loro persone ed i loro beni, non l'avrebbero disdetto. Ma, per ragioni di coscienza, lo pregavano che non insistesse oltre.

Allora, mutando registro, li colmò d'improperi, ordinando che andassero a Torino ad aspettare che S. A. potesse conceder loro un'udienza. Questa tardando, senza che ricevessero alcuna comunicazione, rincastrarono, onde il Ponte li comminò di tornare a Torino, pena lo sdegno di S. A. e la confisca dei beni. Alla fine di luglio vennero finalmente presentati a Carlo Emanuele. Nulla poterono, contro la loro fermezza, nè gl'inviti amorevoli del sovrano, nè le insistenze importune del cappuccino Riboti, che assisteva all'udienza. S. A. disse al fanatico frate

(1) Il Comendabile M.^r Michele Gillio fu Peiretto, detto anche de Peiretti, del Dubbione, era fra i più stimati, più agiati e più zelanti riformati del comune e della parrocchia di Pinasca. Nel 1611 era « procuratore della Confratria del Dubbione della religione ». Nel 1614 era già due volte vedovo, con sette figli, e sposo una terza volta. Ebbe a sopportare gravi cure per il figlio primogenito, M.^r Giovanni, che, perseguitato dall'odio di A. Cuffo di Pinerolo ed A. Bernardi di Perosa, fu occasione d'un omicidio, per il quale, nel 1622, era da qualche tempo detenuto nel castello di Pinerolo. Le spese fatte per ottenere la sua liberazione e grazia condussero al sequestro dei beni dei suoi « sigortà ». Contuttociò ottenne la liberazione, ma non la grazia. Difatti nel 1625 era « morto civilmente; et absentato dalli Stati di S. A. S. », onde suo padre era costretto a vendere buona parte dei beni dei figli pupilli del fuggiasco. Nel suo ultimo testamento (5 aprile 1626) il vecchio M.^r Michele dichiara avere speso per lui più di 3000 fiorini e lo riduce alla legittima, per evitare un sequestro, poichè dice « ha inobbedito, come si dice, al Ser.mo Principe, non sapendo però in che, ma sol perchè intende che è stato criminalmente processato ». Il vecchio morì poco dopo, lasciando tre altri figli, oltre alle figliuole. L'anno seguente, avvenne la riconciliazione tra l'esule e la famiglia dell'ucciso, che riconobbe l'innocenza di Giovanni Gillio e la malvagità dei due persecutori. Ma quell'assoluzione, pagata con l'abiura, non soddisfece la famiglia dell'ucciso, e la notte seguente il Gillio venne ucciso colla moglie ed una figlia.

(2) Antonio Martinato fu Tommaso, del Serre di Pinasca, aveva sposato Madonna Maddalena, figlia del notaio Francesco Ughetto, morto nell'Inquisizione, e sorella del ministro Felice, dai quali ereditò molti beni stabili e crediti. Antonio ebbe da lei quattro figliuole. Viveva ancora nel 1622.

(3) Giovanni Nicol, o Micol, del Roberto di Macello in Val S. Martino, stabilitosi nel capoluogo di Pinasca, morì prima del giugno 1610, epoca dei primi atti notarili conservati. Suo figlio, M.^r Francesco, ereditò la sua influenza e nel 1623 fu uno dei procuratori dei Valdesi per la questione delle decime. Fu « sigortà » del Gillio suddetto.

(4) Giovanni Bocchiardo fu Peiretto, del Dubbione, viveva ancora nel 1629 e fu forse rapito dalla pestilenza del 1630.

che, se abiuravano liberamente, gli farebbero piacere e ne darebbe loro delle prove, ma che non intendeva costringerli. E li congedò con benigne parole.

Il frate immaginò allora di persuadere il duca che i Valdesi di Val Perosa occupanti le borgate poste lungo l'arteria maggiore della valle erano uno scandalo perpetuo per la fede dei viandanti. E fu tosto redatto quest'editto che vietava loro di abitare in dette borgate, e ingiungeva loro di andarsi a stabilire sulla destra del Chisone.

« Essendo informati che nella Valle della Perosa restano sparsi molti della pretesa Religione, li quali, oltre che sono in scandalo de' buoni Cattolici, non è servitio nostro che vi habitino, massime ne' luoghi esistenti su la strada dritta. Al che volendo provvedere, ci è parso di comandare, come per le presenti di nostra certa scienza comandiamo, a tutti quelli della detta pretesa Religione di qual si voglia stato, grado e conditione si sia, tanto nativa che habitante nelli luoghi delle Porte, Dubione, Pinaccia e Perosa, che habbino da catolizzarsi et abbracciar la S. Fede Catolica Apostolica Romana fra quindecim giorni dopo la publicatione delle presenti, ovvero non volendo catolizzarsi, habbino fra detto termine ritirarsi nelle parti di là del Chisone, sotto pena del bando perpetuo da tutti li Stati nostri, e confiscatione de' loro beni, con obligo a quelli, che si ritireranno come sopra, di osserrar l'Editto nostro delli 25 di febraro ultimamente publicato. Comandiamo perciò al Molto Magnifico Consigliere nostro di Stato, Collonello, Governatore della Città e Cittadella di Torino, Pincirolo e Valli, il Cavaglier Ponte, et in sua assenza a' suoi Luogotenenti, di dover far publicar indilatamente il presente Editto nostro nelli luoghi sudetti, facendo tener atto della publicatione per haverne ricorso nelle occasioni, et indi proceder rigorosamente contro li contraventori alla dichiarazione et esecuzione delle sudette pene... Che tal'è nostra mente.

« Dat. in Torino li 28 di maggio 1602.

« CARLO EMANUEL » (1).

Contro quell'editto ricorse tutta la valle, compresi i cattolici, dimostrando che, siccome i riformati formavano i 5/6 dei valligiani, il loro sgombro spopolerebbe i terreni meglio produttivi, mentre era impossibile che potessero sussistere negl'*Iurarsi*, ove la popolazione era già assai densa.

(1) Gilles, pag. 353 ss. Da quanto dice Rorengo (p. 163) parrebbe che primo scopo di quella mossa fosse di scacciare i riformati del Marchesato, che avean preso domicilio alle Porte, Dubbione, Pinasca e Perosa, tanto l'odio fanatico dei frati li spingeva a non dar pace in nessun luogo a quei miseri fuorusciti. Parecchi di loro eranvisi fissati come notai, negozianti, artigiani, ecc.

Del resto, i cattolici attestarono non essere venuto alla loro conoscenza alcuno scandalo, trattarsi di calunnie di nemici della pubblica quiete. S. A., non volendo mostrare di disdirsi, mandò a dir loro da uno dei suoi ministri che dessero qualche segno d'obbedienza per due o tre settimane, tenendo chiuse le case e le botteghe che davano sullo stradone, e con ciò tutto fu messo in tacere, tanto più che rinasceva la guerra colla Francia.

Lo stesso accadde ai Chiotti di Riclaretto e Faetto, nella valle di S. Martino, i cui abitanti avevano ricevuto pari ingiunzioni (1).

Frattanto, per intimorire vieppiù i Valdesi delle due Valli, si restauravano i forti di Praluigi e di S. Brigida, alle due estremità della valle. Non solo gli autori cattolici asseriscono la costruzione e riparazione di quel forte essere state fatte contro all'eresia; ma lo dichiara il duca stesso nella lettera sua del 24 luglio, letta all'indomani nel Consiglio di Pinerolo, colla quale richiede a quella città 500 ducatonì « *per la refatione et fortificatione de cotesto castello, Praluis et di Santa Brigida, qual non si può differire in questi tempi, dovendoci star con l'occhio aperto et assicurarsi, stando i mottivi delli heretici circonvicini* » (2).

Governava Praluigi il capitano Catin. A lui ricorse l'arcivescovo per invitare i ministri valdesi a venire con un salvacondotto a disputare con lui. Il biglietto suo, del 3 giugno, recato dal Catin a Davide Rostagno, pastore di San Germano, e firmato *Carolo Arcivescovo di Torino*, diceva che quel convegno era desiderato da alcuni riformati per soddisfare la loro coscienza ed essere chiariti su talune materie di fede. Quell'invito, rivolto *Ai Ministri della pretesa Religione Riformata della Valle della Perosa*, lasciava loro la scelta fra la Perosa e il Dubbione.

Il Catin, debitamente indettato dal prelato, pregò il Rostagno di esortare i Sangermanesi a non intraprendere nulla contro l'arcivescovo durante il suo soggiorno nella valle, e raccomandò al bollente capitano Bergato di non avere comunicazioni coi banditi di Val Luserna. Onde pareva che il Broglia sentisse di aver d'uopo di un salvacondotto, più che i ministri.

Questi risposero, a volta di corriere, che non credevano che alcun riformato avesse espresso il desiderio di quel convegno; se voleva essere creduto, nominasse quei tali. Che se voleva sul serio una conferenza coi suoi teologi, lo dicesse chiaramente e li troverebbe sempre pronti a sostenere la verità basandosi sulla Parola di Dio, in una disputa debi-

(1) « Raccolta degl'Editti... », p. 22.

(2) « Registro degli atti consolari », 1601-6.

tamente regolata. Tuttavia pareva loro che si sarebbe dovuto prima terminare quella iniziata dal gesuita Marchesi col ministro Agostino Grosso, senza intraprenderne tante che poi non si conducevano a termine.

L'arcivescovo non rispose altro; solo, recatosi a Torino, ne tornò in breve con nuovi denari e viveri da distribuire a chi, oppresso dalla carestia, si risolvesse ad abiurare. Alcuni accettarono quel turpe mercato, i quali però, partito il prelato, detestarono la loro debolezza e furono riammessi nella chiesa riformata.

Intanto i Valdesi di Val Luserna continuavano ad essere oggetto delle violenze ispirate dal prelato nel suo passaggio. Erano in corso le pratiche per ridurre al fisco i beni colpiti dagli ordini citati, quando intervennero i signori di Luserna. Nelle sue Memorie (1), il conte Carlo Francesco Manfredi dice che non volle andar a Luserna per li sollevamenti fatti da alcuni della valle di Luserna causati dalli Gesuiti. Infatti nè lui nè i suoi consorti fecero nulla che li potesse compromettere di faccia al sovrano od al clero, come protettori dei loro sudditi eretici. Quando però videro che i beni delle vittime si devolvevano al fisco ducale, ricorsero a Carlo Emanuele, allegando il parere del fu patrimoniale Bagnasacco, ed ottennero, il 31 maggio, un decreto dichiarante che le multe, nelle quali i loro sudditi incorrerebbero « *per il crime d'heresia et per contravenire gl'ordini per conto o rimedio d'essa nelle terre et luoghi di detti Vassalli* », spetterebbero interamente a questi (2). Da parte loro, i Valdesi tentarono di ottenere la revoca, almeno parziale, dell'editto del 25 febbrajo. E pare che, aspettando una risposta favorevole ed urgendo i lavori campestri, quelli di Bibiana, Campiglione, Fenile e Bricherasio, tornassero di quando in quando nei loro beni, onde scoccò da Cavour, il 1° giugno, l'ordine seguente: « *Francesco Bracco Cittadino di Mondovì, Dottor di Leggi, Delegato per S. A. S. sopra l'osservanza delli Ordini publicati del mese di Febbraro e Marzo p. p. contro quelli della pretesa Religione.*

« *Havendo presentito che alcuni di detta pretesa Religione, contro l'espressa forma di detti Ordini e mente di S. A. S., poco temendo d'incorrer le pene in essi contenute, hanno ardire di ritornar ad habitare e dormire sopra li finaggi di Bubiana, Campiglione, Fenile e Bicherasio, senza però che insino adesso habbiamo potuto haverne alcuna prova certa o information sicura per poter proveder al dovuto castigo contro simili*

(1) Torino, Paravia, 1879, pag. 17.

(2) Archivio di Luserna, mazzo 101. « Suppliche ». Cit. da Rivoire: « Storia dei Signori di Luserna », in « Bull. d'Hist. Vaud. », N. 17, p. 4.

disubidenti, conforme a detti Ordini e pia mente di S. A., al che desiderando Noi di orviare quanto sij possibile dalla banda nostra, et acciò non ci possi esser ascritta negligenza alcuna per l'avenire, in virtù delle presenti, per l'autorità che da dett'A. S. teniamo, ingiongiamo e comandiamo alle Communità, Sindici, huomini e particolari delli luoghi sudetti et ivi habitanti, ch'ogni volta haveranno notitia che alcuno della sudetta pretesa Religione, contro la forma di detti Ordini e dichiarazioni seguite, sij ritornato o ritorni ad habitar e dormire in alcuno delli luoghi o finagij sudetti rispettivamente, debbano incontinenti notificarlo a Noi, ovvero alli Ordinarij di detti luoghi, quali saranno poi tenuti di darcene parte prontamente, e ciò sotto pena di scudi cinquecento in comune e cento in particolare, ogni volta che si contrafarà, applicanda per il terzo alli denunciatori, quali acciò più liberamente possino scoprire li contraventori, saranno tenuti secreti, e per il restante al fisco.

«...Dat. in Cavor il primo Giugno mille seicento due.

« FRANCESCO BRACCO, Delegato » (1).

Un ordine locale del 10 giugno, aggravando le risposte del 29 marzo al memoriale degli *Heretici di Lucerna* (2), intimava loro di vendere i beni ed uscire dai suoi Stati, non già entro quattro mesi dopo fatto il raccolto, ma entro quattro mesi da detto 29 marzo, così da lasciar loro praticamente poche settimane di tempo.

L'editto diede ai signori di Luserna l'occasione di allargare i loro possessi, anche fuori della valle, come appare da una *Lettera del duca Carlo Emanuele di donazione dei beni confiscati al ministro eretico Gerolamo Salvaj* (3).

Il Salvai, od anche Selvaggio o Silvaggio, apparteneva ad una nobile famiglia pinerolese che, prima e dopo quell'epoca, fornì personaggi notevoli alla Chiesa, nonchè alle cariche civili e militari. Frate carmelitano, aveva aderito alla riforma sin dal 1555, se non prima, recandosi a fare, o rifare, i suoi studi oltr'Alpi. Tornatone, aveva nel '57 costituito a Torino una chiesa di lingua italiana, mentre il Guyotin vi predicava in francese (4).

Nel 1559, essendo catechista nella chiesa italiana di Ginevra, venne chiamato dai fedeli di Carignano, ma non pare che vi si recasse. Nel 1561 era di nuovo a Torino col Guyotin, ed il sinodo delle Valli lo do-

(1) « Raccolta degl'Editti... », p. 23.

(2) Volendo dire « di Val Luserna ».

(3) Archivi Alliaudi, di Pinerolo, portafoglio: « Valdesi », nell'Arch. civico di Pinerolo, I, N. 102, f. 19. Citazione frammentaria da un decreto stampato dal Sinibaldo.

(4) Cf. la mia « Storia della Riforma in Piemonte ».

mandava per sostituire in Val S. Martino il pastore Martino Langlois, assassinato da sicari del la Trinità. Benchè non sembri aver accettato quella chiamata, mostrò molto zelo nel raccogliere denaro a Torino ed a Ginevra per alleviare la miseria che gravava sui Valdesi in conseguenza della recente guerra. Egli stesso partì da Ginevra nel novembre '61 per portare il frutto di quella fraterna munificenza.

Mi sfugge quindi ogni dato a suo riguardo fino al 1589, quando lo si trova, sotto il nome di Jérôme de Salvay, come ministro di Desaignes, nel Vivarese. Fu il primo pastore di quella chiesa e forse quello che le diede un assetto stabile. Però nel 1591, se non prima, era già ad Annonay, capoluogo della regione, dove rimase fino al termine della sua lunga carriera. L'arcivescovo di Vienna, stabilitosi in quella cittaduzza per frenare i progressi della Riforma, scriveva a Clemente VIII:

« J'ai fait inviter le ministre, jadis carme et prémontré, à conférer de bouche ou par écrit, privément ou en public, et n'en ai encore de réponse ».

Nel 1596, fu eletto moderatore del sinodo provinciale.

La chiesa di Annonay era forse la più importante della provincia, contando trecento famiglie, oltre ad una diaspora abbastanza estesa. Perciò, a partire dal 1600, gli fu aggiunto un secondo pastore, forse anche per lottare più efficacemente contro il vescovo ricordato più sopra che rinunziò alla sua carica per fissarsi ad Annonay, ove, dal 1600 al 1605, non cessò di tartassare i ministri, coll'aiuto di due teologi. Subito uno di questi, il gesuita Antonio Poursan, venne ad una disputa col Salvay, che ne scrisse un resoconto dedicato ad un nobile membro del suo gregge. Il gesuita, passato a Nîmes, vi pubblicò degli *Advertissements contre Falguierolles* (ministro di Nîmes) *et contre Salvay*, provocando, sempre nel 1600, una dotta risposta di Daniele Chamier (1).

Furono forse quelle pubblicazioni che richiamarono sul Salvay la poco benevola attenzione delle Autorità piemontesi, che gli rimproverano la *perseveranza sua nell'heresie*.

Era stato condannato in contumacia dall'Inquisizione, in un'epoca che non ho potuto precisare, ma apparentemente recente e forse come conseguenza dell'editto del 25 febbraio, cosicchè parve naturale di applicargli la confisca dei beni.

« Carlo Emanuele... Veduta la fedel et affezionata servitù fattaci nelle passate guerre dal magnifico Vassallo nostro, Accate de conti di Luserna... e che resta creditore nostro di buone somme per conto de

(1) Eug. Arnaud : « Hist. des protestants du Vivarais ». Paris, Grassart, 1880, passim.

suoi stipendi e servitù fattaci in diversi presidii nostri. De quali volendogline noi dar in qualche parte sodisfazione... ci è parso cedergli e rimetergli... tutti i beni mobili e stabili, ragioni e crediti... quali erano di Girolamo Saluay di Pinarolo, e quali esso Saluay teneva e possedeva... tanto in Pinarolo quanto in qual si vogli luogo de i stati nostri... con il rimanente delle dieci otto giornate de possessioni, cioè campi alienati et altri, quali esso Saluay teneva e possedeva... nelle finì di Pinarolo in Risagliardo coherentì dal levante la via publica d'Ozasco, da mezzo giorno il rivo del Chisone, da tramontana Filippo Martello et a mezza notte Madalena Ruscatia... detrattono quanto ne spettarà alli R. P. di S. Domenico di d.a Città di Pinarolo a quali ne habbiamo fatto altro dono... a noi devoluti d.i beni et confiscati per sentenza datta dal S. Officio della Inquisizione in odio e contra d.o Saluay come Ministro Heretico, spogliandosi noi de d.i beni e ragioni... Revocando insieme ogni donatione o allienatione che si trovasse fatta de d.i beni al d.o Saluay a questo contraria, atesa la perseveranza soa nell'heresie...

« Dato in Torino li 24 aprile 1602.

« CARLO EMANUEL.

SOLARO.

BORSIER ».

L'interinazione è del 7 giugno (1). Nel 1621, quel venerando ministro morì o si ritirò dal ministero attivo, nel quale, già da un anno, era assistito da un terzo collega.

Bisognava ancora togliere ai Valdesi ogni occasione di spargere le loro dottrine conversando coi cattolici della pianura. Nel giugno, i grandi proprietari del Piemonte usavano arruolare dei montanari per la mietitura e la trebbiatura dei loro grani. Non potendo vietare ai Valdesi di recarvisi, per essere con diritto riservato espressamente nel trattato di Cavour, venne vietato ai proprietari di accoglierli, tranne che portassero un permesso dell'arcivescovo, sperando che la carestia, vieppiù grave alla vigilia del nuovo raccolto, li spingesse ad abiurare.

Anche questo mezzo di comprare le anime fruttò poco profitto e gloria al prelato, che finì col firmare i permessi ai più poveri senza nessuna condizione.

Quell'accanirsi contro i miseri alpigiani, per abusare delle loro privazioni, indegno tanto del governo del duca, che avrebbe dovuto essere

(1) Ancora il 23 settembre 1609, « in Pinarolo, avanti il Sig. Francesco Syllano Giu-
« dice di d.a Città per S. A. S., sono comparsi il M. R.o P. fr. Dominico Piatnerio
« de padri predicatori, sindaco e procuratore del M. R.o Capitolo e Convento de SS.i
« Ant.o e Dom.o di questa Città, e Nob. S.r Alessandro Cuffo de procuratori di essa
« Città, anche procuratore di t.o Convento, quali a tal nome e per interesse di d.o
« convento e Capitolo, presentano lettere di cessione al S.r Accate di Luserna delli
« beni e ragioni di Gieronimo Saruay Ministro Heretico, domandando che sia
« collazionato... ».

il padre dei suoi sudditi, quanto di quella che si dice *Santa Madre Chiesa*, indusse alcuni ad emigrare anzichè abiurare. Ve n'è traccia negli archivi del concistoro riformato di Gap, ove sta scritto, in data 17 marzo: « *Donner 10 solz à un pòvre passant, qui est des Vallées* ».

Essendosi poi adunato l'11 giugno, a Grenoble, il sinodo annuo del Delfinato, i Valdesi piemontesi vi ricorsero per consiglio. Il verbale di quell'assemblea contiene questa deliberazione a loro riguardo: « *Sur le Conseil demandé par les églises des Vallées de Piedmont, les membres particuliers desquelles sont journellement appelés par devant l'archevesque de Turin où aucuns ont esté séduicts et diuertis par artifice, emprisonnement et mal traicte, l'Assemblée recognoissant que c'est vne manifeste persecution est d'avis qu'ils ne comparent en particulier, ains advancent et publient les raisons legitimes de leur refus par remonstrance qu'ils en feront au Prince.* »

« *Les églises recueillies es terres du duc de Savoie de ça et de là les monts seront recommandées es prières publiques* » (1).

Il sinodo mostrò anche in altri modi d'interessarsi ai Valdesi dei due versanti delle Alpi.

Il colloquio di Val Chisone eravi rappresentato dai pastori Perron et Perrot e dal deputato laico Francesco Borel, oltre a M.ro Girolamo Jallin, di Exilles, per la Val Dora delfinese. Il pastore Anastase fu delegato con un laico per partecipare alla ripartizione della sovvenzione regia (2). Si trattò pure della necessità di accrescere gli scarsi emolumenti dei ministri di quell'alpestre valle.

E' notevole la risoluzione presa di incaricare i pastori dell'Embrunese e di Valchisone di raccogliere tutte le istruzioni, memorie, manoscritti, processi ed altri documenti, che potessero servire alla storia dello stato, dottrina, vita, e persecuzioni degli Albigesi e Valdesi, e di affidarli, a quello scopo, al dotto Daniele Chamier, pastore di Montélimar.

Fu forse Chamier stesso che provocò quella deliberazione. Autore di molte opere apprezzate, occupavasi, già anteriormente, di quegli studi. Il 17 marzo precedente, scriveva al celebre Scaligero ringraziandolo « *pour les manuscrits vaudois que j'ay receus de vous... Et à propos des Vaudois, j'ay desjà quelques autres pièces en leur langage qui peuvent servir à cognoistre leur doctrine, qui est bien à mon avis un* »

(1) Cf. i miei « *Synodes vaudois* », in « *Bull. d'Hist. Vaud.* », N. 20, p. 119. Il sinodo dei Valdesi di Piemonte, del 17 settembre, ebbe certo ad occuparsi delle circostanze stringenti del tempo. Però, d'infra i pochi dati frammentari, che sono stati conservati, il solo notevole è una precauzione destinata ad impedire i matrimoni misti, almeno dove lo sposo fosse cattolico.

(2) L'anno precedente era stata data la procura a Bernardino Garino ed Antonio Clapier, ministro e notaio di Mentoulles.

« point qu'il ne fault jà mespriser, puisqu'on les a tant chargés de
« faux blâmes. Surtout j'estime une de ces pièces, qui commence :
« Ayço es la causa del despartiment de la Gleysa Romana, qui est
« comme un abrégé de leur théologie. Mais je suis marry que je n'ay
« pu trouver aucune chose qui m'aide à leur histoire. Cela fait que je
« pense de publier deux ou trois pièces de leur doctrine en leur langue
« avec la version latine, pour voir si de quelque cōin il pourroit point
« sortir quelque chose de plus que ce que j'ay. J'ay commencé de sol-
« liciter M. Constans, de Montauban, suivant vostre avis. On me donne
« espérance de trouver à Grenoble quelques pièces, mais ce seront des
« faicts particuliers qui, à mon avis, ayderont peu au gros de l'histoire.
« Quoy que ce soit, je ramasserai tout ».

Il 23 agosto, Simone Goulart scriveva da Ginevra allo Scaligero :
« M. Chamier m'escrit que cest hiver prochain il travaillera sur l'his-
« toire des Albigeois » (1).

Zelante, capace e scrupoloso, Chamier non avrebbe mancato di scri-
vere uno studio ponderato; ma le gravi vicende della sua carriera ne
lo distolsero e l'incombenza ne fu data ad altri, il cui lavoro fu assai
poco soddisfacente, come sarà detto a suo tempo.

L'arcivescovo di Torino, che vedemmo usare lusinghe e violenze in
Val Perosa, volle occuparsi anche del Val Chisone delfinese, incluso nei
confini ideali della sua diocesi, benchè soggetto ecclesiasticamente all'ab-
bazia di Oulx. Nessuna visita episcopale eravisi più fatta dopo quella
di Claudio di Seyssel, del 1517. Il re, che aveva invitato il Broglia a
ristabilirvi il cattolicesimo, gli mandò incontro fino a Pinerolo il vice-
balivo ed il governatore di Briançon, Francesco di Chaillol e Annibale
d'Astre, che dovevano accompagnarlo e prestargli man forte. Il 21
giugno erano a Fenestrelle, ove erano convocati i consoli dei sei comuni.
Ribenedetto il cimitero, e celebratavi la messa, il prelado richiese il
d'Astre di imporre ai consoli: 1° che l'esercizio del culto romano sa-
rebbe continuato; 2° che, in conformità dell'editto di Nantes, gli eccle-
siastici sarebbero reintegrati nei loro beni e diritti; 3° che quelli che
sarebbero stanziati nella valle, riceverebbero assistenza e protezione.
I consoli, assistiti dai ministri, risposero, in presenza del castellano
di Val Chisone :

« Sur l'art. 1.^r que, d'aùtant que en ladite vallée ne habite personne
« qui soit de la religion catholique, apostolique et romaine, ni qui
« requière l'exercice d'icelle, ne semble à propos, ni de l'intention de
« Sa Majesté et teneur de l'édit, de continuer l'exercice de ladite reli-
« gion, laquelle n'y a été exercée, de leur mémoire.

(1) Ch. Read : « Daniel Chamier (1564-1621) ». Paris, 1858, p. 457.

« *Sur l'art. 2.^e qu'ils ont toujours payé et payent annuellement les-dits droits et revenus aux ecclésiastiques desquels ils en tiennent des arrantements, comme ils feront apparaitre avec bons documents et requestes, si de besoin.*

« *Sur l'art. 3.^e respondent n'y estre tenus par l'édit, et pour estre pays champestre, ouvert et de frontières.*

« *Finallement déclarent vouloir obéir à Sa Majesté en tout ce qui est porté par l'édit, et ce de franche volonté et sans contrainte, requérant le sieur archevêque de ne les rechercher plus oultre que ce qui est de l'intention de Sa Majesté et dudit édit.*

Il prelato scriveva a Giovenale Ancina, da Fossano, preconizzato vescovo di Saluzzo :

« *Mi trovo a Pragellato (1) e posso dire che mi trovo nella Babilonia ; non essendovi pure un Cattolico che ardisca di scoprirsi, per timore d'essere ammazzato ; e cesserebbe tal timore se si concedesse la libertà della coscienza, la quale vogliono a lor modo questi heretici. Appena ho potuto avere un alloggiamento nudo del tutto ; et haveano proibito di darmi roba per il vitto e per l'uso di casa, nè con denari nè senza ; se non che l'autorità de' Signori Deputati ha fatto che mi si desse il necessario : salvo per il servitio della santa Messa ; non havendo pure per quella voluto somministrarmi un che ; onde mi è bisognato mandar a pigliare il tutto in terra di Cattolici. E benchè molti heretici mi habbiano minacciato nella vita, non per questo mi ritirerò. V. S. Rev.ma mi aiuti colle sue devote orationi » (2).*

Il vescovo fa il bravo senza alcun pericolo, giacchè si sa che mai alcuno dei cappuccini, che andavano soli, fu violentato dai Valdesi, quanto meno egli, che era scortato da due alti magistrati regi. Invece si è visto quali violenze esso Broglia esercitasse sui Valdesi dentro e fuori delle loro montagne.

Tornato a Torino, l'arcivescovo, per far eseguire l'editto in quella valle, scrisse al Parlamento di Grenoble, che ordinò venisse ristabilito il culto romano in ogni parrocchia, si restituissero i beni ecclesiastici e si restaurassero le cappelle abbandonate, in modo da potervi celebrare la messa. Quell'ordine, emanato il 14 agosto 1603, non fu però seguito da alcun atto esecutivo (3).

(1) Si fermò forse a Fenestrelle ; ma il nome di Pragellato si estendeva a tutta la valle, come si usa tuttora.

(2) C. Lombardo : « Della vita di Giovenale Ancina ». Napoli, Gaffaro, 1656, p. 101.

(3) « *Vaudois et Protestants des Alpes* », 173 ss., desunto dal « *Livre du Roi* » (Archivi di Briançon). Da un documento del priorato di Mentoulles si vede che i Valdesi di quel comune cominciarono in quel tempo la costruzione del campanile

Il presule torinese ed i suoi emissari cercarono pure di creare difficoltà ai riformati del Talucco, regione posta alle sorgenti della Lema, divisa tra i territori di Pinasca, dell'Abbadia e di Pinerolo, ma visitata dal ministro valdese di Pinasca. Fu loro imposto di abiurare o di abbandonare quel vallone; ma dopo un po' di tempo furono lasciati in pace, probabilmente per via delle ostilità rinascenti tra Savoia e Francia.

Oggetto d'intolleranza anche maggiore erano allora i riformati rimasti nel Marchesato, più o meno nascosti in casa di parenti ed amici. Contro quelli segnatamente di Dronero e Villar San Costanzo, Carlo Emanuele emanò quest'ordine ingiungente di abiurare, o di partirsi dai suoi Stati fra quindici giorni, e vendere i loro beni fra sei mesi (1):

« Havendo Noi con tutti li mezzi a Noi possibili procurato l'estirpatione dell'Heresie in servizio di Dio, salute delle anime e sodisfattione nostra propria; non è stato però possibile di sradicarla affatto, massime nelle Valli del nostro Dominio, dove siamo stati astretti tolerarli, con speranza che debbano con la gratia di Sua Divina Maestà, et aiuto delle Sante predicationi, ravedersi un giorno de' loro errori, e tornar in grembo di Santa Chiesa. Et informati che in qualche luoghi del Marchesato di Saluzzo vi sono alcuni della pretesa Religione a' quali per non esser permesso di esercitar il loro rito, meno volendo intender di ricorrer a' ministri cattolici, vivono senza sorte alcuna di Religione, con grave pericolo di dare nell'Atteismo, al che parendo necessario di provvedere, e per fugir maggiori inconvenienti, c'è parso di ordinare e commandare, sì come per le presenti di nostra certa scienza, e col parere del nostro Consiglio, ordiniamo e commandiamo a qualsivoglia persona della detta pretesa Religione, sì nativa, che habitante ne' luoghi di Dronero, Villaro, di qualsivogli stato, grado e conditione si sia, che debbano, fra quindecim giorni dopo la publicatione di queste, abbracciar la Catolica Fede, e per l'arvenire vivere in quella vera Chiesa, nella quale viviamo Noi, et i Principi nostri figliuoli, ovvero absentare da tutti i nostri Stati, e vender li beni, che vi possedono, fra sei mesi, che cominceranno dal giorno della publicatione di queste, sotto pena della rita, e confiscatione di detti beni. Commandiamo perciò al Molt'Illustre nostro Cugino, Consigliere di Stato, e Luogotenente Generale del predetto Marchesato, il Sig. della Manta e Molto Magnifici Consiglieri nostri di Stato il Vicesenescal di Saluzzo, et il Governatore nostro di

annesso alla chiesa, sul quale appesero, l'anno seguente, la campana, rimasta fino allora interrata. E nel 1606 si eresse il campaniletto delle Grangie per porvi una piccola campana tolta al campaniletto dei Chambons.

(1) « Raccolta degl'Editti... », pag. 24.

Dronero, di dover prontamente, senza alcuna dilatione, far publicar il presente nostro Editto nelle Terre e luoghi di detto Marchesato, facendo tener atto della detta publicatione, per haverli nell'occasione ricorso, et indi faranno rigorosamente procedere contro li contraventori alla dichiarazione delle sudette pene.

« Dat. in Torino alli 12 Giugno 1602.

« CARLO EMANUEL ».

Erano appena trascorsi i quindici giorni di tregua che S. A. scriveva al P. Riboti per affrettare l'esecuzione dell'ordine e, concessagli un'udienza, lo muniva di biglietti per il Sig. della Manta ed il Vicesenescalco di Saluzzo, nonchè di un nuovo ordine, del 5 settembre, ingiungente a tutti i pubblici funzionari di aiutare in ogni modo i Capuccini nell'opera loro. Da quei documenti si vede che anche il della Manta sfoggiava zelo, provocando nuove restrizioni. Nel biglietto al Riboti, Carlo Emanuele, per adattarsi al linguaggio fratesco, chiama *vermina* gli eretici; chi però conosce il carattere sleale ed immorale di quell'uomo, può giudicare che peso possa avere un biasimo caduto dalle sue labbra (1).

S. A. scriveva dunque *« Al Reverendo in Christo P. Fra Filippo di Pancaglieri Capuccino.*

« Reverendo in Christo Padre, Abbiamo con infinita consolatione inteso, da diverse lettere sue, il progresso che si va facendo col mezzo di sue predicationi, e fatiche nella conversione delli Heretici. Piaccia a Dio N. Signore, con la gratia sua, favorire questa Sant'opera, come io spero, e non mancarò dal canto mio darli tutti quei aiuti che saranno necessarij. Volendo ad ogni modo che li Editti publicati intorno di questo siano inviolabilmente osservati, e severamente castigati li contraventori, contro quali vogliamo che da' Ministri et Officiali nostri sia con ogni vigore proceduto, per estirpare affatto tal vermina da nostri Stati; e bisognando nuovi comandamenti, o altri avvisi, che faremo volentieri. Così N. S. l'assista e la conservi. Da Torino li 3 di Luglio 1602.

« Il Duca di Savoia CARLO EMANUEL ».

E nell'udienza al frate, vergò queste linee al Sig. della Manta :

« Molt'Illustre Signor Cugino, Rimando costì il P. Filippo Riboti con la spedizione dell'Editto da lei desiderato, per la estirpatione dell'Heresia in cotesto Marchesato, sì come vedrà, e poichè l'inventione è stata di V. S. con molta prudenza, così non staremo ad incaricarvi altro per hora, se non di farlo essequir con ogni prontezza, e senza

(1) *« Raccolta degl'Editti... », pag. 24-26.*

mettervi più tempo alcuno, assistendo, e facendo assistere al sudetto Padre in tutto quello che bisognerà. Et acciò egli per quel rigore non diventi odioso a quelle genti in detrimento del Ministerio suo, e de' suoi compagni, sarà bene che V. S. ad intercessione sua compiacca a luoro in qualche cosa, però di poco momento, et aspettando avviso del seguito, preghiamo il Sig. che vi conservi. Da Rivoli, li 8 Luglio 1602.

Il Duca di Savoia CARLO EMANUEL.

Il biglietto diretto al Vicesenescallo, più breve, reca la stessa data che questo monumento della politica del duca, storta, subdola e vilmente asservita ai frati, così da far apparire dovute alla loro intercessione alcune meschine concessioni, per nascondere la mano che aveva in realtà redatto l'ordine seguente, non più ristretto a Dronero e dintorni, ma comprensivo quanto mai, ché venne reso di pubblica ragione soltanto il 5 settembre:

«Carlo Emanuel ecc. A tutti li nostri Governatori, Ministri et Vfficiali sì mediati che immediati, a cui spettarà e le presenti perveniranno sal.

«Desiderando Noi che la santa impresa della conversione degl'Heretici de' nostri Stati habbi il suo effetto compito, et havendo perciò Sua Santità, a richiesta nostra, mandati alcuni Padri Capuccini, e dato il carigo principale di questa S. Opera al Padre Filippo Ribotti Predicatore della Missione Apostolica nelli Stati nostri di quà da' Monti, Per le presenti di nostra certa scienza vi ordiniamo che debbiате favorire, et operare, che le concessioni Apostoliche fatte a detto Padre e suoi Compagni, attorno di quelle, habbino suo intiero effetto, e per esecutione d'esse li prestarete manforte ogni volta che ne sarete richiesti, e massime per l'osserranza delli Editti nostri delli 25 di Febraro e delli 2 di Maggio p. p., e specialmente farete severamente castigare quelli che delli predetti Heretici Cattolizati si burleranno, o faranno alcun atto di dispreggio, così richiedendo l'honor di Dio, e servitio nostro, e ciò eseguirete pontualmente, per quanto stimate cara la gratia nostra. Che così ci piace».

Muniti di questi mezzi, più persuasivi che le loro predicazioni, i frati missionari si posero, con rinnovato ardore, all'opera di propaganda nelle varie valli delle Alpi Occidentali.

A Paesana, ove i cappuccini avevan già fatto un'apparizione nel 1597, tornarono nel 1602 e 1603, ma solo di passaggio. Invece l'opera loro fu intensa a Verzuolo, che il Ribotti, residente a Dronero, prese a visitare assiduamente.

In quel bello e prospero borgo, posto non lungi da Saluzzo, allo sbocco della Valle Varaita, parecchi dei principali borghesi erano rifo-

mati, i preti disprezzati, le funzioni sacre pressochè deserte. Così il Ferrerio, che, per scusare con ragioni politiche le violenze usate dai suoi confratelli, accusa i Calvinisti di voler espellere il cattolicesimo con aiuti francesi.

Imposta loro dal la Manta l'abiura, alcuni, secondo l'autore cappuccino, perseverarono, mentre quasi tutti abiurarono *sponte et libere* nelle mani del giudice delegato, nell'ottobre del 1602. Questi furono 230 di Verzuolo, 27 di Costigliole, 34 del Piasco, 7 di Venasca e 4 di Villanovetta, tra cui parecchi dei signori feudali di quei comuni.

Il modo di far le statistiche, che vedemmo già in altri casi praticato dai visitatori cattolici, ci permette di affermare che queste cifre indicano il totale di quelli che, cattolici o no, avevano cessato di frequentare la messa, mentre l'elenco sommario, che ho fatto più sopra, dei rifugiati del Marchesato, attesta che non furono tanto pochi quelli che perseverarono nella fede evangelica. Del resto, il Ferrerio stesso ci proverà che più tardi ancora i riformati erano abbastanza numerosi in quella regione.

Padre Francesco, della Contea di Nizza, di lingua francese, fu mandato su per la Val Varaita fino alla Castellata, che pel trattato di Lione era rimasta in potere della Francia. Ivi trovò stabilite strette relazioni coi Valdesi del Queyras e di Val Luserna, i cui ministri visitavano Casteldelfino, Bellino, Pont e Chianala. F. Francesco percorreva quelle valli preceduto da un ragazzo, che portava la croce. Del suo ministero, il Ferrerio sa dire soltanto che convertì una donna a Valgrana, il che non prova nulla riguardo al bacino della Varaita.

L'editto di Carlo Emanuele fece affluire i profughi nella Castellata, dove potevano rimanere sotto il cielo d'Italia, senza dipendere dall'inumano duce sabaudo.

A Dronero, e nel suo ampio territorio (Moschere, Pagliere, S. Giuliano, Pratavecchia, S. Antonio, ecc.), secondo un registro che Ferrerio dice estratto dall'originale del S. Ufficio di Saluzzo, si contarono 522 conversioni, al Villar S. Costanzo e dipendenze 24. Tra questi trovavansi dei nobili, dei giurisperiti, dei medici, dei capitani, dei notai, dei mercatanti, dei consiglieri pubblici, benchè alcune conversioni, osserva il frate, fossero finte, dettate solo dal desiderio di conservare i beni. A S. Damiano, usando largamente le minacce (1), Riboti e colleghi poterono registrare 124 conversioni nel 1602, e 6 nel 1603; a Pagliero 98 e 11; a Lottulo 3 nel 1602. Nella parte più alta della valle, Riboti e fra Bernardo d'Aosta, armati dell'editto comminatorio, vantarono 409

(1) Cf. Ferrerio.

conversioni ad Acceglio nel 1602, 49 nel 1603 e 1 nel 1604; a Chianasio, 40 nel primo anno; al Prato o Preito 35; a Prazzo 95 nel 1602, 4 nel 1603; ad Ussoglio 64 nel 1602, uno nel 1603; a S. Michele 329 nel 1602, 5 nel 1604; a Stroppio 9 nel 1603. Totale 1050. Quelli che perseverarono si ritirarono parte nelle valli sabaude, parte in quelle delfinesi. I rimasti si accentrarono in Acceglio, ove eran visitati di nascosto da ministri valdesi.

Consci delle violenze usate, i cappuccini non circolavano più nella valle senza essere scortati da soldati, e per vie traverse.

I cappuccini di Caraglio registrarono 15 adesioni a Valgrana, a Montemale 24 reduci dall'esilio, oltre a 19 qua e là nella valle.

Manuel di S. Giovanni (1) osserva che i registri comunali, almeno per Dronero, danno pienamente ragione alle statistiche di Ferrerio. Tutti avean dovuto fare una dichiarazione di fede in iscritto, ed a mala pena era stato ammesso che il marito la facesse per la moglie, i genitori per i figli. Però la maggior parte eravi stata indotta dal desiderio di evitare le pene comminate, e dalle premure dei congiunti ed amici, continuando d'altronde a non fare alcun atto di papismo. Ed aggiunge che nessuno dei principali, che aderivano quasi tutti alla riforma, abbandonò allora Dronero.

Gli editti proibitivi furono del pari applicati alla valle di Barcelonetta, ove, secondo il Ronengo (2), il domenicano Boveti, coll'opera efficace del prefetto G. Angelo Ressano, costrinse parte dei riformati ad abiurare, gli altri a partire dalla valle. Ma osserva il Fournier (3) che i fuorusciti si recarono ad ingrossare le chiese riformate delle Orres, di Embrun, di Vars e Guillestre e del principato d'Orange (4). Embrun, ad esempio, contava nel 1628 ottanta famiglie protestanti, per lo più venute dalla Savoia, ossia appunto dalla valle sabauda dell'Ubaye (5). Molti se ne trovano pure in Val Luserna.

Dall'Arche sono usciti i Bellon, Bœuf o Bovis, Donneaud, Fabre e Fabri, Garcin, Laurenti, Vinay; da Meyronnes i Cayre.

Da Maurins i Rivier; da Tournoux, gli Arnaud e Garcin. Da Jausiers, gli Audifred, Beraud, Bœuf, Cayre, Faubert, Feautrier, Plauchut, Tissier. Da Barcelonetta gli Allard, Chiabraglio, Cottellerichi, Esminjeaud, divenuti Mangiaud alle Valli, Fornel, Girard, Imbert, Laugier, Livons, Mauro, Patac, Sarpeille, Sicard, Tirard. Da Miolans i Nicolino; dal Lauzet gli Eyssautier e Liotard.

(1) II, 169.

(2) « Introduzione dell'eresia », p. 77.

(3) Pag. 625.

(4) V. anche Féraud: « Hist. des Basses-Alpes, 1861 », p. 56.

(5) Charronnet, p. 327.

In seguito agli statuti sinodali della diocesi di Nizza, pubblicati nel 1602, vennero visitati dal vicario e dai suoi fiscali i libri dei signori Benedetto Scudiero, Prospero Raibaldo, Luigi Caravadesso ed altri, e furono a quei tempi inquisiti per eresia e magia dalla curia vescovile, fra altri, i Reverendi Giovanni Ferrario e Maissa — questo condannato alla galera, — Michele Pagliero, G. Antonio Gantelmo, una donna chiamata Ghemiglia, che morì nel carcere vescovile, Stefano Borrel. Gli atti erano in mano del segretario Serra (1).

Mentre Carlo Emanuele, per fare pompa di zelo presso al papa, sguinzagliava contro gli eretici il clero secolare e regolare dei suoi Stati, non perdeva di vista le sue mire d'ingrandimento, per le quali sperava l'appoggio di S. S. Già nel soggiorno suo a Parigi nel 1598, era venuto a ragionamenti segreti coll'ambizioso Biron, pronto a tradire il suo re per ottenere, coll'aiuto del duca e della Spagna, uno Stato in Borgogna e la mano d'una figlia di Carlo Emanuele, appena decenne! Continuarono a comunicare pel tramite di Giacomo di Laffin, che tradiva tutti. Il duca avrebbe ottenuto una rettifica della frontiera alpina in Val di Susa e rioccupato la Bressa e le altre regioni cedute col trattato di Lione, riconducendo in Europa a favore dei cattolici la prevalenza che i disegni di Enrico IV tendevano ad assicurare ai protestanti (2). Arrestato alla metà di giugno, il Biron fu mandato a morte ai primi d'agosto. La trama scoperta rivelò la connivenza di Carlo Emanuele, onde ne vennero turbate le relazioni, già poco sincere, tra le due corone.

L'allontanamento forzato di numerosi riformati dalle loro proprietà era tanto più grave che perdurava la carestia, e s'avvicinava la mietitura, cosicchè le famiglie dei fuorusciti erano chiamate a rinunciare al pane, che pareva finalmente assicurato, per ritirarsi in luoghi aspri o già sovraccarichi di popolazione. Giugno e luglio furono i mesi più penosi e, dice il Cambiano: « *Nel principio del mietere, non essendovi più grano vecchio e regnando pioggie continue, non si trovava pane per denari* ».

Alcuni fuorusciti, ridotti dal bisogno alla disperazione, si lasciarono andare ad eccessi contro i loro accusatori segreti. Così quattro giovani di Bibiana, incontrato sulla via di Luserna un cattolico arrabbiato, che era creduto essere il fiscale segreto dell'Inquisizione, lo uccisero con una archibugiata. Fatto il colpo, non restò loro altro da fare che di gettarsi alla macchia coi banditi. Per sorprendere questi, fu mandato un Ba-

(1) Arch. di Torino: « *Materie Ecclesiast.* », N. 26.

(2) De Thou: « *Histoire* », IX, 532 ss., che ricorda pure Etienne Renazé, domestico del Laffin.

gnolese, che fingeva di non più potere stare sicuramente in casa sua; ma poco dopo, avuti indizi dei suoi disegni, lo uccisero a Campiglione.

Benchè le autorità civili e religiose dei Valdesi biasimassero apertamente quei fatti, non mancò chi volle persuadere il duca a cogliere l'occasione per schiacciare una buona volta gli eretici, come rei di quei delitti.

Al principio di luglio Carlo Emanuele bandì la milizia, probabilmente per premunirsi contro l'ira del re di Francia. Del resto pochissimi si presentarono per l'arruolamento in tempi di tali strettezze e coll'urgenza dei lavori campestri. Nel principio d'agosto, poi, la compagnia del conte Acate Bigliore fu mandata di presidio a Savigliano (1), quassichè si volesse cominciare a privare le Valli dei loro difensori.

I pastori ed altri capi delle chiese valdesi, adunatisi il 5 agosto, fissarono un digiuno solenne ed incaricarono i ministri vigorosi di visitare le varie chiese, per ovviare, per quanto potessero, ai mali che si deploravano o si paventavano (2). Ed intanto ognuno si preparava a resistere agli sgozzatori.

Quando già era pubblicato il nuovo ordine, che ho trascritto, si aprì il sinodo al Villar il 17 settembre, ma gli scarsi frammenti che ci rimangono dei suoi atti non si riferiscono a quelle preoccupazioni (3).

Contemporaneamente era convocato il sinodo diocesano delle chiese dipendenti dall'abate di Pinerolo, onde ristabilire la disciplina *ob bellorum et praeteritorum temporum iniuriam fere collapsa* (4). Ebbe inizio il 19 nella chiesa dell'Abbadia, sotto la presidenza dell'abate Tritonio. Il Riboti vi figurava come vicario del S. Ufficio; i curati delle valli di Perosa e S. Martino erano quasi tutti assenti. Era il primo sinodo dall'introduzione dei Foglianti nell'abbazia, e le costituzioni sinodali che vi vennero redatte rimasero definitivamente in vigore. Nulla è trapelato fino a noi di deliberazioni concernenti i Valdesi.

Il 13 ottobre giunse in Val Luserna, col Prevosto di giustizia, il Ponte, governatore di Pinerolo, il quale, fingendo di sostenere le parti delle Valli contro lo sdegno di S. A., chiese ai sindaci di dar prova d'obbedienza al duca consegnando i banditi, autori degli eccessi.

I Valdesi, convocata in fretta l'adunanza delle tre Valli, risposero per iscritto il 16 che erano pronti e desiderosi di essere, come in pas-

(1) Cambiano, 295.

(2) Si trova un'eco di quelle preoccupazioni nelle deliberazioni della « Compagnie des Pasteurs » di Ginevra, che citerò più oltre.

(3) « Bull. Hist. Vaud. », N. 20, pag. 120.

(4) Dalla convocazione del 2 settembre. (Caffaro, I, 255).

sato, fedeli sudditi di quel sovrano che avea promesso di esser loro, non solo buon principe ma anche buon padre, ed eralo stato fino a poco tempo innanzi. Anch'essi bramavano fosse fatta buona giustizia, non parziale, e si cominciasse col castigare quelli che, violando i loro privilegi, perseguitavano uomini, donne e bambini, volendoli costringere ad abiurare e scacciandoli dalle loro case e terre. I veri colpevoli erano i mettimale, che con calunnie eccitavano contro essi S. A., onde non era da stupire se alcuni, ridotti alla disperazione, avean cercato di por fine a quei mali. Se poi non si volevano colpire i veri colpevoli, cessassero le persecuzioni, fossero liberati i prigionieri, reintegrati i fuggiaschi nei loro beni e gli altri nella libertà di coscienza.

Quella lettera era accompagnata da una supplica, che il sedicente protettore dei Valdesi rifiutò di trasmettere a S. A., promettendo di appoggiare i loro deputati, che la recassero. Ma intanto emanava due ordini, vietando, col primo, di assistere in qualsivoglia modo i banditi, ingiungendo ad ognuno di prenderli vivi o morti e di consegnarli alla giustizia.

Ecco il secondo: *«In conformità dell'autorità, che tenemo da SAS, si fa publico bando alli della pretesa Religione, abitanti in Bubiana, Campiglione e Fenile, e suoi finaggi, habbiano fra il termine di quattro giorni prossimi da dishabitare da detti luoghi, e finaggi, sotto la pena contenuta nell'Ordine da Noi fatto ultimamente publicato. Dato in Lucerna li venti d'Ottobre, 1602.*

«PONTE».

Recatosi poi a S. Germano con parecchi alti funzionari di giustizia, esortò quei Valdesi a fare un accordo speciale, come avean fatto, diceva egli mentendo, quei di Val Luserna. Ma essi, già avvezzi a quell'arte loiolesca per disunirli, non lo credettero.

I deputati delle Valli, scesi a Torino col Ponte, ai primi di novembre, non vi trovarono il duca, che era partito lasciando l'ordine di arrestare appunto quel governatore. Il cavalier Pettrino Ponte, di Lombriasco, tanto in grazia di S. A. da aver potuto cumulare il governo di Pinerolo e quello della cittadella di Torino, essendo stato, dice il Cambiano, *«intitolato di certe donne dal sig. G. Matteo Santus, li fu comandato l'arresto in casa, processato, e suoi gradi dati ad altri»*. Per i Valdesi, era lo sparire dalla scena politica di un nemico tanto più temibile che si compiaceva di fingersi amico e protettore.

Carlo Emanuele macchinava allora segretissimamente una nuova impresa per sorprendere Ginevra. Il via vai di truppe, accompagnate da frati fanatici, fece nascere il sospetto che fossero, come già altre volte,

destinate a piombare sulle Valli; anzi ne pervennero non pochi avvisi da varie parti (1). I banditi, da parte loro, meditavano sempre nuove vendette o rappresaglie, onde si provvide a calmare gli spiriti con un'assemblea, adunatasi a S. Germano il 6 novembre. Ivi fu redatta, dalle autorità civili e religiose dei Valdesi, una dichiarazione e protesta, esponente pel minuto la situazione, e la si tenne in serbo per adoperarla quando paresse opportuno.

Alcuni autorevoli personaggi di Val Luserna — poichè tanto cattolici che Valdesi erano in attesa che scoppiasse qualche tumulto improvviso — si recarono a Torino a conferirne col conte Carlo Francesco di Luserna, che erasi fin qui tenuto in disparte negli affari delle Valli, per gelosia del Ponte. Egli riconosce quella mutua gelosia nel racconto brusco e neanche troppo esatto di quei fatti, che riassume così nelle sue Memorie:

« Venni a Torino, nè volsi andar a Lucerna per li sollevamenti fatti da alcuni della valle di Luserna causato dalli Gesuiti, onde amazzarono molti secolari (2), alcuni religiosi, brusando chiese (3), et mettendo in pezzi la Comp.a del Capitano Galina al Vilaro. S. A. mandò molti (4) per rimediar a questi disordini, ma non operando niente, et crescendo gli rumori, et chiamando il popolo che io andassi, S. A. mi mandò, et accomodai le cose, che alquanti furono morti per giustizia, mandati in galera altri, et castigati in danari il Generale. S. A. fece la pace al resto, confirmando li loro capitoli di religione » (5).

Il conte sorvola rapidamente su fatti essenziali al nostro assunto; il Gilles (6) invece, che vi ebbe pure una parte diretta, ne parla lungamente. Riassumendolo, troviamo che Carlo Francesco giunse a Luserna a mezzo novembre e, ai deputati recatisi a porsi ai suoi ordini, dichiarò che intendea trattare solo per la valle di Luserna, le altre se la sbrighassero coi loro feudatari o quegli altri personaggi che a loro piacesse. Ma poi si piegò, mostrandosi i Valdesi risoluti a non rompere l'unione secolare, che era stata tante volte la loro salvezza. Accettò pure che intervenissero alle trattative alcuni ministri, che il popolo non voleva lasciar andare a Torino, a dispetto di varie promesse di salvacondotti ed altre guarentigie.

(1) Altri le credette rivolte contro la Francia per rompere nuovamente la pace stretta con quella e la Spagna. Ciò sembra sospettare il cardinale d'Ossat, nella sua lettera del 21 ottobre.

(2) Leggi: « secolari ».

(3) Fin qui riassume le violenze dei banditi.

(4) Allusione al Ponte ed al suo corteo di funzionari e di preti e frati.

(5) Memorie di Carlo Francesco Manfredi di Luserna, pag. 17.

(6) « Histoire Ecclésiastique », pag. 363 ss.

Quei ministri furono, per la valle di Luserna, il venerando Domenico Vignaux, pastore al Villar, e per quelle di Perosa e S. Martino, il giovane, ma già prudente pastore di Pramollo, Pietro Gillio, lo storico tante volte citato.

I deputati convennero il 19 novembre nel palazzo dei Manfredi, in Luserna, ove erano anche il conte Emanuele, fratello di Carlo, ed altri feudatari e personaggi della valle e dintorni.

Il conte, mostrandosi informato *grosso modo* di tutti gli eccessi commessi da alcun tempo nella valle, il Vignaux, venerando vegliardo, che da quasi mezzo secolo aveva compiuto nella valle un'opera benefica ed erasi meritata autorità e venerazione, espose come si fossero addossate ai banditi anche delle uccisioni e violenze notoriamente perpetrate da cattolici; che del resto i banditi stessi erano stati per lo più gente tranquilla, laboriosa ed irrepreensibile, che solo ingiuste e violente persecuzioni avevano ridotti a darsi alla macchia, onde l'equanimità avrebbe richiesto che si accagionassero degli eccessi anzitutto quelli le cui calunnie ed altre male azioni aveano addotto quei mali; onde pareagli convenisse castigare tutti i colpevoli o graziarli tutti quanti.

Il conte ricorse allora all'argomento trito e ritrito che nessuno era stato offeso, nella vita o nei beni, per cagione di religione, e che le popolazioni valdesi non potevano scusarsi di qualche connivenza coi banditi, non avendo ottemperato all'ordine emanato di consegnarli vivi o morti, anzi avendo dato loro, in più occasioni, vitto ed alloggio.

I ministri ribatterono con calma quelle parole. Avendo quindi cominciato a parlare il capitano Pietro Fraschia, il già attempato omai ma ancora bollente campione delle guerre di religione, dichiarò che ben vedeva che si preparavano ad assolvere i primi e veri colpevoli perchè cattolici e prese a rinfacciare fuor dei denti molti casi, che enumerò, di violenze contro la vita, l'onore ed i beni, state commesse per puro odio religioso, senza che si fosse potuto, pur una volta sola, ottenerne giustizia. Oltre a parecchi assassinii, citò il fatto del venerabile Bartolomeo Copino, tuttora detenuto nel carcere vescovile di Asti, in aperta violazione del trattato di Cavour; la prova che trattavasi unicamente di religione l'avea data quel vescovo col promettergli la libertà se abiurasse. Riguardo ai beni, ricordò le numerose confische fatte, in odio alla loro fede, contro i riformati, di Cardè, Osasco, Fruzasco, quelle recenti, che avean colpito migliaia di famiglie nel Marchesato di Saluzzo, quelle anche più fresche di Luserna, Bibiana, Campiglione, Fenile (1) e Bricherasio, e quelle tentate a Prarostino

(1) Lo stesso Fraschia, era proprietario a Fenile, ove avea da poco comprati i beni della famiglia Arnolfo di Angrogna.

e nelle valli di Perosa e S. Martino. Quanto all'onore li si era, in editti pubblicati in tutto il Piemonte, dichiarati privi di molti diritti e privilegi di cui i loro avi avean goduto ab antico. Quanto all'aiutare i banditi, gli parve strano che non si trovasse un biasimo per quei cattolici che i feudatari e i giudici ed uscieri sapevano aver fornito loro, non già solo alloggio e vitto, ma vesti, denari ed altro. E conchiuse, assai alterato, dicendo che, di fronte a così manifesta parzialità, non era da stupire che succedessero quei disordini.

Giacomo Bonoso, deputato del Villar Perosa, citò a sua volta numerose ingiustizie commesse a danno di Valdesi in quella valle ed in quella di San Martino; ma il conte Carlo lo interruppe dicendo non esser tempo di lamentarsi, bensì di pensare ai rimedi, e domandò che cosa si richiedesse da lui. Gli fu risposto che presentasse ed appoggiasse la supplica che gli venne consegnata. Promise di appoggiarla, ma volle che fosse presentata da deputati loro.

Usciti dal palazzo, i convenuti trovarono i Lusernesi, uomini e donne, che bloccavano le vie del loro borgo, supplicandoli di concludere un accordo, giacchè non avean più sicurezza nè in casa nè fuori, dacchè i riformati erano stati espulsi da Luserna. Giusto giudizio di Dio, osserva il Gilles.

Furono fatte tre domande non incluse nella supplica: 1° Che l'accordo si trattasse con commissari ducali in un luogo delle Valli, ove tutti, gl'interessati potessero convenire sicuramente. Rispose il conte doversi trattar la cosa dove stava il Consiglio ducale. 2° Che i riformati del Marchesato potessero tornare nei loro beni e godervi libertà di coscienza e di culto. Rispose non potersi ottenere, ma sì che rimanessero liberamente nelle Valli, benchè l'Editto ne li scacciasse. Alla 3ª, che era per la liberazione del Copino, promise che sarebbe concessa.

I deputati, che l'accompagnarono a Torino, non seppero impedire che alcuni signori della Corte modificassero la supplica a piacer loro. Onde le Valli la sconfessarono, anche perchè videro che in pochissima parte soltanto le risposte erano soddisfacenti.

Da una lettera del conte di Verrua, ambasciatore sabaudo a Roma, si vede che il duca gli aveva mandato il memoriale dei Valdesi, che fu presentato al papa « *supplicandolo di breve resoluzione per poter re-spedir il Corriero* », tanto più che esso ne era già informato da una lettera del nunzio (1).

(1) Lett. 21 dicembre 1602, Arch. di Stato di Torino, Lett. Ministri, Roma, Mazzo 20. Cf. anche Ricotti, IV, 357, e Savio, II, 47. La risposta si fece aspettare una settimana, ed il 28 l'ambasciatore scriveva: « Oggi, trovandosi ancora N. S. in letto per « la podagra, il Card. Aldobrandino mi ha fatta in nome suo la risposta per il par-

Prima che si potesse redigerne un'altra autentica in un'assemblea debitamente convocata, succedessero varî fatti a frammettersi a quelle pratiche, ed anzitutto a quella medesima data del 21 dicembre, la famosa *Escalade* di Ginevra.

Così l'anno 1602, che era parso ai suoi inizi dovere spazzar via dal Piemonte ogni traccia di chiesa riformata, si chiuse lasciando pressochè intatto il nucleo centrale, ma indebolito dalla perdita delle chiese del Marchesato. Il numero dei rifugiati, costretti a cercar nuove sedi ove poter professare la loro fede, tornò ad essere grandissimo. I più, come già dicemmo, si fermarono sui due versanti delle Alpi Cozie. Altri presero la via di Ginevra, ove migliaia di altri avevanli preceduti.

Così da Dronero, Catelino Magno (1), Giacobbe Demino, Abramo Riperto, Giuseppe Marino; da Saluzzo, Stefano Magnone; da Pigna, nella Contea di Nizza, Gian Francesco Macario; da Asti, Giovanni Barla; da Pinerolo, Paolo Miolo; da Vercelli, Eusebio Avogadro. Inoltre Paolo Brissano, probabilmente da Cuneo, Giovanni Dovero e Davide Giavello, che dal nome sembrano usciti da Demonte.

Oltre a tanti legami di parentela che quei rifugiati aveano stabiliti tra il Piemonte e Ginevra, questa, come metropoli religiosa, seguiva con vivo interesse le vicende dei Valdesi.

Appunto allora vedevano la luce a Ginevra due pubblicazioni, destinate a intrattenere la fede evangelica tanto nella numerosa e fiorente chiesa italiana di Ginevra, quanto in quelle delle Valli, ormai sole con essa e con quelle dei Grigioni italiani a poter praticare il culto pubblico nella lingua del sì.

Esse sono la Bibbia ed i Salmi. Quella è dovuta a Giovanni Diodati, dotto ed illustre pastore e professore. Benchè nativo di Ginevra, era di famiglia lucchese che aveva conservato vivo l'uso del parlar toscano. Ardendo di desiderio di spargere l'Evangelo in Italia, fece due viaggi a Venezia a quello scopo. Trovò quella repubblica preoccupata di ben altro che di religione e ritornò a Ginevra. Carteggiò però sempre, fra altri, con fra Paolo Sarpi, di cui tradusse in francese la *Storia del Concilio di Trento*. La sua versione della Bibbia fu un vero successo;

« ticolare de gli heretici, nel modo infrascritto.: che S. S. ha tutti questi giorni pensato alla proposta fattale e, dopo d'haver anco chiamato il parere di alcuni, ha risoluto di rimettersi in tutto al prudentissimo giudizio di V. A. S., non potendo nè dovendo come Pontefice consigliarle che gli tollerî, o permetta essercitio heretico, « meno che li perseguiti con le armi ».

(1) Valente medico, fu ricevuto fra gli abitanti nel 1606. Ebbe difficoltà colle autorità ginevrine pel suo umore indipendente, e coi suoi colleghi per la loro gelosia e per le sue idee avanzate; ad esempio, era assolutamente contrario ai salassi. Si firmava Catalinus Magnus. « Mém. et Doc. d. Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève », 2.^{me} série, X, pag. 685.

ne fu fatta sin dal 1607 una seconda edizione e, successivamente, numerose altre infino ad oggi.

I Salmi italiani, che videro la luce nel 1603, sono quelli tradotti da Francesco Perrot sotto il titolo: *Psalms in rithmos etruscos conversi*. Ginevra, de Tournes, 1603, 12°. Anche Perrot visse lungamente a Venezia e fu amico del Sarpi.

Ma la raccolta che fu adottata nelle Chiese delle Valli, dovuta al Diodati, è quella dei *Sessanta Salmi di David, tradotti in rime volgari italiane*. Ginevra, 1607, 16°. Questi, dice il Gillio (1), « *posti in stampa in canto italiano, furono accolti e graditi nelle Valli per il linguaggio più conforme all'uso di molte chiese. Ma la longa prattica dil canto francese lo fece ritenere dalla più parte di esse Chiese, e dove fu posto in uso l'italiano, quivi ha continuato sino all'anno pestifero 1630* ».

Abbiamo pure un'eco dell'interesse costante di Ginevra per i Valdesi in queste deliberazioni della *Compagnie des Pasteurs*:

« 1602, 3 septembre (3). *Qu'on s'informerà de l'estat des Eglises des Vallées de Piedmont pour scauoir au vray si la persecution contre « noz freres continue, comme nous entendons que le Prince le veut « faire, afin que nous facions nommément mention d'elles en nos « prieres, comme nous en nommons daultres ordinairement.*

« 10 septembre. *L'estat des Eglises des Vallées a esté représenté, et « quelles ne sont encore sinon menacées, que donc nous attendrons an- « cores à les nommer aux prières ordinaires.*

« Vendredi 24. *Qu'on fera mention expresse aux prières publiques « des Eglises des Valées de Piedmont, contre lesquels le Duc de Savoye « fait des Edicts étranges, prest à les persécuter* ».

(Continua).

GIOVANNI JALLA.

(1) « Gli Centocinquanta Sacri Salmi », 1644, introduzione.

(2) Calendario giuliano.

LA TOLLERANZA RELIGIOSA in PIEMONTE

AL TEMPO di VITTORIO AMEDEO II

Per lumeggiare la politica religiosa di Vittorio Amedeo II e per delineare la figura morale di parecchi ministri e teologi del suo tempo, sono utilissimi alcuni « *pareri* », che si conservano nell'Archivio di Stato di Torino e riflettono l'atteggiamento del duca riguardo ai Valdesi dopo l'orribile persecuzione del 1686.

Detti « *pareri* » si possono dividere in due serie o categorie, perchè due sono sostanzialmente le questioni trattate in essi per volere del duca, e diversi sono la natura e l'ufficio degli uomini che intervennero nel dibattito.

La prima serie abbraccia i « *pareri* » di senatori e ministri e agita la spinosa questione, morale e politica ad un tempo: che fare dei Valdesi resisi a discrezione, salva la vita, e rinchiusi in tante fortezze del Piemonte?

La seconda serie, che abbraccia « *pareri* » di sacerdoti e di teologi e tradisce le solite sottigliezze ed elastiche elucubrazioni della casistica gesuita, dibatte una lunga ed intricata questione che il buon senso da solo avrebbe dovuto definire: se il duca, concedendo ai padri ed alle madri valdesi di ritirarsi nelle terre dei Cantoni Protestanti, potesse o dovesse trattenere nei suoi Stati i loro figli minorenni.

Esaminiamo brevemente i fatti che diedero origine alle due controversie.

Il 24 aprile 1686 i Valdesi di Prarostino e di Angrogna, atterriti dalla falsa notizia della resa dei difensori di Val S. Martino, incalzati sulle alture di Pramollo dalle truppe francesi del Catinat, attenagliati dalle truppe ducali che in vari scaglioni, da Luserna, da Bricherasio, da S. Secondo, salivano alla conquista dei baluardi della Vaccira, ritenevano inutile ogni ulteriore resistenza, e risolvevano di deporre le armi, invocando la clemenza ducale.

Fu intermediario per i Valdesi il capitano Daniele Fornerone di Prarostino; per il duca, lo zio stesso, D. Gabriele di Savoia, comandante in capo dell'armata sabauda.

L'ordine del duca a D. Gabriele per la stipulazione della resa portava che i Valdesi si rendessero prigionieri di guerra, « e che per il rimanente oltre la vita salva per loro e loro famiglie si RENDESSERO a discrezione e quando nel rendersi a discrezione come sopra, salva la vita, volessero eccettuare di non essere costretti a cattolizzarsi, si POTESSE anche concederlo » (1).

Fidando in queste ed altre più generose promesse, i Valdesi abbandonarono i loro baluardi, deposero le armi e si consegnarono prigionieri. In pochi giorni i forti e le carceri di Torre, di Luserna, di Bricherasio, di S. Secondo, si riempirono di questi tapini, uomini, donne, fanciulli, che la soldatesca ducale, senza riguardo all'età ed al sesso, cacciava al piano come mandre, e come mandre addensava in stalle e cantine, in luoghi angusti e puzzolenti, privi di aria e di luce.

Nè le tristi condizioni dei prigionieri mutarono, quando, alcune setti-

(1) Riproduciamo l'importante documento seguendo la copia conservata nell'Arch. St. di Torino. Provincia di Pinerolo. m. 19, n. 10.

« Copia della risposta fatta al S.re D. Gabriel con ordine di ricevere i Religionari a discrezione salva la vita.

« Molto Ill.re S.r Zio.

« Dal Conte di Castellamonte ci è stata rimessa la lettera di V. S. del giorno d'hoggi e dalla di lui viva voce habbiamo inteso quel di più ch'ella gli ha imposto di significarci, rispondendole dunque le diremo ch'approviamo che V. S. accetti il ricorso del Daniel Forneirone per li luoghi espressi e gli altri che fussero nel di lui sentimento, assicurandoli della vita con conditione però che si rendino prigionieri di guerra, e che per il rimanente oltre la vita salva per loro e loro famiglie si rendino a discrezione; e quando nel rendersi a discrezione come sopra salva la vita volessero eccettuare di non essere costretti a cattolizzarsi potrà ella anche concederlo. Se poi il detto Forneirone et altri seco giunti non vorranno rendersi nella sudetta conformità proseguirà ella a far agire le armi con la prudenza e buona condotta sua solita prevalendosi dell'opportunità che possa nascerle di passare le roccaglie et incamminarsi a far il loggiamento nel Posto del Ballo: nel caso poi ch'ella non veda di poter eseguire questo senza esporsi ad un cimento disauvantaggioso andrà temporeggiando, per dar tempo al S.r di Cattinat di giungere al Posto del Ballo conforme al concerto e così secondare il di lei passaggio alle roccaglie. Del sud.o ricorso del forneirone et ordine havuto da noi di riceverlo a discrezione salva la vita sarà bene che V. S. tenga informato il sudetto S.r Cattinat, quando sarà a portata di congiungersi o comunicar seco, e qui confermando a V. S. la nostra propensa volontà inverso di lei le preghiamo dal S.re ogni bene.

« Lucerna li 24 di aprile 1686.

« D. V. S. Ill.ma

« Buon nipote

« Il duca di Savoia, Re di Cipro; ecc. ».

« PS. Nel caso che il Forneirone e gl'altri si rendino nella conformità sopra espressa non lascerà V. S. d'incamminarsi al Posto del Ballo nel modo sopra accennato.

« Al S. D. Gabriel ».

mane dopo, il duca li disperse in tutti i suoi castelli del Piemonte, da Mondovì ad Asti, da Saluzzo a Vercelli.

I Valdesi avevano ottenuta salva la vita all'atto della resa: ma era vita quella che essi e le loro famiglie conducevano in quelle orribili tombe?

Al sopraggiungere dell'estate scoppiarono le pestilenze e le morie in ogni distaccamento di eretici; protestarono, per timore del contagio, le guarnigioni addette alla custodia e le popolazioni oppresse da balzelli per la manutenzione degli eretici; intervennero, pietosi come sempre, per vincolo di fratellanza religiosa, i Cantoni Protestanti della Svizzera, i Principi di Germania, d'Inghilterra e di Olanda.

Per tutte queste pressioni, il problema del trattamento da farsi ai Valdesi prigionieri — problema che già aveva assillato il duca sin dai primi giorni della vittoria (1) — s'impose in tutta la sua gravità e la sua urgenza.

Di qui la consultazione richiesta agli uomini più eminenti del suo Stato e del suo Consiglio per trovare una soluzione, che, mentre tutelava la sua dignità di principe, e la parola data ai Valdesi ed ai Potentati protestanti di oltr'alpe, salvaguardasse in pari tempo l'integrità della fede cattolica nei suoi domini ed il buon nome e le molte benemeritenze ch'egli si era acquistato presso il clero e la corte pontificia con la spietata persecuzione.

Tra i ministri interpellati figurano il celebre Marchese Di S. Tommaso, cancelliere del duca; il Marchese Morozzo, governatore delle Valli; i presidenti del Senato: Truchi, Pallavicino, Blancardi, Graneri, Leone e Simeone.

Dalle risposte, che noi riproduciamo integralmente, balza fuori l'ambiente intimo della corte sabauda: indirettamente la figura morale di Vittorio Amedeo II, direttamente quella di parecchi fra i più autorevoli consiglieri del suo Stato; il loro grado maggiore o minore di tolleranza, di perspicacia politica, di lealtà e rettitudine nel voler rispettata ad ogni costo la parola sacra del loro principe o nel pretendere ch'essa possa impunemente variare a seconda delle contingenze e delle necessità politiche.

A qualcuno parve atto di sufficiente clemenza, se il duca sostituisse alla pena di morte, di cui si eran resi degni i Valdesi ribelli, la pena della galera a vita o la relegazione in Corsica o in Bosnia.

Ma fortunatamente nei più prevalse la mitezza: si accordò l'esodo ai Valdesi prigionieri circueudolo di prudenti cautele, e si dispersero i cat-

(1) Alcuni « Pareri », risalgono all'aprile e al maggio del 1686.

tolizzati nelle terre di Vercelli, per impedire che rientrassero nelle Valli avite e vi riaccendessero la fiaccola dell'eresia.

Non faremo un sunto dei vari «*pareri*», perchè il lettore ne troverà uno abbastanza fedele in appendice ai «*Pareri*», dovuto forse alla mano di qualche segretario ducale che ne raccolse il succo per incarico del duca.

[Arch. St. Torino. Prov. di Pinerolo, m. 19, n. 10-12].

Pareri di Ministri su ciò che si debba fare dei Valdesi prigionieri.

I.

*Parere del Presidente Blancardi, Leone, Pallavicino e Simeone
circa la pena con cui si potevano castigare li Religionari
delle Valli di Luserna per le loro ribellioni.*

A. R.

In conformità dell'ordine verbale dato da V. A. R. al Primo Presidente, di dar nostro parere rispetto alla pena con quale si possono punire quei Religionarii delle Valli di Lucerna, li quali doppo spirato il termine portato da gl'Editti di V. A. R. e in seguito doppo esser incorsi nel crime di notoria, consumata, e universal ribellione di quei popoli furono presi et arrestati in dette Valli senz'alcuna promessa, ne parola che fu ad altri accordata, li quali s'arresero all'armi di V. A. R.:

Habbiamo considerato che se ben potrebbero i sudditti come sopra presi e arrestati esser puniti della pena di morte giustamente comminata da sudetti editti e da essi Rei notoriamente incorsa, tuttavolta atteso che si tratta di moltitudine di persone e che detta pena è stata benignamente differita da V. R. A. sin al presente, et che in altri contraventori se ne è dato a suo tempo l'esempio, siamo entrati in sentimento che l'A. V. R. continuando ne' sensi di benignità degni del suo grand'animo possa commutare la pena ordinaria in quella di galera da soffrirsi o sovra le galere medesime o pure in quei lavori, o servitii, che saranno stimati più propri, eccettuatone però Francesco Roberto, della Costera di S. Secondo, per essersi questo reso volontariamente nelle mani del Padre Bonaventura missionario il primo giorno dell'attacco. Questi sentimenti sottoponiamo al più aggiustato giudicio di V. A. R. alla quale facciamo humilissima riverenza. Torino li 21 luglio 1686.

Di V. A. R.

Humiliss.mi e Fedel.mi Sudditi e Ser.ri

BLANCARDI, LEONE, PALLAVICINO, SIMEONE.

II.

Parere del Presidente Granery attorno li Religionarii resi prigionieri salua la uita.

A. R.

Hauendo V. A. R. fato precorrere gl'effetti della di lei bontà, e clemenza con un secondo ordine publicato al castigo di cui ueniuanò minacciati li Protestanti di queste Valli di Luserna suoi sudditi in caso di inobedienza all'essequitione del primo ordine da V. A. R. fato anche publicare in questi contorni, ha reso e renderà sempre più plausibile al mondo il di lei operato in queste med.me valli: Essequendo pero io il comando hauuto da V. A. R. di darle il mio sentimento in scritto attorno la resolutione che dourà prendersi per le Persone del uno, e l'altro sesso, quali in grand.mo numero sono uenute, e continuerano di uenire a rendersi a total discretione, e salua solo la uita: Crederei ch'hauendo la diuina Providenza contribuito si inuisibilmente alli fauorevoli successi sin qui hauuti dal valore delle truppe di V. A. R., e molto più dalla grande applicatione sua, sarà anche per continuarle la sua particolare assistenza per l'ultimatione di si gran negotio, quando Ella persecuerà ad esercitare gl'atti della med.ma sua bontà, e clemenza uerso questi Pouerì miserabili, che si sono resi tali per motiuo di religione, che può dirsi per luoro un peccato originale.

Sarei però di parere che facendo V. A. R. preualere per le ragioni sud.te e per altre tanto di politica, che di conuenienza, ch'a lei sono assai notè, l'indulgenza al rigore, come più propria del suo grand'animo massime con gente, ch'hanno rimesso il tutto alla di lei gratia e generosità, procurasse bensì di conseguire il lodeuole fine, che s'è proposto di non uolere che un solo essercitio di Religione ne' suoi Stati, ma con mezzi dolci e suauì in maniera però che siano compatibili con la gloria di Dio et il suo Reggio seruitio.

Per conciliare però queste massime, stimarei douesse V. A. R. (quando la maggior parte di quelli ch'anchor restono alla montagna hauerà finito di uenirsi a rendere come li altri) far dichiarare a tutti tanto huomini, che donne, che non hauendo saputo approfittarsi quando era tempo delle gratie portate da suoi ordini, abenchè potesse V. A. R. esigere molto più a causa della ribellione in cui sono caduti, si contenta tuttauia dar luoro licenza di sortire da i suoi Stati, senza speranza di poter mai più ritornare nelle luoro case, nè tampoco alli luoro beni, e quando fra questi ue ne fussero di quelli, che uolessero catoli-

zarsi, potrebbe V. A. R. farli segregare dalli altri e farli instruere, acciò riconosciuto al meglio che far si potrà il uero dal falzo de luoro supposti possa poi prendere quelle misure, che stimerà più conuenienti al suo Reggio seruitio.

Per indicare a V. A. R. ciò che mi parerebbe circa la forma da praticarsi uerso li uni, e li altri stimerei si douessero licentiar tutti indifferentemente, lasciando tanto alli uni, ch'alli altri la libertà di elleggere li luoghi fuori stato, che meglio luoro parerà, mentre non possono andare che nel Paese di Svizzera, o in quello di Francia, e facendosi diuerse squadre de med.mi si farano scortare da V. A. R. sino alli confini del suo stato parte per la Vald'osta, e parte per la Sauoia, e si darà luoro il uiuere necessario per cad.na Tappa auertendo però che le squadre siano compatibili con li luoghi per quali dovranno passare, e questi s'auuierano anche all'auantaggio, acciò habbino tempo competente per fare le necessarie prouisioni della qualità, che le uerrano prescritte: E quando andassero riseruati in dichiarare luoro stessi i luoghi, ne quali uorebbero andare V. A. R. potrà mandarli nel Paese di Suizzeri Protestanti, al che hanno mostrato di inchinare li SSig.ri Ambasciatori ultimamente uenuti di Zuric, e Berna, facendo accompagnare le Donne da luoro mariti, o prossimiori parenti, et i figliuoli tanto grandi, che piccoli da luoro padri e madri.

Quanto a quelli sarano per catolizarsi riconosciuto moralmente se possa dirsi probabile la luoro conuersione, sarà ben fatto di dar luoro qualche sicuro ricouero ne' stati di V. A. R. nelle terre di Piemonte però più grosse, e cospicue in pianura, escluse sempre quelle di montagna, acciò possino esser meglio osservati, ma mai più di due, tre e sino a cinque famiglie per caduno luogo, con ordine alli prefetti, giudici, et altre persone accreditate d'innuigiare sopra di luoro. Al che douranno particolarmente acudire anche li SSig.ri Vescouì caduno nelle luoro Diocesi, con farne prender una singolar cura da Curati, e V. A. R. con suoi ordini, e con le pene a' transgressori, che uerranno stimate di ragione e di giustitia.

Ma perchè tanto quelli che douranno sortire dalli stati di V. A. R. come li altri che si sarano catolisati hauendo luogo la confisca de luoro beni a causa della luoro ribellione causata da puro motivo di religione, sopra di che dourà precedere la cognitione de' suoi Magistrati, non hauerano più questi di che alimentarsi, sarà necessario che venghi luoro somministrato il uiuere, quanto alli primi sin al giorno del luoro arriuare ne confini de stati forestieri, e qualche cosa di più, e circa li secondi Catolizati si dourà dar luoro una somma di contanti per una volta tanto per cad.na fameglia, acciò possino sostentarsi almeno per il rimanente.

del corrente anno, e sin'ora a tanto che possino con il luoro trauglio guadagnarsi di che sussistere da luoro stessi.

Però li Ministri, come non si può, nè si deue fare alcun capitale della luoro conuersione, e che il loro soggiorno potrebbe essere talvolta di pregiudicio così bene a' vecchi, come a nauoi catolici, non si dourà mai dar mano ad alcuna catolisatione luoro, ma si douranno mandar anche essi fuori del stato, et imponer luoro pena di morte, in caso fusero assai arditi per ritornare ne stati di V. A. R. Alla somma prudenza della quale sottometo io tanto più uolontieri questi miei sensi, in quanto restando Ella assai ben persuasa del mio zelo per tutto ciò riguarda il suo Reggio seruitio, conoscerà esser queste altre tanto sinceri quanto lo sono e saranno sempre le protestationi del riuerente ossequio con cui ambisco di uiuere e morire.

D. V. A. R.

Humilo Deuoto e fedo ser.re
e sud.to
GRANERI.

Luserna li 28 aprile
1686.

III.

*Parere del Marchese Morozzo di quello debba farsi de Religionari
resi prigionieri salva la vita.*

Altezza Reale,

Essendosi compiaciuta V. A. R. di comandarmi di darle il mio parere scritto in ordine a quello stimarà di maggior suo seruitio nel disponer di questi popoli delle Valli protestanti suoi suditi che si sono resi salua la vita alla discrezione di V. A. R. porto a suoi piedi ciò che mi uiene suggerito da miei deboli ma fedeli sentimenti.

E primo rapresento alla V. A. R. che hauendo il Signor Idio uoluto benedire il successo delle sue armi unitamente con le pie intentioni con cui ella le ha mosse a questa espeditione doppo hauer messo in opera tutti li ordini e mezzi più benigni sia del seruitio Suo Reale non meno che della Religione Cattolica il non lasciare più uestigio di così praua religione e abitanti in queste Valli procurando di popolarle di buoni catollici e di natura tanto docile et fedele che mai possano dalla qualità del sito prendere animo a resister alli ordini di V. A. R. come hanno fatto questi pretesi Religionarii.

Cominciando pero a considerare cio che si possa fare di tanta militia di persone che si sono rese alla discrezione di V. A. R. salua la vita,

la prima consideratione che mi si presenta è se questi resi e detenuti si debbano ritenere nello stato o lasciarsi andar fuori parendo che il riflesso di non perdere un numero così grande di popolo potesse esser favorevole al ritegno; ma perchè essendo infetto di una così longha et dura heresia potrebbe dubitarsi che contaminasse un stato così ben purgato da questa infetione, per ciò sono in parere che a tutti debba comandarsi di ritirarsi fuori di stato et che trouandosi indi tra essi alcuno o più che elegessero di farsi catollici questi ben preuenuti prima con documenti che facino conoscere la loro buona uolontà et intentione potessero ritenersi nello stato diuisi in molte terre — et nel numero di famiglie per caduna che parrà a V. A. R. Sarei però di parere raccolti che saranno tutti questi heretici se li facesse intimar l'ordine di partire dallo stato et di andare nella forma prescriuenda ne paesi protestanti prouedendoli di zappe et di danaro per la luoro spesa con scorta adeguata al numero delle squadre et con quel ordine che dalla prudenza di V. A. R. sarà giudicato.

Crederei però che a questo atto di partenza douesse precedere quello della dichiarazione della confisca, la quale douendosi fondare con esperienza legale, stimarei seruitio di V. A. R. per togliere ogni pretesto a protestanti di esagerarla per rapresaglia che V. A. R. prendesse tutte le strade più lecite per farla autorizzare et dichiarare etiandio per sentenza del suo Senato essendo cossi facile come notorio a tutti il prouare con informationi l'atto di consumata ribellione comesso da questi infedeli. Si compiaccia però V. A. R. di accettare questi miei sentimenti che breuementa le ho dedotti sottoponendoli al suo alto giudicio dal quale farò sempre dipendere ogni mia uolontà confermandomi a piedi di V. A. R.

D. V. A. R.le

Humill.o fedell.mo

obedient.mo Vassallo e Ser.re

M.^r DI MOROZZO.

IV.

Parere del Presidente Pallavicino di quello si debba fare de' Religionarij.

Poichè resta necessario il dare qualche recapito a tutti questi Heretici, si deue per maggior facilità separare la qualità delle persone. E perciò io li distinguerei in cinque classi, cioè:

Quelli che sono presi senz'alcuna parola.

Li ministri e capi di maggior autorità.

Li figlioli minori d'anni dieci o dodici dell'uno e dell'altro sesso.

Le figlie nubili e le donne vedove.

Li maschi maggiori con le donne maritate.

A primi la comutatione del meritato gastigo nella galea può esser gratia proporzionata al numero.

Li ministri con gli altri capi di maggior autorita dourebbero ancora per qualche tempo tenersi sotto custodia di maniera che prouistosi al rimanente si habbia qualche maggior lume di disporre delle loro persone con piu aggiustato ripiego.

Li figliuoli dell'uno e dell'altro sesso minori d'anni dieci o dodici possono, anzi deuono distribuirsi nel paese a persone che si sottomettino d'hauerne cura e farli instruire nella uera religione.

Si dourà pur anche procurare alle figlie maggiori et alle donne vedoue luoghi propri per seruire o guadagnarsi il uitto in qualunque altra lecita maniera, con che si dispunghino alla cattolizzazione con ogni possibile cautella per la conseruatione dell'honestà.

Si che tutta la maggior difficoltà si ridduce al regolamento che si ha da prendere circa li contenuti nel quinto capo: cioè li maschi maggiori d'anni dodici, e le donne maritate.

Di questi potrebbesi fare una nuoua separatione delli Cattolizzati e non Cattolizzati: li pertinaci mandarli fuori stato, ma perchè ogni lontananza non è sicura, e si deue sempre dubitare, che l'amor della patria possa stimularli a far ogni sforzo per di nuouo stabilirsi in quella, così ad effetto di abolirne la memoria, o almeno troncarne ogni speranza, parmi sicuro il contrattarne con li Genovesi ad effetto che li facessero passare in Corsica per accrescer gl'habitanti di quel paese: o pur con li Venetiani per la Morea oue la maggior lontananza assicura anche meglio il fatto, quando non si credesse di più facile e pronta speditione il rimetterli al S.^r Marchese di Parella per condurli anche oltre mare, ed a confini della Bosnia in paesi fertili, ma priui d'habitanti.

Li Cattolizzati, pare che douerebbero ritenersi nel Paese, come che con una sì santa attione si siano resi degni di miglior trattamento: massime se invece di lasciarli l'antica habitatione di quei luoghi forti si distribuissero nelle Prouincie più remote del Piemonte con le cautelle più atte ad impedirne la fuga.

Tuttauia se si riflette che poco deuesi contare su la sincerità loro, poichè li viene insegnato ne libri stampati e mandatigli da Geneva, che salua la coscienza si può dissimulare una religione in apparenza purchè si conserui il cuore all'antica, e che ad ogni aura fauoreuole si douerebbero temere nuoue riuolte a Dio, et al sourano, così di questi cattolizzati uorrei ancora farne una scielta d'alcune poche famiglie, le

quali oltre d'abbracciar la nuova religione hanno con fatti antecedenti dati contrasegni d'un interno migliore come sarebbero quelli che hanno seruito di guida agl'ufficiali da guerra e che hanno sopportato giustificazioni d'haverne usato con fedeltà.

Altri che hanno resi seruitii notabili e specialmente quel sindaco di Bobbio, che salutò la vita al cauagiere Vercellis, o che hanno sempre contribuito le loro opere a' cenni del gouernatore di Mirabocco, opure fauorito li Padri Missionarii, tanto nelle persone che aredi delle missioni, come tengono certificati.

A questi dunque solamente quando siano Cattolizzati stimarei che si potesse permetter l'habitare in Piemonte, con l'aiuto però di tre conditioni:

La prima circa il luogo douendosi stabilire nelle Prouincie più remote dalle Valli come sarebbe quella di Vercelli.

Secondo che non solo le persone, alle quali saranno consignati, ma anche li Parrochi inuigilino per la buona loro edducazione e de' figli.

Terzo che si sottomettino di non uscire da confini prescrittigli senza licenza in scritto sotto pena di esser decaduti dalla parola accordatagli e così nuouamente meriteuoli dell'ultimo supplicio.

E tutti gl'altri cattolizzati quando non si riducano ad un picciol numero, del quale non ui fosse mottiuo di temer nuoui disordini, il mio sentimento sarebbe che facessero la medema strada de non cattolizzati.

La ragione si è che sicome la Cattolizatione non gl'esimerebbe dalla morte, quando sii di sì grave delitto, come è quello di ribellione consumata se non gli fosse accordata la vita dalla parola del sourano: così non deue ne anche la Cattolizzazione renderli di miglior conditione di ciò che viene portato dall'osseruanza della fede dattagli nella stessa forma, che alli non cattolizzati; essendo certo che di quelli, che sono stati presi senza parola si è fatto subire l'ultimo supplicio indistintamente, o che si facessero cattolici, o no, il che è seguito con tutta giustitia.

Poichè gl'editti di S. A. R. non gl'obligarono ad abiurare, ma solo d'astenersi dal publico esercitio della loro religione.

Sì che quest'articolo si ridduce al punto politico.

Se sia meglio il tenerli in Paese per il decantato ed auuerato Brocardo, che

Populi multi, diuitiae multae.

O se preuaglia l'assicurarsi di tutti quei nuoui disordini, li quali si possano temer da costoro, tanto in pregiudicio della Religione cattolica, quanto della quiete publica dello stato.

Fato dal Presidente PALAUCINO.

V.

Altro Parere del Preside Pallavicino di ciò si debba fare de' Religionari resi salua la uita nel 1686.

E' impossibile che sei milla priggioni possino esser ben custoditi e non soffrino incommodità grauissime cioè:

*Della strettezza del luogo
e del cibarsi solo di pane et aqua.*

La prima contribuisce al fettore e con la communicatione delli uni con gl'altri opera sì che le malattie sono comunicabili. La onde in breue tempo periranno la maggior parte massime che il cibo sudetto non è proprio per gl'infermi, mentre già si conosce di molto scarso alli sani, particolarmente trattandosi di donne gravide o che danno il latte a piccioli figliuoli.

Per altro il trattargli meglio sarebbe accrescer di gran lunga una spesa già di presente assai notabile.

Se puoi le malattie diuenissero attesi i caldi imminenti contagiose sarebbe impossibile il tenerle lontane dalli habitanti de medesimi luoghi, e da questi impedirne la propagatione in tutto il Piemonte. L'impossibilità di racchiuder le malattie quando diuenissero pestilentiali ne castelli, si rende euidente, da che ne rimarrebbero infette le Guardie e li distributori del pane e di mano in mano si rendereber comuni a tutti.

Per altro essendosi questi arresi al solo fine d'euitar la morte, esclamano, e si dolgono d'esser stati delusi, perchè la uita luoro gli riesce molto più penosa della stessa morte.

Questo è il pottente mottiuo della contumace ostinatione di quelli che ancora si trouano nelle sue rupi, li quali, haurebbero facilmente seguito l'esempio de' compagni, quando non sapessero li di luoro graui patimenti.

Inoltre si aggiunga che li Prigionieri ritrouandosi in simili angustie staranno continuamente aplicati a cercar la maniera di fugire, di che si deue molto aprehender (1), essendo tanti in un luogo e custoditi da soli Pacsani: che se pure di nuouo guadagnassero i monti sarebbero molto più arrabiati nel diffendersi.

Per rimediqr dunque a tanti inconuenienti di mali contaggiosi, di continuata ostinatione in quelli che non si sono anchora arresi o dalla temuta fuga de' già prigionieri e quel che più importa toglier ogni appiglio alla maldicenza altro rimedio più spedito pare che non ui sia se

(1) temere.

non quello di permetter l'uscita a chi se ne uorrà partire facendoli scortar, e dar le tappe sino a confini de Suizzeri.

L'obietione che s'incontra è il pericolo, che facendo costoro il giro non ritornino fra breve tempo nelle Valli.

Ma per ouuiare questo ostacolo, sarei di sentimento si praticasse solo l'uscita a' una brigata de' più apparenti, hauendo anche l'auertenza di sceglier alcune famiglie delle più numerose di donne, e genti inhabili alle arme, di maniera che spargendosi la fama di questo trattamento agl'uni con la speranza che si lascierebbe a tutti d'ottenerlo giouarebbe forse molto a purgare intieramente queste Valli, che per altro sarà negotio anchor molto longo.

Ma quand'anche non s'ottenesse il fine proposto, gran pericolo non si correrebbe, imperochè se ben in quella brigata ui fossero cinquanta uomini habili alle armi, non sarebbe un gran rinforzo quando costoro ritornassero.

Deuesi però riflettere che questo ritorno non sarebbe così impronto douendo far longo tratto di strada per la Francia o la Sauoia alla sfilata e senz'armi.

Pare per altro molto probabile che costoro pigliassero la strada la quale uien luoro indicata dall'ultima Gazetta d'Olanda che asserisce per già concesso da S. A. R. questo passaporto ne Suizzeri e soggiunge che l'Ellettor di Brandeburgo e l'Langrauis di Assia gl'inuitano d'andar ne luoro stati a coltiuar i terreni destinatigli.

Sì che conoscendosi dal primo esperimento che s'ottenesse il uantaggio desiderato nella resa degl'ostinati, o che li usciti dalli stati perdessero l'esperanza di ritornarui allontanandosi sempre più, si potrebbe indi continuare di mano in mano uerso di tutti la medema pratica, e così rimediar tanto all'infezzione dell'anime quanto a quella de corpi.

VI.

Parere del Marchese di S. Thomaso di quello debba farsi de Religionarii resi prigionieri salua la vita.

Altezza Reale.

L'oggetto primiero di V. A. R. nella spedizione contro queste Valli di Lucerna è stato quello della gloria di Dio nell'estirparne l'heresia, e unitamente il uantaggio della Corona che s'incontra nell'uniformità della Religione, e depressione degli Heretici, ch'in varie congiunture hanno ardito resistere agli ordini de' loro Sovrani. Hora che la diuina provvidenza ha benedetto il santo pensiero di V. A. R. secondando con

la prosperità dell'evento il disegno ordito dal di lei perspicacissimo ingegno e prudenza, non saprei come meglio ubbidire al comando impostomi dall'A. V. R. di darle il mio debole parere, che col conformarmi all'assioma, il quale dice che colla stessa massima che si fanno si conservano anche gli acquisti: così credo che nel progresso di questa grande opera si debba havere l'istessa mira, che n'ha dettati così fausti principij e che pertanto debba rimirarsi da V. A. R. come principal fine la gloria di Dio, e conciliare con questa il servizio proprio di V. A. R. et il beneficio dello Stato. Per l'uno e per l'altro di questi tre fini si deve porre per base fondamentale lo sradicare l'heresia così compitamente, che non possa più giammai prendere radice alcuno benchè minimo granello di sì pernicioso semenza, e parimente tanto depressi gli Heretici che non si possa più temere come si dice ch'alzino testa.

Con questo fondamento dunque comincio dal dire che sarà gloria di Dio, et accrescimento di quella di V. A. R. e del di lei merito appresso S. D. M.ta il maggior numero delle anime che si convertiranno alla nostra S.ta Religione Cattolica Apostolica e Romana, ben inteso che nelle conversioni vi concorrano quei motivi che ponno farle credere probabili, e sincere senza il che non si conseguirebbe in questa parte l'intento. Il servizio di V. A. R. et il beneficio dello stato sono fratelli gemelli, e però lasciandoli uniti dirò che l'uno e l'altro esige la minor dissipatione de sudditi che far si possa con la sicurezza che non siano atti a recar mai disturbo veruno alla quiete di queste Valli, o a scostarsi in altre parti dello Stato dalla sommissione alla volontà di V. A. R. che deve essere connaturale a tutti li sudditi. Stimo però che questi requisiti si accertino quando V. A. R. comanderà che si faccia sapere a questi Religionarj, che si sono resi o vorranno rendersi a discrezione, che tutti li loro beni restano legitimamente confiscati, et essi sottoposti a tutte le regole che vorrà l'A. V. R. loro prescrivere salva la vita, la quale è piaciuto alla bontà dell'A. V. R. di conceder loro. A questa dichiarazione si dovrà anche aggiungere la notizia che V. A. R. non intende ch'alcuno d'essi continui a soggiornare nè per molto nè per poco in queste Valli e Contorni, ch'anzi sarà loro proibito di comparirvi sotto pena della vita, che con queste conditioni quelli ch'eleggeranno di cattolizzarsi, e vivere cattolicamente potranno restare nello stato di quà da monti con le loro famiglie distribuite però in luoghi diversi ove godranno della protezione di V. A. R. come gli altri suoi sudditi, et etiandio di qualche effetto della di lei carità e bontà nelle loro occorrenze e ch'agli altri li quali non eleggeranno di cattolizzarsi e viver cattolicamente come sopra V. A. R. permesse (1) d'uscire da suoi

(1) permise.

stati per la strada e con le cautele che saranno prescritte, e farà somministrar loro il vitto sino nel territorio del cantone di Berna, et etiandio per alcuni giorni doppo il loro arrivo colà. Ritornando hora a' primi ch'eleggeranno di cattolizzarsi mentre sarà in loro arbitrio d'absentare, e che si vedranno destituti della speranza di rihaver li loro beni, nè di ritornare nelle Valli non è solo probabile, ma vi è ogni apparenza che si cattolizzeranno sinceramente — e certo in questa forma credo sia desiderabile che se ne cattolizzino molti e che V. A. R. sia per fare un atto meritorio appresso Dio glorioso et utile per se medema l'invitarveli con la sicurezza di benigna protezione e compatimento ne' limiti sopra accennati, nel che tutto cessa ogni pericolo che sia per alzar mai nuove radici per questo capo l'heresia nè che possa pericolare lo stato d'alcun minimo sconvolgimento, nè la quiete delle Valli e disturbo veruno, per il che basta riflettere che nulla può aggiungersi all'impotenza di questi miserabili li quali dovranno vivere del proprio sudore, senza facoltà, senza appoggio, senza ricovero, dispersi in molti luoghi della pianura, massime che gli Ordinari de' luoghi hauranno ordine particolare d'inrigilarci di continuo. A questo si aggiunge ch'in pochi anni, se non tutti, la massima parte non sarà più in essere principalmente dopo tanti travagli stante che da esatti osservatori delle cose del mondo s'è comprovato che la metà delle persone che nascono non giunge a trenta anni e ch'appena cinque o sei d'ogni cento pervengono alli sessanta; oltre questo si deve riflettere alla multiplicità delle donne, le quali se ben siano ostinate, sono però altrettanto incapaci et imbelli, et ne' figliuoli che si habitueranno ne' luoghi, ove saranno allevati con uso differente senza conoscimento o almen nell'oblio del paese perduto: [laonde] cade anche molto meno il sospetto, e finalmente non capisco che nell'animo di chi considererà questi motivi possa cadder alcuna apprehensione immaginabile benchè lontanissima dell'accennato pericolo. Non ne vedo alcuno tampoco oltre a' motivi allegati che da simil gente rozza, dispersa, et intimorita e che non sa forse anche cosa si creda, potesse ripullulare l'heresia supponendo ch'in questa cattergoria non restino ammessi li Ministri o loro allievi chiamati propositanti: ma si come il zelo di Religione ch'ha portato V. A. R. a questa S.ta opera l'inviterà anche a ridurre le anime de' predetti ministri e per il buon esempio che ne deriverà agli altri cattolizzati, e per impedire il male che renderebbero alle anime altrove, crederei ottima cosa e degna di V. A. R. non solo d'accettarli, ma d'invitarli a cattolizzarsi, senza però lasciar loro campo di commerciare con gli altri cattolizzati, obligandoli di star in Torino o vero in Vercelli. Vi è però ogni apparenza che questi saranno alieni da un tanto bene e che a V. A. R. resterebbe solo il merito d'ha-

verlo procurato. Mi lusingo d'haver potuto persuadere che non vi sia pericolo nè per la Religione, nè per lo stato nel ricover quelli che vorranno cattolizzarsi con le cautele specificate.

Resta hora a vedere cosa sia meglio fare degli altri che persisteranno nella loro falsa religione. Come a questi V. A. R. ha conceduta la vita salva, questa secondo le dottrine et il senso della naturale equità si deve intendere che si concede la vita e l'uso della vita, il quale cessa quando è accompagnato da una pena afflittiva di galera o di carcere o altre consimili, e stanti le supplicationi fatte a V. A. R. dall'Elettore di Brandeburgo, dagli Stati Generali di Olanda, e de Cantoni Svizzeri Protestanti non possa V. A. R. fare meno in loro riguardo che di lasciar andar quelli che non vorranno cattolizzarsi, nel paese de Bernesi, come il più vicino, massime dopo la totale desolatione d'un paese ch'era appresso di loro così caro, et in tanto pregio, perchè altrimenti parerebbe che V. A. R. non fosse stata mossa dal mero zelo della propria Religione e da motivi politici, che militavano in questi, ma da una avversione particolare, quasi che da questa principalmente fusse originata la desolatione delle Valli e li dissaggi patiti da religionari habitatori delle medesime. V. A. R. è un gran Principe e dirà tal uno ch'ella ne suoi stati non deve haver alcun riguardo a Potentati suddetti, che l'acerbissimo sentimento [che] saranno per concepire non potrà mai giungere al trono dell'A. V. R. e ch'ella può benissimo sprezzarlo come pur anche tutto quello sapranno dire le Historie o sarà per pubblicarsi nel mondo da parte appassionata. Io per me credo ch'un Principe prudente come V. R. A. saprà benissimo bilanciare quanto importi ad un Principe grande di non alienarsi altri Potentati di momento, benchè nello stato presente delle cose non paiano atti a far bene nè male: così come non haurai detto mai che V. A. R. per simili riguardi douesse astenersi d'andar al suo fine nel procurare l'unità della Religione nel suo stato, così dico ch'ottenendo hora il suo intento farà ella cosa molto degna d'un Principe ugualte prudente e politico il temperar l'amarezza che non può se non essere grande in quei Protestanti promettendo a quelli che non uorranno cattolizzarsi d'absentare, inviandoli nello stato de Bernesi, come meno lontano con le loro famiglie in alcune brigate accompagnate da chi e come V. A. R. giudicherà più spedito. Il più presto che seguirà l'uno e l'altro per sgrauarli della spesa e per ogni altro rispetto sarà il meglio e finalmente credo che V. A. R. rimarrà sodisfatto in se medesimo molto più in auuenire di quello le parerà forse hora degli atti di clemenza e di carità che praticherà verso questi miserabili senza pregiudicio della Religione e della sicurezza che dal principio di questo incolto ragionamento ho costituita base del tutto.

Questo è il mio debolissimo parere nel quale supplico riuerente V. A. R. di compatire l'ignoranza e di gradire il fedel.mo zelo dal quale è prodotto mentre humilmente mele inchino.

D. V. A. R.

Humil.o fedel.o ubbid.mo et obbg.o suddito e seruit.re

DE ST-THOMAS.

VII.

Parere del Presid.te Truchi di quello si debba fare de Religionarij resi prigionieri salua la uita.

Alt. R.le

Obbedendo al benign.mo commando di V. A. R. di dirgli il mio sentim.to in scritti intorno à quello che si debba fare delli religionarij, che si sono resi nelle sue mani prigionieri di guerra à discretione salue le uite:

Le dirò riuerentemente che sendouì luogo alla confisca de luoro beni tanto per la dispositione legale che dell'ordine delli 31 Genaro;

Et che le conditioni con quali sono stati ricevuti alla resa non ostino a eycerli (1) fuori delli Stati di V. R. A.;

Si dourebbe auanti ogni cosa metter insieme et unir le persone d'ogni famiglia una parte de quali sono hora separati.

Indi significarsi alli cappi di cuduna ch'essendo tutti caduti nel crime di rebellione, restano in consequenza confiscati tutti li luoro beni quali non deuono più sperar di rihauere, e questo a fine che con tal esclusione più facilmente inclinino d'absentar li stati.

Si puotrano poscia inuitare gl'habili al Porto d'armi d'arrolarsi al seruitio militare, e formandosene un Regimento mandarlo a Venetiani, ma secretam.te.

Quelli puoi che non uorrano abbracciar l'inuito, o non sarenò (2) inhabil interrogarli separatam.te a che pensino risoluersi.

Se risponderano di uolersene andare ne' Suizzeri inuiargli colà scortati a brigade somministrandoli non solamente la paga per il viaggio ma ancora un quid acciò si puossino mantener almeno cinque giorni doppo che saranno fuori de stati di V. A. R. Da qual tempo puossino trouarsi recapito: quando uolessero o douessero entrar nel Paese di Vaux per il Valcy sarà necessario all'auantaggio scriuerne a quella Repubblica acciò ne accordi il passaggio.

(1) cacciarli.

(2) saranno.

E perchè alcuni potrebbero dire di uolersi catolizar, nel qual caso stimo non si potrebbero legittim.te scacciar dalli stati, in questo caso se ne prenda la metà a parte con tal disinuoltura che gli altri quali già haureno eletto altro partito, non se distraghino, et eglino ancora dichino uolersi catolizar benchè senza un minimo uero animo ma solo per stare nel paese et indi si mettino a parte per fargli instruer e catolizar.

Ciò fatto ripartirli nelle città e terre del stato, oue si conoscerano più utili e necessarij per stantiarui con prohibitione a pena della vita d'uscirne senza licenza di V. A. R.

Se ne prenderà la notte de nomi Cognomi e luoghi doue son nati, mandandone una alli curati e sindici dei luoghi oue saranno destinati acciò inuigilino li primi se detti catolizati uiuerano da veri cattolici frequentando li sacram.ti e diuini officii e mancando ne diano auiso ogni trimestre al Prelato Eccl.co Super.re del luogo, e li secondi riconoschino se continuano a quiui habitare auisandone da tal tempo chi nominara V. A. R.

E perchè sarà difficile che subito trouino il mezzo di guadagnarsi il uiuere massime che sono sprouisti di tutti gl'instrumenti rurali sarà effetto dell'innata pietà di V. R. A. di somministrargli una somma ualeuole a mantenersi un anno o come stimerà.

Quest'attione sin qui in tutta le sue parti gloriosa al nome di V. A. R. sarà esente d'ogni censura anche degli istessi Heretici se sarà seguita e finita coll'istessa generosa clemenza con cui l'ha principciata somministrando il bisognuole a prigionieri massime che della confisca potrebbe uenir luogo a dedursi gl'alimenti a figliuoli piccoli e le doti delle mogli che non hauessero operato contro il seruitio. Con che gl'Historici non haurano che a commendarla perchè se ben scacciati dalli stati, cosa singolare, sono però stati ben trattati. E per fine sottomettendo queste mie debolezze alla somma prudenza di V. A. R. le faccio profond.ma riuerenzia.

Luserna li 28 aprile 1686.

D. V. A. R.

Humil.mo e Fid.mo suddito

*e...
TRUCHL.*

VIII.

Extraits de sentiments des Ministres sur le fait des Heretiques.

Le Marquis Mourouz est de sentiment de faire intimer generalem.t a tous les Heretiques qui se sont rendus de sortir des estats, et si dans ce nombre il s'en rencontre quelqu'un qui demande a se catholiser,

qu'on pourrait retenir tous ceux qui seroient dans ce dessein pourveu qu'ils eussent donné des marques d'une véritable catholicisation, et les disperser ensuite en divers endroits. Et pour ceux qu'on obligeroit de quitter le pays, il faudroit leur prescrire la maniere de leur marche et leur faire fournir et estappe et argent iusques aux estatx de Berne. Mais il iugeroit à propos auparavant leur depart de leur faire declarer que leurs biens ont esté confisques pour leur rebellion et que le Senat autorisat l'atte de confisque par une sentence.

Le Presid.t Truqui est de reunir premierement toutes les familles et de faire scauoir aux chefs des mesmes qu'estant attaints du crime de rebellion, que tous leurs biens sont confisques sans esperance dy pouuoir iamais reantrer. On pourra ensuite conuier les plus aguerris a seruir aux armes, et en faire un Regim.t pour enuoyer aux Venetiens pourtant secretem.t. Demander aux autres leurs résolution si quelqu'un souhaite d'aller en Suisse les y faire passer leur fournissant escorte et argent et si d'autres demandent a se catholiciser les retenir, en faire une notte et les disperser en plusieurs endroits pour les faire instruire avec deffence de n'en point sortir souz peine de la vie. Et comme il y en aura plusieurs qui ne seront pas en estat de pouuoir aussytost travailler pour subsister estant depouruüs de tout, on iugeroit a propos de leur faire donner une somme pour les entretenir une année.

Le Comte de Marcenax (1) croid qu'il serait bien de leur faire connoistre que n'ayant pas sceü proffiter des graces de S. A. R. ils ne doiuent plus esperer de reantrer dans leurs biens. Et si quelquun entre eux demandent a se faire catholique les separer des autres pour les faire instruire dans la véritable religion. Quon les deuroit en attendant congédier tous leur laissant la liberte de choisir les pays qu'ils souhaitteroient d'aller leur faisant fournir argent, et escorte pour sy porter. Et quant aux catholises on les pourra disperser en plusieurs endroits, dans la plaine, prenant garde de ne pas mettre plus de 4 a 5 familles dans chaque lieu, et d'autant qu'ils sont priués de tous leurs biens par le crime de Rebellion il est a propos de fournir à ceux qui sortiront des estats de quoy aller iusques aux confins et mesme quelque chose de plus et aux autres qui resteront pour uiure le reste de l'année courante.

Le Marquis de S.t Thomas trouueroit bon quon fit scauoir aux heretiques que tous leurs biens sont consfisque et qu'ils ne doiuent plus esperer de reantrer, que ceux qui se feront catholiques resteront dans le pays et seront disperses en diuers endroits sans pourtant retourner aux Vallées souz peine de la vie, et que pour les autres il leur sera

(1) il Morozzo.

permis de sortir des états par le chemin qui leur sera prescrit, et avec les precautions qui seront prises leurs fournissant de quoy subsister iusques aux Cantons Suices et mesme pour quelques iours de plus. Il seroit assy de sentim.t de conuier les ministres a se catholiciser leur deffendant cependant le commerce et les obligeant d'establir leur demeure ou a Turin ou a Verceil. Le conte de Marcenas est pourtant contraire a cette pensée disant qu'il ne faut pas permettre qu'aucun Ministre demeure dans les estats souz quel pretexte que ce soit.

Le Presid.t Pallavicino ne propose que d'enuoyer une brigade des heretiques en Suice, que pour conuier ceux qui sont encore dans les montagnes de se rendre affin qu'ils voient par les effects que lon ne les maltraite pas.

La seconda serie dei « *pareri* » — come già dicemmo — tratta la questione dei bimbi valdesi.

Concessa la partenza dei genitori che non volessero cattolicizzarsi, regolato il loro esodo a scaglioni e per tappe sino ai confini della Savoia, sulle terre ginevrine e bernesi, la mala pianta dell'intolleranza religiosa, quasi a vendicarsi che, per un atto di tardiva clemenza, le sfuggissero tante centinaia di eretici, concentrò le sue mire sui piccoli fanciulli valdesi dispersi in tante famiglie e città del Piemonte; e, violando ogni principio naturale, sostenne che i figli di parenti eretici, perchè tali, non appartengono ai padri, ma alla Chiesa ed al Principe, i quali nell'interesse della fede, per la salvezza delle loro anime, possono separarli dai padri naturali senza ledere il diritto della patria potestà.

Non esponiamo i cavilli, i sottintesi e le doppiezze con cui la più parte di questi teologi, fondandosi su questo o quel maestro di diritto ecclesiastico, cerca di dimostrare la legittimità del provvedimento diretto a strappare i figli dai padri e ad impedir loro l'esodo oltr'alpe.

Il lettore potrà valutarli da sè stesso percorrendo le risposte che pubblichiamo.

Troverà in Fra Clemente di S.ta Cecilia, carmelitano, un aperto difensore del buon diritto valdese; nel Morozzo, abate della Consolata, uno spirito perplesso e contraddittorio (1), ma complessivamente oculato e conciliante, che pur riconoscendo al duca il diritto di trattenere i figlioli degli eretici, lo dissuade vivamente dal farlo per parecchie considerazioni morali e politiche; troverà con sorpresa nel P. Valfrè un

(1) Il lettore troverà tre « *pareri* » del P. Morozzo: i due primi tolti dal fascicolo che contiene i « *pareri* » degli altri teologi, il terzo ricavato dal fascicolo di « *Lettere Particolari* », del Morozzo.

(2) Pubblicate in « *Boll. Stor. Vald.* », a. 1925.

risoluto irreducibile avversario della restituzione dei fanciulli: in quel P. Valfrè che le Memorie di Bartolomeo Salvagiotto (2) ci avevano dipinto tutto pietà e tenerezza verso i prigionieri della cittadella di Torino; troverà sottigliezze di distinzioni, elasticità d'interpretazioni, cavilli e ragionamenti più o meno capziosi nella maggior parte degli altri teologi, gesuiti in ispecie, i quali partendo dalla premessa che ai figliuoli si debbono due educazioni, quella naturale ed umana data dal padre, quella spirituale e divina data dalla Chiesa, proclamano la superiorità della seconda sulla prima per la riconosciuta superiorità di Dio e quindi della sua Chiesa rispetto all'uomo, e ne deducono come conseguenza la legittimità per la Chiesa e per i Principi, ad essa fedeli, di sovrapporsi o di sostituirsi ai padri nell'educazione dei figliuoli ogni volta che la loro convivenza coi padri possa offrire occasione di danno o di perdizione per le loro anime.

Quale di questi pareri incontrò l'approvazione del duca?

In teoria vinse la giustizia ed il buon senso: si concesse la libertà ai figliuoli, si permise che seguissero oltr'alpe i loro genitori; ma più per ragioni politiche che per spontanea persuasione e tolleranza.

In pratica, furono tanti i pretesti, i cavilli, le difficoltà che la mala fede di molti addusse, che si può dire vinse il partito della setta gesuitica, di cui il duca fu troppo spesso facile preda per debolezza d'animo o per opportunismo di governo.

ARTURO PASCAL.

[Arch. St. Torino. Provinc. di Pinerolo, m. 19, n. 15].

Pareri di diversi Teologi concernenti il ritenere per forza o lasciare andare li figliuoli de Religionari delle Valli di Lucerna.

I.

Parere di Fra Clemente di S.ta Cecilia carmelitano.

Casus

Quaeritur utrum Dux Sabaudiae sine labe peccati mortalis possit concedere Haereticis Valdensibus ut secum ducant filios nundum habentes usum rationis ad partes Haereticorum.

Respondeo affirmative, nam tunc quis non peccat quando conformatur iuri naturali; sed Princeps concedendo filios Patribus Haereticis conformatur iuri naturali. Ergo non peccat. Maior est certa, minor probatur. Ius naturale exigit ut filii educentur a parentibus: ergo si

parentibus etiam haereticis Princeps concedat filios, conformabitur iuri naturali et per consequens non peccabit. Dices: huic argumento obstant ius Divinum et ius positivum, praecipientia ut Princeps curam gerat salutis spiritualis istorum parvulorum; sed isti parvuli sequendo patres infallibiliter incurrunt discrimen aeternae salutis, ergo Princeps debet eos retinere.

Respondeo, quod ius naturale utpote prius non violatur neque per ius divinum neque per ius positivum, cum ista iura in nullo casu possint tollere executionem eiusdem iuris naturalis.

Probatur 2 conclusio quia privare parentes filiis continet manifestam iniuriam; est enim spoliare parentes iure naturae, quod habent in filios qui sunt aliquid ipsorum et in quos potestatem habent quamdiu rationis usu sint destituti.

Probatur 3^o quia auctoritas civilis Dominorum temporalium dimanans ab hominibus non se extendit ad supernaturalia, sed intra bonum commune naturale pacis ac Reipublicae commodum temporale sistit: cum ergo ex hac retentione parvulorum possint contra Principem oriri lites, bella et alia incommoda, non est cur Princeps teneatur in conscientia eos retinere, cum tanto probabili damno, immo et cum aliquo evidenti.

Probatur 4^o si retineantur isti parvuli postquam erunt adulti, amore naturali parentum redibunt ad ipsos cum maiori contempto ecclesiae et scandalo. Dices filios istos esse in extrema necessitate salutis, ergo Princeps debet eis providere de remedio.

Respondeo quod quando dantur duae necessitates, maior necessitas est praeferenda minori, et sic prior est necessitas naturalis educationis a parentibus, quae absolute sequitur ex ipsa rei natura; alia necessitas non est naturalis sed divina et positiva, cum sit = ergo ista necessitas s. cunda inferior praesupponit primam, quam non debet violare Princeps.

Confirmatur, quia in hac secunda necessitate, quando erunt adulti, poterunt sibi providere maximam cum Deus nunquam deneget gratiam sufficientem, nunc vero non possunt sibi providere in naturalibus, et quamvis catholici hoc possint prestare per accidens, tamen est, et lex non est de iis, quae possunt contingere per accidens.

Obyicies Principem Catholicum habere ius in istos parvulos Baptizatos utpote subditos Ecclesiae.

Respondeo quod si Principes haberent istud ius, illi qui habent multos subditos Haereticos conarentur auferre a parentibus istos filios baptizatos, quod nunquam fuit in usu neque apud Principes, neque apud Pontifices aut Praefatos, cum tamen facile hac possit fieri in multis Provin. iis, ubi praevalet Dominium Principis, vel Ecclesiastici.

Respondebis ad hanc doctrinam ibi haereticos esse toleratos, hic autem a nostro Principe non esse amplius toleratos.

Respondetur per hoc quod Princeps nolit tolerare Haereticos, solum sequitur, quod illos possit expellere de Regno suo, non autem quod possit illos detinere cum violatione iuris naturalis, quod habent parentes ad educandos filios, quod ius naturale non potest violari ob quodlibet bonum spirituale.

Si dicas quod in conventionem facta cum Haereticis Dux Sabaudiae tantummodo promisit illis vitam.

Respondeo, quod licet promiserit tantummodo se servaturum vitam, non erat opus quod fieret mentio expressa de non separandis filiis a Parentibus, quia non poterant Haeretici supponere, quod ius naturale posset venire in litem et quod Princeps vellet exellere e sinu Parentum filios, quod si suspicassent, credo quod potius elegissent mortem quam vitam.

Ad illud quod posset subiungi quod Princeps tenetur ex caritate ad providendum saluti istorum parvulorum.

Respondeo ut iam dixi Principem debere se conformare iuri naturae prius, cui caritatis nunquam potest derogare salvo meliori iudicio.

Unde ego infrascriptus teneo Principem posse retinere istos parvulos et posse eos concedere Parentibus, nec peccat etiam venialiter eos concedendos.

FR. CLEMENS a S.ta Cecilia Carmelita Sacrae theologiae Magister et Doctor.

Post ista occurrunt aliqui iuris periti dicentes haereticos amisisse patriam potestatem, ergo coruunt omnes rationes. Respondeo ammissa etiam ista doctrina non sequitur quod Dux Sabaudiae concedendo istos parvulos patribus haereticis peccet mortaliter.

Ratio est quia idem esset peccatum in omnibus principibus habentibus haereticos subditos, quod est falsum: nam secundum istos iuris peritos haeretici Germaniae amiserunt etiam patriam potestatem et tamen imperator non tenetur sub mortali ad separandos filios a patribus. Quare, ergo, Dux Sabaudiae relinquendo istos filios suis Patribus peccabit mortaliter.

Respondebis ibi haereticos esse toleratos hic autem non, huic argumento responsum est supra. Unde quamvis Princeps habeat plenam potestatem retinendi vel remittendi istos parvulos, nunquam tamen concedam quod si eos remittat, peccet mortaliter cum nulla prorsus ratio possit convincere. alias deberemus dicere quod et reges qui alias superarunt haereticos fuissent obligati ad separandos filios a patribus, quod nunquam factum est ut legimus in historijs nec aliquis dicit eos male fecisse non separando filios a patribus.

FR. CLEMENS qui suprascripsit.

II.

Parere dei Padri Gesuiti: Gio. Pietro Graneri, Carlo Francesco Genta, Luigi Bongiovanni, Giovanni Raiberti e Giulio Vasco.

Si da per costante che i figliuoli, de quali si tratta sono sudditi del Prencipe per origine e della Chiesa per il battesimo.

Secondo che il Prencipe non ha altro impegno con gl'Heretici delle Valli fuorchè la promessa della vita, nel che s'include non solo la vita naturale ma anche la civile.

Terzo il lasciar andare i figliuoli co Padri e Madri Heretiche, e sotto la loro educatione in paesi similmente Heretici porta moral certezza della loro eterna rovina e dannatione, la dove il lasciarli o il rattenerli quì sotto l'educatione cattolica assicura moralmente il viver loro nella Santa Fede con la Speranza comune de buoni Cattolici di salvarsi.

Ciò presupposto, si cerca, se permettendo il Prencipe l'andata delli Heretici in paesi similmente heretici possa contro lor voglia ritenere qui i loro figliuoli ad effetto di farli educare cattolicamente.

E primieramente pare che ciò non si possa, attesa la patria podestà, la quale rende i figliuoli soggetti a' Padri, e come facienti un'istessa cosa col Padre, onde permesso l'uno, pare che ne vada in conseguenza la permissione dell'altro.

Secondo havendo il Prencipe promessa a questa gente la vita civile sembra, che questa non possa conseguirsi ove se li tolga loro i figliuoli; però che questo rassembra uno sterpar a padri le viscere; mentre si toglie a padri ciò che è loro più caro delle proprie lor viscere.

Terzo nella pratica della predetta separatione s'incontrano gravissime difficoltà; mentre che si sentono le desperate esclamazioni de' loro Parenti; et in oltre è grande il disturbo e la spesa, che vi vuole per il mantenimento qui de predetti figliuoli separati da Padri.

Ciò non ostante si asserisce costantemente poter il Prencipe giustamente ritenere i figliuoli mal grado de' padri, e per conseguenza, lo potendo, esservi nel caso presente tenuto.

Primieramente perchè essendo i predetti figliuoli sudditi e del Prencipe e della Chiesa come è detto nel primo supposto, nè havendo il Prencipe altra obligatione che di dar loro la vita e naturale e civile non fa a' padri alcun torto in privarli della patria podestà verso i figliuoli per un fine tanto importante quanto è quello di metterli nel cammino della salute per mezzo dell'educatione nella nostra Santa Fede, si come non si stimò ingiusto, ma santo il primo editto fatto dal Prencipe in

occasione di queste ultime mosse, che i figliuoli, non ostante qualunque patria potestà, fossero allervati et educati cattolicamente; anzi ove si possano ritrarre da loro parenti, devonsi separare atteso il pericolo, che incorrono d'essere pervertiti da essi, in virtù delle dispositioni canoniche, in virtù delle quali perdono i padri heretici la patria potestà. Vedasi l'Arriaja al tomo quinto tract. de fide disp. vigesima quinta sezione 5. n. 42, ove dice così: Ultimo quaeri potest an filii fideles etiam teneantur manere apud parentes infideles. Respondetur, si parentes sint sub potestate Ecclesiae, tunc non posse manere apud eos filios fideles: quia ita dispositum est in cap. Maiores, de Baptismo. Motivum autem eius praecepti est gravissimum periculum, quod inde eis imminet etc... Si vero baptizati sint adhuc ante nationis usum, sive id licite sit factum tum Ecclesia optimo modo quo potest, debet illos abstrahere a patria potestate, ut in fide christiana eos instruat alioquin certo fierent infideles. Et haec ratio etiam suo modo urget, esto iam filii habeant usum rationis si tamen adhuc sint impubes, et facile possint perverti.

Vedasi parimente il Maletto de Hierarchia et iure Ecclesiae militantis lib. 3 par. 1. tit. 1. parag. 1 ove dice così: Pontifex potest praecipere, ut filii Haereticorum instruantur in fide catholica invititis parentibus. Ita Hurtardus de Sacramento Baptismi, disp. 7 diff. 4 praepositus in 3 partem quest. 68, art. 10 et alii: Ratio est quia cum Parentes sint directe subiecti iurisdictioni Ecclesiae eorum filii non solum invititis ipsis possunt baptizari, sed etiam in fide catholica instrui, cum etiam Ecclesia possit ipsos Parentes compellere, ut fidem catholicam serrent: ergo a fortiori potest praecipere ut filii eorum a catholicis baptizentur, et ut instruantur in fide catholica, cum supra ipsos habeat directam potestatem coercitivam et si opus fuerit potest eos a parentibus separare, quod tamen non nisi urgentissima causa est faciendum. Idem dicendum de filiis schismatorum et apostatarum.

Similmente Gaspare Hurtado disp. 3 de Bap. diff. 4 parlando de figliuoli di padri non battezzati dice così: Neque praedit difficultas de infantibus, filiis non baptizatorum, qui non sunt subditi Principibus Christianis, et debellari non possunt, quia horum infantes nequeunt extra extremam necessitatem licite baptizari, eorum Parentibus invititis, quamdiu sunt sub cura eorum; quia eorum parentes a nullo Principe Christiano, neque iure Superioris neque iure belli (quando alias debellari non possunt) privari possunt patria potestate (notinsi queste parole) qua privari debent, si baptizentur infantes ob periculum perversionis infantium, si perveniant ad adultam aetatem, et non sint a Parentibus infidelibus separati.

Finalmente lasciando a parte gl'autori, vedasi il capo secondo § ultimo de Hereticis in 6^o ore il Padre heretico vien privato della patria podestà.

E la ragione si è, perchè la patria podestà è data a beneficio e non a rovina de figliuoli, e però non essendori maggior rovina, che quella della salute, può molto bene chi ha la giurisdittione sopra de' padri battezzati, come ha la Chiesa sopra gl'eretici ed il Prencipe a nome della medesima Chiesa, costringere i padri alla privatione de' figliuoli per il fine dell'educatione nella fede cattolica, tanto più che si sa essere intentione di Sua Santità, che si faccia istanza al Prencipe ad effetto che i figliuoli degl'Eretici delle Valli si mantenghino qui per essere allevati nella nostra Santa Fede, onde havendo il Prencipe in questo fatto l'autorità apostolica non si vede perchè non possa esercirla in aiuto di questi poveri figliuoli, i quali andando co' padri correrebbero con essi la stessa sventura della lor eterna rovina,

Secondo non vi è minor ragione di ritener i figliuoli di quel che sia in ritenere gl'Eretici cattolizati, imperocchè è più sicura la loro fede battesimale, cioè ricevuta nel santo battesimo, di quel che sia la fede di questi convertiti con l'abiuratione, potendosi sospettare in tal'uno di questi qualche finzione. Hora i Cattolizati senza dubbio si possono ritenere, et in fatti si ritengono, dunque ecc. già essendosi provato abbastanza che non osta la patria podestà.

3^o potrebbe il Prencipe ritener ne' suoi stati non solamente i cattolizati, ma anche gl'Eretici adulti, non havendo promesso altro loro che la vita, e non la libertà d'andar in altri stati. Or qui permettendo l'andata agli eretici adulti che è puro effetto di gratia, non va in conseguenza che debba loro concedere tutta la gratia di condurre anche i figliuoli, gratia tanto pregiudiziale a' figliuoli, quanto è la loro rovina spirituale. E però che meraviglia è che lasciando partire i padri, voglia ritener i figliuoli? Se vogliono i padri retener con sè i figliuoli non partano e si faccian cattolici, al che non vedo come non potessero esser costretti, come pur ha fatta la Francia nemine reclamante. Se voglion partire vadano alla buon hora e si perdano soli senza strascinare nel loro precipitio i figliuoli. Ma dirassi di nuovo: la patria podestà? Ma la podestà non di padre ma di tigre quella che s'impiega in rovina eterna de' figli! Molte altre ragioni si potrebbero addurre, se si desse un momento di tempo per stabilire questo ponto inconcusso che può il Prencipe, lasciando uscir da' stati i Padri, ritener i figliuoli considerata sopra tutto l'autorità Pontificia, la quale insta per mezzo de suoi Ministri per la retentione sudetta.

Stabilito questo ponto del potere ne viene in conseguenza il dovere

per tutte quelle tante ragioni che obligano il Prencipe a procurare a propri sudditi il loro bene ed impedire per quanto può il loro male, di cui certamente stenterassi a ritrovare altro maggiore di questo, che è il mandar i figliuoli in bocca a' lupi, potendosi per altro ritenere come buone peccorelle in grembo alla Chiesa.

Si sa e ben si è preveduto che vi sarebbero negl'infelici padri delle esclamazioni, ma queste non meritano d'esser ascoltate da orecchio cattolico: si sa che vi saranno disturbi e dissensi: ma ogni grand'opera non è mai disaccompagnata da somiglianti molestie e i danni temporali, che seguiranno, non saranno mai da contropesarsi con la rovina spirituale di tante belle anime. Oltre che a tutto si trova ripiego ove c'è molto zelo: imperocchè quanto all'esclamazioni e cordogli dei padri si possono moderar molto con dar loro ancora un poco di tempo prima della partenza ad effetto di disporli a ber il calice che loro sembra sì amaro; e quanto a disturbi, et alle spese si possono sminuire di molto con dare agio, e commodità onde poterli collocare ripartitamente nelle case de più fedeli, quanto massimamente a' figliuoli già usciti dalle poppe materne.

Con che parmi essersi sufficientemente risposto a tutte le predette obietzioni senza che sia mestieri di ripetere la propria soluzione a ciascuna.

GIO. PIETRO GRANERY Teologo della Comp.a di Giesù affermo come sopra etc. Salvo et.

CARLO FRANC.CO GENTA Teologo della Comp.a di Giesu affermo come sopra.

LUIGI BUONGIOVANNI Teol. d.a Compag.a di Gesu affermo come sopra.

GIOVANNI RAIBERTI Lettore di Teologia morale della Comp.a di Giesu affermo come sopra.

GIULIO VASCO Teologo della Comp.a di Giesu affermo come sopra.

III.

Parere del Padre Sebastiano Valfre.

Il fatto secondo quello che ho potuto comprendere è il seguente.

Li Religionarij si sono resi a S. A. R. con parola e conditione, che si darebbe la vita a loro, loro mogli e figliuoli.

Si cerca se S. A. R. senza mancare alla conditione e parola data sij in obbligo grave di non rimettere le piccole creature.

Rispondo, che (se il fatto è come sopra) S. A. R. ha obligatione grave di non rimettere le piccole creature, e che così facendo, non manca alla

parola data. Perchè non rimettendole osserva la conditione, mentre gli conserva la vita non solo naturale, ma civile ancora.

Perchè così comanda la carità sotto grave obligatione per esser di cosa grave.

Perchè la protezione che devesi havere della Chiesa Cattolica obbliga gravemente S. A. R. a ritenere dette creature sudditi, battezzate. Tralascio di portare più a lungo i fondamenti della mia risposta per servire alla brevità. Sub censura.

IV.

Parere del Padre Morozzo sopra l'espulsione de' Religionari delle Valli di Lucerna e detenzione de' loro figliuoli non ancora adulti, per istruirli nei dogmi cattolici e toglierli dall'eresia.

Altezza Reale.

Al dubbio propostomi dalla S. A. R. se volendo lasciar andar tra' i Svizzeri i Calvinisti di Lucerna, o siano i Barbeti soggiogati, e detenuti nelle sue fortezze debba ritener i loro figliuoli e figliuole non ancor adulte, ad effetto di farle istruire ne' dogmi cattolici e toglierli dall'eresia, e ciò per non incorrer in grave offesa di Dio — Rispondo: I figliuoli e le figliuole degli Eretici, non poter separarsi da' loro genitori senza grave urgenza e necessità. Così insegna il Maletto nel paragrafo quinto della sua Gerarchia Ecclesiastica, ove dice: Pontifex potest praecipere ut filii Haereticorum instruantur in fide Catholica, e poco dopo: etsi opus fuerit potest eos a parentibus separare, quod tamen non nisi ex urgentissima causa est faciendum (Lib. III, S. 1 Tit. 1). L'A. S. R. non solamente non si ritrova in questa urgentissima causa di separare anzi toglier affatto i figliuoli de' Barbetti dalli loro Padri, ma ha urgentissime cause di non toglierli. Queste sono l'interposizioni fatte a loro favore dagli Elettori di Brandeburgo e di Sassonia, dalle Provincie di Olanda e da Svizzeri Protestanti a' quali ella è in convenienza di havere qualche special riguardo come accenna nell'Informatione datami, e ha risposto e fatto dire loro in nome suo dal Conte di Govegne suo Gentiluomo inviato che a loro consideratione l'A. S. R. concedeva la libertà a' detenuti, tra quali sono la maggior parte de' figliuoli e figliuole, di andare ne' Svizzeri. Come altresì il credere, che quando li detti eretici si arresero alle sue armi il S.r D. Gabriel col consenso di S. A. R. anzi coll'ordine espresso loro promettesse che haverebbero la vita, e la libertà salva per loro, loro mogli, e figliuoli,

e anche aggiungesse che non sarebbero violentati in fatto di religione. Dovendo mantenersi la parola data anche agli Eretici, L'A. S. R. non deve dubitare di macchiare mortalmente la sua coscienza, se fa godere della facoltà di andar ne' Svizzeri non meno a' Padri e alle Madri, che a' figliuoli, giacchè così ha promesso prima ad essi, e poscia a' Potentati loro Protettori, e la promessa è seguita per rilevanti motivi preceduti dalle diligenze che i capaci fossero istruiti nella Religione Cattolica, ma senza frutto.

Se la S. R. A. e suoi piissimi Predecessori tuta conscientia permettangli già di esercitar liberamente gli atti della falsa religione loro nelle Valli di Lucerna, e ciò perchè il vietarglielo portava seco conseguenze da isfuggirsi, l'evidenza delle medesime conseguenze toglie ogni scrupolo di peccato mortale, mentre non lo fa per difetto di zelo per la Religione Cattolica, ma perchè da pesanti motivi è indotta ad operare contro il suo religiosissimo genio.

E' favorevole a questo parere l'esempio dell'altre Corone Cattoliche, le quali per diverse strade si sono segnalate nell'ampliacione del Catholicismo, alcuni cioè cacciando da' loro stati gli ebrei e gli eretici non meno i Padri, che i figliuoli, altri obbligando i Padri ad uscire, e ritenendo i figliuoli, altri obbligandoli a lasciar l'uso della setta loro erronea, e ritenendo a viva forza così i Padri come i Figliuoli. Tutti hanno avuti sentimenti Cattolici, niuno ha peccato in ciò mortalmente, perchè tutti hanno avute prudenti considerazioni suggerite dal buon governo dello Stato, e non opposte all'osservanza del Vangelo.

Quando S. A. R. non fosse tratenuta dalle medesime gravi considerazioni in contrario dovrebbe non permetter l'uscita da' suoi confini ne a' figliuoli ne a' Padri, anzi costringerli tutti a conformarsi a' dogmi della Chiesa Romana, come ne ha sotto gli occhi l'esempio del Re di Francia, che ha fatto così. Che se con ben fondati pareri aggrazia i genitori di gir a vivere altrove, senza intaccare la sua coscienza, la sodezza de' medesimi pareri l'assolve da ogni timore di colpa peccaminosa nel lasciar i figliuoli al seguito de' parenti.

Per i figliuoli e figliuole presi in casa da varii particolari del suo stato, dalla promessa de' quali il Conte Goxone suo Cavalier Inviato si è prudentemente schermito L'A. S. R. fa bene a non permetterli e ritenerli e quanto agli altri non ancora distribuiti per la città, e terre, ma detenuti nelle Cittadelle e promessi aggiungo e conchiudo che nel ritenerli, farli istruire e catolizzare, quando non vi fosse ostacolo, e pericolo d'incontri da isfuggirsi, farebbe un'azione degna di quel Principe zelante ch'Ella è, di gran gloria appresso il mondo; e appresso Iddio di molto merito, ma che non pecca non facendo ciò, che per rilevanti considerazioni non può fare, nè deve.

Questo è il mio sentimento, quale per ubbidire a' suoi riveritissimi comandi le porgo. Sub censum et salvo meliori iudicio.

Di V. A. R.

umil.o Divot.mo e river.mo S.re e Suddito

D. M. GIOSEPE MOROZZO

monaco.

V.

Secondo parere del P. Morozzo.

Al dubbio proposto se S. A. R. facendo godere della sua Real clemenza a' Barbetti detenuti nelle sue fortezze, e permettendo loro di gire a viver tra Svizzeri, possa e debba ritener i figliuoli loro impuberi per farli educare nella Religione catolica, rispondo: dover e poterlo farlo per coronar le sue attioni con una risoluzione degna di quel Principe zelante ch'ella è, di merito appresso Iddio, e di gloria appresso il mondo, ma non per iscrupolo d'incorrer in peccato mortale, e ciò pei seguenti motivi:

1º Che se i Sacri Canonì vogliono il Principe dover esser loro difensore, ed esser in obbligo di propagare la Religione che professa a tutto suo potere, S. A. R. essersi segnalata e resa benemerita della Religione Catolica coll'haver cacciati i Barbetti dalle Valli di Lucerna, purgato quell'unico nido che restava alla eresia in Italia, e col mandar fuori de' suoi stati le fameglie Calviniste o siano i Padri, e le Madri, e gli adulti, calcato l'utile che ne derivarebbe alla sua Corona da così buon numero di sudditi, che popolarebbero via più il paese e coltivarebbono parte riguardevole di terreni incolti e Canonì esser tanto benigni, che non obbligano sotto pena di grave lesione della coscienza a servirsi della vittoria senza veruna moderatione, il che seguirebbe quando privati i padri de' loro beni, dal loro seno strapasse anche i figliuoli e le figliuole.

2.do Che havendo promesso loro, quando si arresero alle sue armi Vita e libertà per essi e per le fameglie, esser cosa troppo dura, che questa convention s'interpreti con ogni maggior rigore, e dopo hauerli detenuti in luoghi, ne' quali la maggior parte di essi hanno lasciata la vita, licentiandoli poscia, li tocchi nel più sensitivo e li privi della prole il che naturalmente è non darli della libertà e della vita più che la metà.

3º Che essendovi quasi certezza che con la vita e con la libertà promettesse anche loro di non molestarli in punto di Religione, con molta cautela dover hora interpretarsi il quasi dubbio in favore del cattoli-

cismo perchè questo appresso le Corone Protestanti sarà un metter in discredito per un'altra volta la sua parola, vedendosi benissimo, ch'esse potenze Protestanti diranno haver loro promesso la libertà della Religione per i Padri e per le famiglie e poscia dire che non consta evidentemente della sua promessa, per martellar il pretesto della Religione e non attenderla.

4° Che se tuta conscientia potea obbligarsi con la Real sua parola a non violentarli in materia di Religione prima della vittoria, e ciò per considerationi rilevanti, poter altresì tuta conscientia non molestarli in materia di Religione doppo la vittoria, e ciò per gravi riflessi delle novità che possano succedere, delle convenienze che ha di non disobbligar affatto esse Corone Protestanti, massimamente i Cantoni Svizzeri Professori del calvinismo confinanti con i suoi Stati, ma assodato il punto principale di non haver più la loro setta nelle riscere del suo Paese, lasciar correr qualche cosa per vincere con una prudente clemenza.

5° In simili casi e contro i non Cristiani come Ebrei e Maomettani, e contro i non cattolici, come Luterani e Calvinisti haver i Principi cattolici palesato il loro zelo in più maniere, altri cioè cacciando da' loro confini i Padri, e figliuoli insieme, altri licentiando i Padri, e ritenendo i figliuoli, altri ritenendo a viva forza i padri e figliuoli, e obbligandoli tutti a catolizzarsi. Che se mortalmente S. A. R. non pecca, non seguendo in parte quest'ultimo esempio che ha sotto gli occhi nella Francia, ma licenzia i Padri e le madri non peccherà ne tampoco, non seguendolo nell'altra parte, che è lasciar i figliuoli al seguito de' genitori, mentre in ciò fa anche contro il suo religiosissimo genio, e per mature riflessioni suggerite dal buon governo del suo dominio e permesse dal Vangelo alla Politica.

6° I Dottori, e particolarmente il Malletto nella sua Gerarchia Ecclesiastica Paragrapho V, lib. III, tit. III. P. 1 dire apertamente che il Sommo Pontefice, si opus fuerit, potest eos cioè i figliuoli degli eretici, a parentibus separare quod tamen non nisi ex urgentissima causa est faciendum. Et vedersi che S. A. R. non ha urgentissime cause da separare i figliuoli de' Barbetti da' loro Padri e Madri, anzi all'opposto urgenti cagioni per non separarli.

Sett.mo Che se per urgentissima causa di separarli si adduce l'estremo, et evidente pericolo della loro salute, atteso il seguir i Padri in paesi, ne' quali non vi regna che l'errore in materia di vera fede, tanto esser facile che dopo cresciuti nella vera Religione apostatatisi, e invitati da loro Padri e madri, allettati dalla libertà della coscienza, e sedotti da qualche inclinatione all'errore, che hanno succhiata dalle

poppe delle Madri, fuggano anch'essi tra gli Eretici, quanto che allevati tra gli eretici, siano invitati dalla gratia e praticando coll'occasione di negotii, o altro con i Catolici depongano la falsa setta, e abbraccin la vera, come in molti giornalmente si vede.

8° dirsi benissimo che il Sovrano, qual solo può, deve onninamente porger aiuto ad essi figliuoli impuberi, i quali da' loro Padri sono condotti ad evidente pericolo dell'eterna salute, e senza verun riguardo esser obbligato a sottrarli da esso col trattenerli ne' suoi stati. Tuttavia questa soda e pia oggezione da luogo alla risposta che sotto pena di peccato mortale non veng'ostretto a ciò fare, mentre ha convenienze rilevanti da così operare, e fra l'altre quella di non esporre i suoi stati, e veri catolici suoi sudditi a' Protestanti, i quali, quando gliene venisse favorevole la congiuntura, non haverebbero anch'essi verun riguardo, e a riva forza pretenderebbero di poter obbligare, e obbligarebbero le famelgie catoliche e loro figliuoli a professare la perversa loro setta, separando anche i figliuoli da genitori per più facilmente sedurli,

Questo è il mio parere, quale intendo sia sub censura, et salvo meliori iudicio.

D. C. GIOSEPPE MOROZZO Abbate
della Consolata di Torino.

VI.

Lettera di D. C. Giuseppe Morozzo, abate della Consolata di Torino, al Marchese di S. Tommaso.

[Arch. St. Torino. Lettere di Particolari. M. 72].

Dalla Consolata
li 5 Genaro 1686.

Ill.mo et Ecc.mo Sig.r Sig.r e Prov. Col.mo.

Rispondendo al quesito che V. Eccellenza si compiacque hieri l'altro propormi, cioè se S. A. R. facendo godere della sua clemenza a' calvinisti che tiene custoditi nelle sue Piazze e permettendo loro di gir a uiuere fuori del suo stato, possa e debba ritenere i figliuoli loro, per farli educare nella Religione Catolica, dico che la risoluzione di questo dubio dipende dalla parola data da S. A. R. a medemi Calvinisti, o siano Barbetti, quando si arresero alle sue armi vittorioie, come anche a' Principi Protestanti, i quali hanno fraposti premurosi uffici in favore degl'istessi Barbetti.

Potendo una parola sola, anzi una sillaba variare tutta una propo-

sitione e non hauendo io copia delle precise parole con le quali il detto nostro Real Sourano si degnò usarli la sua innata benignità e ammettere alcune delle loro istanze, non posso scriuerle determinatamente i miei sensi.

In suppositione però, come credo sia, che S. A. R. habbia solamente promessa la libertà e uita a' loro capi di casa, ed alle faméglie, sono di parere poter e douere ritener i figliuoli, particolarmente minori d'anni tredici in quattordici, e procurar co' mezzi facilissimi alla sua gran pietà che siano istruiti ne' dogmi catolici. I motiui che m'inducono ad essere di questo sentimento sono principalmente due.

Il primo il Principe Catolico esser difensore de' Sacri Canonì, i quali vogliono ch'esso Principe corrisponda alla sua Religione col promouerla quanto è possibile, e procurar che i suoi sudditi si riducano tutti ad essa, massimamente i figliuoli, de quali è facile che istruiti ne' riti catolici à buon'ora, quando la perfidia non ha ancora gettate gran radici ne' loro animi, in greggio di tempo vivano buoni catolici. Questo generalmente da niun autore si nega, parlandosi in particolare di debito non rigoroso che obblighi sotto pena di peccato mortale, ma di conuenienza, fama, decoro e merito appresso Iddio e gloria appresso il Mondo.

Il secondo motiuo è quello appunto che serue molte uolte per iscusar i Principi da quest'obbligo, ed è la conuentione per giusti impulsi seguite coi non Cristiani come Ebrei e Turchi e co' non catolici; quali sono gli Eretici. Quando un sourano nell'assoggettarli dà loro parola di non molestarli in materia di Religione, ouero per fini permessi dal Vangelo alla Politica conuiene di ciò con essi, possono esser allettati, ma non costretti a cangiar Religione così i Padri, come i figliuoli: Per questa cagione si tolerano gli Ebrei, i Protestanti e anche i Turchi ne' stati catolici e nostri Reali Sourani fino ad ora non inquietarono in materia di Religione essi Barbetti delle Valli, e questo senza macchiare il candore della loro Religione e pietà, perchè anche agli Eretici est seruanda fides e molte volte bisogna sofferire ciò, che volendo impedirsi porta delle conseguenze da prudentemente sfuggirsi.

Hora venendo al parto, se quando i Barbetti deposte l'armi implorarono la benignità di S. A. R. fu accordata loro la Vita e la libertà della Religione per i Padri e Madri, e per tutta la faméglia non deuno inquietarsi sopra di ciò, ma lasciarli andar uia, e Padri e figliuoli. Che se questo non è, il lasciar andar i figliuoli co' Padri, in luoghi, doue è euidente che seguiranno l'esempio de' maggiori, o sia la Religione Protestante, è un cooperare a metterli nelle mani del demonio, oue che ritenendosi doue fiorisce il culto catolico, è guadagnarli a Dio

e consegnarli nelle mani di Cristo, tanto essi quanto la loro posterità.

Ciò può effettuarsi senza giusta doglianza così de' medesimi Barbetti, come delle Corone Protestanti che li fauoriscono, perchè non si manca dell'accordato, e togliendo i figliuoli a' Padri, non si toglie ne agli uni ne agli altri o libertà o vita. Ne' figliuoli poi che già sono entrati negli anni della discretione e adulti, questo è più evidente, perchè possono allettarsi alla nostra Religione e uolendo eglino abbracciarla, non è S. A. R. che gli toglie a' Genitori, ma eglino stessi, i quali utuntur iure suo, e per questi, se non vogliono diporre i loro errori, sono di parere che si lascino andare perchè ritenendosi sarebbero cattolici per forza e non mai cattolici buoni. Questo è il mio sentimento, quale sottopongo a miglior parere ed a V. E. bacio con profond.mo inchino le mani e resto Di V. Eccellenza

Umil.mo Diuot.mo e Obl.mo

GIUSEPPE MOROZZO Abate.



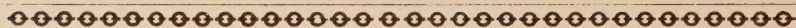


TABLE DES MATIÈRES

du Bulletin N° 50

GIACOMO RODOLFO - Documenti del secolo XVI° e del XVII° riguardanti i Valdesi	Pag. 5
JEAN JALLA - La Riforma in Piemonte negli anni 1601-1602	38
ARTURO PASCAL - La tolleranza religiosa in Piemonte al tempo di Vittorio Amedeo II	99
